
- PALLI


Perrin

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

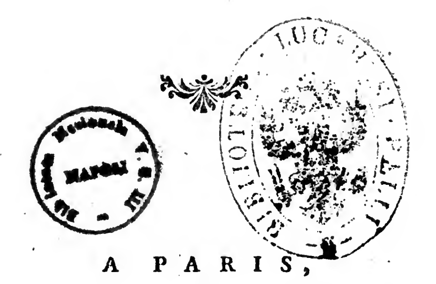
M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

JOLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.






ANTOINE FRANÇOIS JOLY,
né à Paris le 25 Xbre 1672,
y mourut le 30 7bre 1753.
Boullogne J. pinxit.
178.
R. Delvaux fecit.
Ce Portrait n'avoit pas encore été gravé.

VIE DE JOLY.

FRANÇOIS-ANTOINE JOLY naquit à Paris, le 25 Décembre 1672. Il s'appliqua toute sa vie à l'étude de l'Histoire, et, particuliérement, à celle de son pays. Il travailla, pendant plus de vingt ans, à un Ouvrage qui peut servir à la connoissance de nos mœurs et de nos usages nationaux, à-peu-près, depuis l'établissement de notre Monarchie. Cet Ouvrage qu'il a intitulé : *Le nouveau et le grand Cérémonial de France*, ou *Nouvelle collection de Cérémonies et de Fêtes, depuis Clovis, jusqu'à la mort de Louis XIII*, est un Recueil qui est resté manuscrit et qui est contenu en douze cartons *in-folio*, où JOLY a rassemblé toutes les descriptions des cérémonies, entrées, joûtes, carousels, pompes funebres, &c. Il en avoit publié la *Table*, en 1746, sous le titre d'*Essais d'un Cérémonial de France*, afin

d'obtenir des secours des divers dépôts qui pouvoient lui fournir des matériaux. Le Chancelier d'Aguesseau encouragea son travail, en lui accordant des gratifications, et en écrivant des lettres particulieres aux Églises, aux Abbayes, aux Cours Souveraines, aux Hôtels municipaux des différentes villes du Royaume, pour les engager à concourir à cette utile entreprise par des renseignemens sûrs, que JOLY obtint. Les manuscrits du Chancelier Séguier, ceux de Dupuy, de Brienne, de Béthune, et les collections de Duchesne, de D. Bouquet et de Godefroy furent mis aussi à contribution par JOLY, qui divisa son Ouvrage chronologiquement et successivement de regne en regne, et le termina par une *Table générale*, où il observa encore cet ordre chronologique, et dans laquelle il indique à chaque article les sources où il l'a puisé.

JOLY avoit donné quelques années à des Ouvrages moins sérieux. Il travailla pour nos trois grands Théatres, et il mérita et obtint des succès sur celui de la Comédie Françoise et sur celui de la Comédie Italienne. Il s'honora encore du titre d'Éditeur de quelques-uns de nos Auteurs

Dramatiques. Les deux freres Corneille, Racine, Moliere, Montfleury, pere et fils, ont été réimprimés par lui ; et les éditions qu'il en a publiées sont les plus complettes et les plus estimées qui aient paru jusqu'alors. Il plaça au-devant de celle de Pierre Corneille un *Catalogue raisonné* des Pieces de ce pere de notre Théatre, avec des *Remarques* fort curieuses sur quelques-unes d'elles ; et il fit précéder celles de Moliere par un *Catalogue des Critiques faites contre elles*, et par des *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de ce Poëte :* il mit aussi à la tête des Œuvres des Comédiens-Auteurs Montfleury, pere et fils, une Vie de tous les deux.

« JOLY étoit d'un caractere doux, modeste et extrêmement serviable, » dit Moréri. Il sut se faire des Protecteurs du plus haut rang, tels que le Prince de Conti, à qui il dédia sa Comédie de *L'Ecole des Amans*, du Théatre François, et le Cardinal de Fleury, qui le fit nommer Censeur-Royal, avec une pension de quatre mille livres. M. de Machault, Garde des Sceaux de France, Ministre de la Marine et Contrôleur-Général des Finances, avoit aussi pour JOLY

beaucoup d'estime, et il lui accorda, pendant qu'il eut le département du Trésor-Royal, deux gratifications, de quinze cents livres chacune, à ce que nous apprend Titon du Tillet, dans le *second supplément* à son *Parnasse* François.

JOLY mourut à Paris le 30 Juillet 1753, dans la quatre-vingt-unieme année de son âge, et fut enterré à Saint-Germain-Lauxerrois, sa Paroisse.

Deux sœurs, avec lesquelles il étoit lié des nœuds de la plus tendre amitié, qui joignoient aux plus précieuses qualités du cœur, aux graces extérieures les plus parfaites, un esprit juste et très-cultivé, lui ont survécu. Elles ont déposé dans la Bibliotheque du Roi le manuscrit du *Grand Cérémonial de France*, qu'il leur avoit laissé, et pour lequel on leur a accordé, sur le Trésor-Royal, une pension de quatre cents livres, réversible de l'une sur l'autre.

Un amateur distingué des Lettres et des Arts, M. de Saint-Yves, qui a beaucoup connu cette famille, à laquelle il a été fort attaché, et qui possede les portraits du frere et des deux sœurs, peints tous les trois par de Boulogne, le jeune, a bien voulu nous prêter celui de notre Auteur, pour en

faire faire la gravure que nous donnons ici, et au bas de laquelle on pourroit mettre ces vers :

Du bel art du Théatre éclairé zélateur,
Après l'avoir long tems enrichi par ses veilles,
Joly, voulant encore en accroître l'honneur,
Crut devoir propager le génie enchanteur
De Moliere, Racine et des freres Corneilles.

CATALOGUE
DES PIECES
DE JOLY.

MÉLÉAGRE, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, précédée d'un Prologue, Musique de Batistin; représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 24 Mai 1709; imprimée, avec la Musique, à Paris, la même année, chez Christophe Ballard, *in*-4°., et dans le Recueil des Opéra, en 1714, avec un Avertissement et des changemens considérables.

Le Prologue est formé par la France et l'Italie, personifiées, ainsi que leur suite à chacune. Elles se disputent le droit de prééminence en Musique. Apollon vient les mettre d'accord, en leur conseillant de se réunir, pour célébrer la gloire de Louis XIV, protecteur des Arts de tous les pays.

Nous avons fait connoître le sujet de la Tragédie, dans le Catalogue des Pieces de Boursault, tome hui-

tieme des Comédies du Théatre François de notre Collection, et dans lequel même, par une faute d'impression, assez bizarre, en parlant des différens Auteurs qui ont traité ce sujet, on a mis en 1709, *Joliveau*, au lieu de *Joly*.

« Comme cette Piece n'eut qu'un médiocre succès, malgré les corrections et les changemens que les Auteurs crurent y devoir faire, on n'a point jugé à propos de la remettre au Théatre, à l'exception du Prologue, qui servit, en 1726, au *Ballet sans titre*, composé des fragmens de *La fille*, premier acte du Ballet des *Fêtes de Thalie*, de Lafont et Mouret: de *La Comédie*, quatrieme acte du Ballet des *Muses*, de Danchet et Campra, et de *La Vénitienne*, troisieme acte du Ballet de ce nom, de Houdart de La Motte et de La Barre, » disent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres*, tome premier et troisieme.

* L'École des Amans, Comédie en trois actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Octobre 1718; dédiée, par une Épître en vers, au Prince de Conty, et imprimée, l'année suivante, à Paris, chez Pierre Ribou, *in*-12; réimprimée, dans le même format, et avec un Avertissement, à Paris, en 1731, chez Chaubert.

La vengeance de l'Amour, Comédie en cinq

actes, en vers; représentée au Théatre François, le 4 Décembre 1721; non imprimée.

« La vengeance de l'Amour, que le Public n'a point goûtée, n'ayant été représentée qu'une fois, disent les Auteurs du *Mercure*, Décembre 1721, nous n'entrerons point dans les défauts qu'on reproche à l'Auteur, lequel nous écrit en ces termes: *Messieurs, après avoir vu réussir ma Comédie de* L'École des Amans, *dont la simplicité, la pureté du style, la versification châtiée et les ressorts du cœur humain assez heureusement développés faisoient tout le mérite, j'ai cru que je devois m'attacher à ce genre de Comédie. C'est ce qui m'a déterminé à choisir* La vengeance de l'Amour, *où je m'étois imaginé que je pourrois employer les mêmes moyens qui m'avoient si utilement servi, puisque le Public en avoit été content, au-delà même de mon espérance. Mais je vois bien que je n'ai point assez réfléchi sur la grandeur de l'entreprise, et sur le danger qu'il y a à traiter de pareils sujets en cinq actes, où la simplicité, quelqu'ornée qu'elle puisse être, ne se peut soutenir; au lieu que dans une Piece en trois actes, cette même simplicité, accompagnée des circonstances dont j'ai parlé, peut être favorablement reçue. Je pourrois vous faire part de quelques réflexions que j'ai faites sur la difficulté, ou, pour mieux dire, sur l'impossibilité qu'il y a à diviser une action théatrale en cinq parties, sans qu'il y en ait deux qui prennent sur les trois autres, les alterent et les affoiblissent, puisque l'exposition, le nœud et le dénouement doivent la composer; mais ce détail me meneroit trop loin. Je suis,* &c. »

« Nous joignons ici un fragment de cette Comédie, fait dans l'idée des Tableaux de l'Albane, continuent les Auteurs du *Mercure*. Il est placé à la suite d'un récit qu'une suivante fait d'une jeune personne qui est revenue du Bal, avec une passion dans la tête; et voulant, à ce sujet, donner l'essor à son imagination, la suivante ajoute ces vers:

» . . . . Une troupe d'amours
» Entre de tous côtés, et vole à son secours.
» Autour d'elle, aussi-tôt, tous à l'envi s'empressent;
» Les uns baisent ses mains, les autres la caressent;
» L'un compose un bouquet, la couronne de fleurs;
» Un autre tend la main pour recueillir ses pleurs;
» Un autre prend son pouls, le tâte, l'étudie
» Et rit du prompt succès dont sa fleche est suivie.
» Ce n'est pas tout: tandis que j'observe, avec soin,
» L'un d'eux vient m'avertir, et me montre, en un coin,
» Quatre de ces fripons, charmés de leur conquête,
» Dont la danse légere inventoit une fête;
» Et qui, par leur transport et leur air triomphant,
» M'apprenoient que contre eux en vain on se défend,
» Et que des cœurs mutins la folle résistance
» Donne encor plus d'éclat à leur toute-puissance.... »

Rien de ce que nous venons de rapporter ne fait connoître le sujet de cette Piece, et nous l'ignorons entiérement. Mais, si nous en croyons le Chevalier de Mouhy, « quoiqu'elle n'ait point réussi, les connoisseurs y ont

trouvé beaucoup de beautés de détail. » C'est ce qu'il dit, dans son *Histoire du Théatre François.*

* La Capricieuse, Comédie en trois actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens, le 11 Mai 1726; imprimée, la même année, à Paris, chez Briasson, *in*-12, et dans le Recueil du *Théatre Italien*, en 1732, même format.

* La Femme jalouse, Comédie en trois actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 11 Décembre 1726; imprimée, avec un Avertissement, l'année suivante, à Paris, chez Noël Pissot et la veuve Guillaume, *in*-8°., et dans le Recueil du *Théatre Italien*, en 1732, chez Briasson, *in*-12.

On attribue encore à Joly une Comédie en trois actes, en vers, intitulée *Dona Elvire de Gusman*; mais qui n'a jamais été ni représentée, ni imprimée, et dont aucun des Historiens du Théatre ne donne plus de connoissance.

2

LA CAPRICIEUSE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS,

PAR JOLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET

DE LA CAPRICIEUSE.

ORPHISE est sujette à des caprices, qui se succedent rapidement et se renouvellent sans cesse. Malgré ce défaut, elle est aimée de Clitandre, qu'elle aime, et qu'elle est au moment d'épouser. Mais lorsque tout est préparé pour ce mariage, auquel elle a consenti, elle ne le veut plus, et elle charge Dorante, ami commun d'elle et de Clitandre, de l'informer de son changement de résolution. Clitandre se désole à cette nouvelle. Dorante l'engage à feindre d'y être peu sensible, et à ne plus paroître, de quelque tems, devant Orphise. Cette froideur apparente la pique. Elle desire de tout renouer. Clitandre revient, et croit toucher à la conclusion. Un nouveau caprice prend encore à Orphise. Elle projette de quitter Paris, et d'aller vivre dans des terres qu'elle possede au Maine. Elle écrit à Clitandre

qu'ils s'aiment trop pour ne pas craindre de s'aimer moins après le mariage, et qu'ainsi il vaut mieux qu'ils renoncent à être l'un à l'autre que de courir le risque de voir s'éteindre leur amour par leur union. Dorante fait tous ses efforts auprès d'Orphise pour combattre cette crainte : il réussit, au moins, à dérruire son projet de retraite. Clitandre paroît, et devient plus pressant; mais Orphise voulant encore s'en tenir à la seule amitié avec lui, il s'emporte, et menace, à son tour, de la fuir pour jamais, et de passer de l'amour à la haine. Orphise, par un dernier caprice, le retient, et se détermine enfin à signer le contrat.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LA CAPRICIEUSE.

« CETTE Piece ne pouvoit finir d'une maniere plus conforme au caractere qu'elle traite, et Clitandre ne pouvoit être heureux que par un caprice, dit des Boulmiers., dans son *Histoire du Théatre Italien.* Mais tous ceux qu'Orphise montre pendant le courant de cette intrigue ne sont pas assez variés, et l'on peut reprocher à l'Auteur d'avoir renfermé son action dans un cercle trop étroit. Il est louable, sans doute, d'imiter la simplicité d'action qui a fait le prix des Comédies des Anciens ; mais il faut aussi se garder de la pousser trop loin. On risque d'ennuyer le Spectateur, quelque grace et quelque facilité que l'on puisse mettre dans son style. Celui de cette Piece en est un témoignage suffisant. »

Tel est aussi sur cette Piece le jugement des Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, et celui de l'Auteur du *Mercure*, second volume du mois de Juin 1726.

LA CAPRICIEUSE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS,

PAR JOLY;

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 11 *Mai* 1726.

PERSONNAGES.

ORPHISE.

CLITANDRE, amant d'Orphise.

DORANTE, ami d'Orphise & de Clitandre.

JUSTINE, suivante d'Orphise.

SCAPIN, valet de Clitandre.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans la maison d'Orphise.

LA CAPRICIEUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, SCAPIN.

CLITANDRE.

JE suis, mon cher Scapin, charmé de te revoir.

SCAPIN.

Vous me rendez confus... Si vous vouliez savoir
Ce que...

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Non, je n'ai pas le loisir de t'entendre.
Remettons à demain ce que tu veux m'apprendre.

SCAPIN.

A demain volontiers, puisqu'il vous plaît ainsi,
Sans curiosité, que cherchez vous ici ?

CLITANDRE.

Orphise.

SCAPIN.

Se peut-il que vous l'aimiez encore,
Après tous les sermens ? . . .

CLITANDRE.

Ah ! Scapin, je l'adore ;
Et je puis me flater de posséder son cœur . . . .
Mais c'est trop te cacher l'excès de mon bonheur ;
Aujourd'hui je l'épouse.

SCAPIN.

Aujourd'hui ?

CLITANDRE.

Sans remise.

SCAPIN.

Quoi ! Monsieur, tout de bon vous épousez Orphise,
Elle de qui l'humeur...

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Plaît-il ? oses-tu bien...

SCAPIN, *l'interrompant à son tour.*

Monsieur, sans nous fâcher, suivons notre entretien.

CLITANDRE.

Songe à ce que tu dis.

SCAPIN.

J'y songerai... De grace,
Daignez me mettre au fait de tout ce qui se passe.
Éloigné de Paris depuis plus de six mois,
Je vous parle à présent pour la seconde fois.
D'ailleurs l'humble Scapin, vous l'avez pu connoître,
Sert avec trop de zele, aime trop son cher maître
Pour proférer un mot dont il fût offensé.

CLITANDRE.

C'est assez.

SCAPIN.

Votre hymen est donc fort avancé;
Et sans doute en ce jour vous devez tout conclure?

CLITANDRE.

Oui.

SCAPIN.

J'en suis plus joyeux que vous, je vous le jure.

CLITANDRE.

Je le crois. Je veux bien l'avouer à mon tour,
Orphise que j'adore, elle à qui mon amour
A tout sacrifié, dont l'esprit et les charmes
A mon cœur amoureux ont causé tant d'álarmes,
Pour de vaines raisons, qui m'ont désespéré,
Approuvant notre hymen souvent l'a différé.
Juge de ma douleur, de mon inquiétude,
Et combien j'ai souffert dans cette incertitude!
Cependant, quelque soin que je me sois donné
Pour trouver le rival que j'avois soupçonné,
Quoi qu'ait imaginé mon trop de défiance,
Ce n'étoit point l'effet de son indifférence,
Et s'il est quelques feux qui soient pareils aux miens,
Je puis m'en assurer, Scapin, ce sont les siens.
Je trouve tout en elle, et je n'aime la vie
Qu'autant que sous ses loix mon ame est asservie:
Elle fait de l'aimer son bonheur souverain,
La préfere avec joie à tout autre destin,
Et, dans la vive ardeur dont tu la vois éprise,

N'aime, ne suit, n'entend et ne voit rien qu'Orphise.
Voilà comme je pense et penserai toujours.

SCAPIN.

Je suis, en vérité, charmé de ce discours.
Si l'on vous connoissoit d'un si bon caractere,
Orphise assurément ne vous garderoit guere.
Cachez bien ce mérite et n'en parlez qu'à moi;
On vous enleveroit.

CLITANDRE.

Chacun pense pour soi.
En amour, comme en tout, chacun a sa méthode:
C'est la mienne.

SCAPIN.

Elle n'est ni de goût, ni de mode.
Ah! vraiment c'est bien là comme on aime à présent!
Etre indiscret, volage et fort peu complaisant,
Courir de belle en belle et n'en aimer aucune,
Suivre un tems celle-ci pour tenter la fortune,
S'attacher à cette autre à dessein seulement
D'arborer en tous lieux le nom de son amant,
Desservir un rival pour se mettre en sa place,
Essuyer à son tour une même disgrace,
Etre de mille soins jour et nuit occupé,
Courir, se voir fort peu, tromper, être trompé;
Que vous dirai-je enfin? il est mille manieres,
Qui toutes, en un mot, ne se rapportent gueres
A la façon d'aimer qu'ici vous débitez.

CLITANDRE.

Qui t'en a tant appris?

SCAPIN.

Qui ? le monde. Ecoutez :
J'ai pensé comme vous, & dans l'âge où vous êtes,
J'ai senti, j'ai brûlé de ces ardeurs parfaites ;
Mais, à dire le vrai, j'y trouvois trop d'ennui,
Et je suis en aimant l'usage d'aujourd'hui...
(*Voyant rire Clitandre.*)
N'en riez point : il a ses plaisirs ; et je gage
Que vous m'imiterez !

CLITANDRE.

Laissons ce badinage.
Je t'ai donc dit qu'Orphise a souvent différé
Ce comble de bonheur où j'avois aspiré ;
Mais tu me vois tranquille, et l'affaire est conclue.
A mes vœux empressés Orphise s'est rendue,
M'a donné sa parole, et, pour tout terminer,
Il reste seulement le contrat à signer.

SCAPIN.

Et c'est où je l'attends.

CLITANDRE.

Comment ! que veux-tu dire ?

SCAPIN.

Pour vous désabuser deux mots pourront suffire.
Vous savez que mon frere, à ce que chacun dit,
Est garçon comme moi de jugement, d'esprit ?

CLITANDRE.

Ne railles-tu pas !

SCAPIN.

Non ; la preuve en est facile.

CLITANDRE.

Et moi, je te dirai que c'est un imbécile,
S'il faut qu'il te ressemble : entends-tu bien?

SCAPIN.

J'entends.
Vous ne me flattez point.

CLITANDRE.

Poursuis.

SCAPIN.

Pendant deux ans,
Ce frere que je dis a donc servi chez elle.
Il croyoit voir sans cesse une Orphise nouvelle,
Prenant de sa maîtresse et la taille et les traits,
Soit dans tous ses discours, soit dans tous ses projets,
Même en ses actions jamais déterminée
Et d'idée en idée à toute heure entraînée.
Sans sujet, ni raison, une sombre vapeur
La rendoit difficile et de mauvaise humeur.
Ce mouvement passé, la joie et l'alégresse,
Sans que l'on sût pourquoi, dissipoient sa tristesse.
Enfin dans son cerveau, pour vous en bien parler,
Par un prodige insigne elle sait rassembler
Toutes les volontés qui chamaillent entr'elles
Et se font tous les jours des disputes nouvelles;
Et je ne pense pas qu'il soit aucun effort,
Qui puisse les réduire à se mettre d'accord.

CLITANDRE.

C'est donc le jugement qu'en fait Monsieur ton frere?
Il la connoissoit peu!

SCAPIN.

Je dis tout le contraire.
Les valets, croyez-moi, sont des juges prudens:
Leurs yeux, peu prévenus, pénetrent le dedans;
Mais vous, vous n'en voyez que la superficie,
Et, dans l'aveuglement dont votre ame est saisie,
Vous en jugez fort mal.

CLITANDRE.

Ta bonne opinion
Me divertit beaucoup.

SCAPIN.

Là, sans prévention,
Avouez-moi, Monsieur...

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Elle n'est plus la même.

SCAPIN.

Quoi! depuis mon départ?

CLITANDRE.

Non, c'est depuis qu'elle aime.

SCAPIN.

Dans le sexe l'amour fait un grand changement!

CLITANDRE.

Je n'ai pas tout-à-fait perdu le jugement.
Orphise est inégale, elle a quelques caprices,
Et c'est ce qui chez elle a fixé mes services;
Je ne l'aimerois pas sans cela: c'est mon goût.
Je vois qu'il te surprend?

SCAPIN.

Assez.

CLITANDRE.

Ce n'est pas tout.
Je te dirai bien plus : je hais dans une femme
Ces desirs mesurés, cette égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, et de qui la tiédeur
Est peu propre à nourrir une amoureuse ardeur;
C'est-là ce qui produit une extrême indolence,
Qui fait mourir l'amour, presque dans sa naissance,
Et c'est ce qui produit dans le cœur des amans
Cette source d'ennuis et de froids sentimens.

SCAPIN.

Vous êtes sur ce pied tous deux faits l'un pour l'autre;
Mais ma façon d'aimer, ma foi ! vaut bien la vôtre.

CLITANDRE.

On ouvre... C'est Justine.

SCENE II.

JUSTINE, CLITANDRE, SCAPIN.

CLITANDRE, *à Justine.*

Eh ! bon jour, mon enfant.
Je dois de tous tes soins être reconnoissant.
(Il lui donne une bague.)
Voilà pour commencer.... Orphise est éveillée ?

JUSTINE.

Dès la pointe du jour nous l'avons habillée;

Ne trouvant rien de bien, pestant, grondant, criant,
Voulant, ne voulant plus, blâmant, contrariant.
Après ce beau prélude enfin elle est sortie.

CLITANDRE.

Si matin! et pourquoi?

JUSTINE.

Pour aller chez Julie.
Vous pourrez l'y trouver.

CLITANDRE.

J'y vais donc de ce pas...

(*A Scapin.*)

Toi, demeure en ces lieux, ou ne t'éloigne pas.

(*Il sort.*)

SCENE III.

JUSTINE, SCAPIN.

SCAPIN.

Je puis donc t'embrasser après six mois d'absence!

JUSTINE.

Tout beau!.... Je le vois bien, la même extravagance
Te trouble le cerveau!

SCAPIN.

Tu l'as dit. Le moyen
De cesser de t'aimer? Le puis-je?

JUSTINE.

Tu fais bien....

Mais par ces vains propos ne me romps plus la tête ;
Tu me feras plaisir.

SCAPIN.

La réponse est honnête !....
Mais parlons de l'espoir dont mon maître est flatté.
Je suis sur ce sujet d'une incrédulité
Qui passe tout. Je sais quelle est Madame Orphise,
Que toujours ...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Garde-toi de dire une sottise !
A son caprice près, ne m'avoûras-tu pas
Qu'elle est jeune, qu'elle a de l'esprit, des appas,
Un cœur fort généreux, un air aimable et tendre ?

SCAPIN.

Et voilà justement le discours de Clitandre.

JUSTINE.

Cependant, par mes soins, si je puis obtenir
Qu'avec lui dans ce jour elle veuille s'unir,
Il en fera, Scapin, une femme adorable.

SCAPIN.

Mon maître en l'épousant la rendra raisonnable !
Le cas seroit nouveau ! Bon nombre de maris
Pourroient dans un besoin prouver ce que je dis.

JUSTINE.

Je me suis attendue à la plaisanterie.

SCAPIN.

Ton idée en effet mérite qu'on en rie :
N'est-il pas vrai ?

JUSTINE.

Pas tant. Vous faites les railleurs ;

Nous

Nous sommes cependant maîtresses de vos cœurs ;
Et tous ces traits piquans que vous lancez sans cesse,
Loin de nous avilir, prouvent votre foiblesse.

SCAPIN.

Cela peut être vrai .. Mais puisque ton crédit
Peut beaucoup sur Orphise et dans tout la conduit,
Sers mon maître. Tu vois qu'il aime ta maîtresse ?
Il fait bien plus encor. Pour prouver sa tendresse,
A son caprice même il prête des couleurs,
Qui, loin de le guérir, irritent ses ardeurs,
Et ne l'aimeroit pas, j'ai honte de le dire,
Si la raison sur elle avoit le moindre empire.
S'il ne l'épouse pas il mourra de douleur :
J'en tremble.

JUSTINE.

Guéris-toi d'une telle frayeur.
Il s'en consoleroit, Scapin, sur ma parole !
S'il faut à son amour une maîtresse folle,
Il en trouvera mille en perdant celle-ci . . .
Orphise vient à nous....

SCENE IV.

ORPHISE, JUSTINE, SCAPIN.

ORPHISE, *à Justine, sans voir Scapin.*

DORANTE est-il ici ?

JUSTINE.

Non, Madame.

ORPHISE, *à part.*

Je suis dans une impatience...
Mais où m'expose encor mon peu de prévoyance ?
Comment faire à présent ? J'aurois pour mon dessein
(*Apercevant Scapin.*)
Besoin d'une personne... Ah ! te voilà, Scapin ?

SCAPIN.

Madame je...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Tu peux me rendre un bon office.

SCAPIN.

Je suis, en vérité, tout à votre service.

ORPHISE.

J'en suis persuadée.

SCAPIN.

Et, qui plus est, je suis
L'homme du monde qui...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Tiens, voilà deux louis;
Prends.

SCAPIN, *refusant d'abord.*

Moi! Madame?

ORPHISE.

(*Scapin reçoit les deux louis.*)

Prends.... Va-t'en trouver Clitandre.
Dis-lui qu'en ce logis il differe à se rendre:
J'ai mes raisons. Va, cours... Avant qu'il soit céans,
Je veux entretenir Dorante que j'attends.
Ajoute, tu le peux, qu'étant encore en ville,
Il prendroit pour me voir une peine inutile.
Il m'attend chez Julie: entends-tu?

SCAPIN.

C'est assez.
(*Il sort.*)

SCENE V.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE, *à part.*

D'un caprice nouveau nous sommes menacés!

ORPHISE.

A quoi rêves-tu là, Justine?

JUSTINE.

Moi, Madame?
A la tranquillité qui regne dans votre ame.

ORPHISE.

J'en jouirai dans peu, va, je te le promets.

JUSTINE.

Avez-vous pour cela fait de nouveaux projets ?

ORPHISE.

Clitandre m'est bien cher, je l'aime, je l'avoue.
De ses soins empressés ma tendresse se loue ;
Mais, Justine, avec toi je ne puis déguiser :
J'ai de bonnes raisons pour ne pas l'épouser.

JUSTINE.

Pourquoi l'avoir promis ?

ORPHISE.

Pourquoi ?

JUSTINE.

Qui vous oblige
A lui manquer ?

ORPHISE.

Je veux que cela soit, te dis-je.

JUSTINE.

Mais songez-vous....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Eh ! c'est avec réflexion
Que je prends aujourd'hui ma résolution.
Dans tout ce que je fais il n'entre aucun caprice,
Et toi-même, à coup sûr, tu me rendras justice.

JUSTINE.

Je vous la rends déja. Chacun sait que ce jour
Avoit été choisi pour payer son amour.
Autant que lui vous-même hier au soir empressée...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Oui.

JUSTINE.

C'est une raison pour changer de pensée?

ORPHISE.

Justine !

JUSTINE.

Oh ! je suis fort de votre sentiment.
Vous agissez en tout si raisonnablement
Qu'on ne peut vous blâmer !

ORPHISE.

Je m'en pique ; et je pense
Que je dois différer au moins cette alliance.

JUSTINE.

Oui ; je sens tout l'effort que votre esprit se fait
Pour ne la rompre pas, Madame, tout-à-fait.

ORPHISE.

Et qui te répondra qu'elle n'est pas rompue ?

JUSTINE.

Cela se pourroit bien, vous l'aviez résolue.
J'aime à vous voir ainsi, par de bonnes raisons,
Loin de vous du caprice écarter les soupçons :
Elles ne seront pas fort au goût de Clitandre ;
Mais au reste, avez-vous quelque compte à lui rendre ?
Vous avez fort bien fait de rompre.

ORPHISE.

Pourquoi non ?

JUSTINE.

Jusqu'ici vainement j'en cherche la raison.

ORPHISE.

Quoi qu'il en soit, j'y trouve un fort grand avantage.

JUSTINE.

Encor si d'un discours si prudent et si sage
Je pouvois par bonheur avoir quelques témoins,
Je me consolerois et je souffrirois moins.
Cent belles qualités vous rendent estimable,
De plus, vous jouissez d'un bien considérable;
Vous n'avez à répondre à personne : pourquoi
De ces rares trésors ne pas faire l'emploi ?
Pourquoi ne pas jouir de tout votre avantage,
Et perdre ainsi sans fruit le plus beau de votre âge ?
D'un tems si précieux évitez les regrets.
Je ne vous parle ainsi que pour vos intérêts.
Le délai nuit toujours à la plus jeune fille;
Et nous en connoissons dans plus d'une famille
Qui pour faire un bon choix, au lien conjugal
Ont résisté long-tems, puis ont choisi fort mal.

ORPHISE.

Je pense que quelqu'un vient ici? .... C'est Dorante.
Justine, laisse-nous.

(*Justine sort.*)

SCENE VI.

DORANTE, ORPHISE.

ORPHISE.

J'ÉTOIS impatiente
De vous voir en ce lieu.

DORANTE.

Pardon si j'ai tardé.
J'apprends dans ce moment que vous m'avez mandé.

ORPHISE.

Je puis compter sur vous ?

DORANTE.

Vous me rendez justice.

ORPHISE.

J'attends de vous, Dorante, un signalé service.

DORANTE.

Quel qu'il soit, ordonnez, Madame, j'obéis.

ORPHISE.

Vous étiez le témoin de ce que j'ai promis.
Confident de mes feux et de ceux de Clitandre,
Sans rien approfondir, allez lui faire entendre
Qu'à recevoir ma main il ne doit plus penser.

DORANTE.

A prendre ce parti qui pourroit vous forcer ?
Je vous dois de mon zele une preuve éclatante;
Mais, Madame, souffrez que je vous représente

Qu'il a votre parole, et qu'aujourd'hui l'hymen
Devoit....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Ne faisons point l'inutile examen
De ce qui s'est passé. J'ai promis, je l'avoue;
Mais un je ne sais quoi de nos projets se joue,
Et, pour ne point user de propos superflus,
Je le voulois hier, et je ne le veux plus.

DORANTE.

Vous ne le voulez plus? La réponse est sensée,
Et de mots ambigus n'est point embarrassée.
Oui, votre hymen dépend de votre volonté,
Nul ne peut attenter à votre liberté,
Et, quel que soit l'époux qu'il vous plaira d'élire,
Aucun dans votre choix ne peut vous contredire;
Mais ce Clitandre....

ORPHISE.

Eh! bien?

DORANTE.

Vous l'aimez?

ORPHISE.

Il est vrai.

DORANTE.

Pour l'éprouver encore est-ce un nouveau délai?

ORPHISE.

Peut-être.

DORANTE.

Eh! finissez et sa peine et la vôtre:
Que des nœuds éternels unissent l'un et l'autre.
Puisqu'il n'est point haï,

ORPHISE.

Non, je ne le hais point.

DORANTE.

Rendez-le donc heureux.

ORPHISE.

Je suis ferme en ce point,
Et, pour le trancher court, je suis déterminée
A fuir obstinément le joug de l'hyménée.

DORANTE.

Mais....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Quoi....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Dorante, je le veux.

DORANTE.

Je prends grand intérêt au bonheur de tous deux.
Ne pourrai-je obtenir, par grace singuliere,
Que vous considériez....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Non; vous avez beau faire:
Qu'il prenne son parti comme j'ai pris le mien.

DORANTE.

Hélas! je le voudrois; mais il n'en fera rien.

ORPHISE.

Vous vous le figurez. Enfin dans cette affaire
Vous savez maintenant ce que vous devez faire.
Je n'ai plus rien à dire : agissez seulement.
Je songe à prévenir un éclaircissement.

Je sais quelle est l'humeur et l'esprit de Clitandre;
En reproches, sans doute, il voudra se répandre:
Il me rappellera ce qu'hier j'ai promis,
Et c'est ce que je veux éviter, si je puis.

SCENE VII.

SCAPIN, ORPHISE, DORANTE.

ORPHISE, *à Scapin.*

Eh! bien?

SCAPIN.

Pour vous servir quoi que *j'aie* pu faire,
Mon maître vient ici; je n'ai pu l'en distraire.
Ma course d'un moment a devancé ses pas;
Il me suit de fort près.

ORPHISE, *à part.*

Quel est mon embarras!
Je ne puis plus sortir.

SCENE VIII.

CLITANDRE, ORPHISE, DORANTE, SCAPIN.

CLITANDRE, *à Orphise.*

QUE m'a-t-on fait entendre ?
Je vous trouve, Madame, et cependant....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Clitandre,
En arrivant chez moi vous deviez commencer
Par demander mes gens et vous faire annoncer.

CLITANDRE.

Moi, Madame ?

ORPHISE.

Sans doute; et, si je ne m'abuse,
Lorsqu'on vient voir quelqu'un c'est ainsi qu'on en use.

CLITANDRE.

Quoi ! vous vous offensez de ce que j'entre ici
Sans avoir....

ORPHISE, *l'interrompant.*

En tous lieux cela se fait ainsi.
Vous ne l'ignorez pas ?... Mais je veux bien vous dire
Que cet ami commun peut ici vous instruire
De mes intentions. Adieu.

CLITANDRE.

Quoi ! vous sortez ?
Ah ! je suivrai vos pas.

ORPHISE.

Non, Clitandre, arrêtez.
Je le veux, je le veux! *(Elle sort.)*

SCENE IX.

CLITANDRE, DORANTE, SCAPIN.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Que faut-il que je pense
Et de cet entretien et de cette défense?

DORANTE.

Ce que tu dois penser? c'est que tous ces sermens,
Ces transports, cette joie et ces empressemens,
Ce prochain hyménée, et cette foi promise
Ont disparu soudain.

CLITANDRE, *à part.*

Ah! trop cruelle Orphise!....

(A Dorante.)

Considere l'état où je me vois réduit,
Et la malignité du sort qui me poursuit.
De mon fidele amour tu sais la violence,
Ami, vois quelle en est la digne récompense!
De joie et de douleur un triste enchaînement
Ne me permet jamais d'être heureux un moment.
Sans cesse mon bonheur passe et fuit comme un songe;
Un caprice nouveau m'entraîne, me replonge

Dans

Dans des maux, d'autant plus sensibles et cruels
Qu'ils m'ôtent des plaisirs que je croyois réels !

SCAPIN.

Eh ! bien, Monsieur, tantôt j'étois un imbécille !

CLITANDRE.

Vas-tu me fatiguer d'un discours inutile ?
Tais-toi ; tu feras mieux.

SCAPIN.

Donnez-moi vingt soufflets ;
Tuez-moi ; mais souffrez que, pour vos intérêts,
Scapin, à vos genoux, Monsieur, vous représente
Qu'il la faut oublier.

CLITANDRE.

(A Dorante.)

Eh ! laisse-moi.... Dorante,
Je dois être alarmé de cet événement :
Je vais lui demander un éclaircissement.

DORANTE.

Il est certains esprits mal-aisés à conduire ;
Ce n'est qu'en biaisant que l'on peut les réduire :
Ainsi garde-toi bien de paroître à ses yeux ;
Pour quelques jours, au moins, abandonne ces lieux.

CLITANDRE.

J'aime trop ; et, malgré cette mortelle offense,
J'ose encor conserver un reste d'espérance.

DORANTE.

Tu le peux ; tu le dois : rien n'est désespéré.
Je t'offre cependant un moyen assuré
Pour....

C

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Si je suis aimé dois-je...

DORANTE, *l'interrompant à son tour.*

Et c'est ton absence
Qui te fera connoître avec plus d'évidence
Si l'on t'aime en effet.

SCAPIN, *à Clitandre.*

Ce conseil me plaît fort.
Allons, Monsieur, sortons; mettons-là dans son tort,
Faisons mieux : pour jamais oublions l'inhumaine.

CLITANDRE, *à Dorante.*

M'avoir ainsi flatté d'une espérance vaine !
Ah ! je sens un tourment qui ne peut s'exprimer.
Un astre injurieux me condamne à l'aimer,
Et, s'il faut te parler sans fard et sans mystere,
Ses inégalités me la rendent plus chere.

DORANTE.

Je te plains ; mais crois-moi.

CLITANDRE.

Puis-je ne la plus voir ?
Ce que tu veux de moi n'est pas en mon pouvoir!

DORANTE.

Nous nous entendons mal; c'est quelques jours d'absence,
Dont tu peux aisément faire l'expérience.
Ecoute ce conseil ; daigne suivre mes pas :

Laissons gronder l'orage et ne nous quittons pas.
Je la connois assez ; avec un tel génie,
Clitandre, la ressource est toujours infinie.
Sortons, dis-je : après tout, l'esprit le plus quinteux
Peut avoir quelquefois un intervalle heureux.

Fin du premier Acte.

SCENE II.

JUSTINE, ORPHISE.

JUSTINE.

Me voilà.

ORPHISE.

Sais-tu bien qu'à la fin
Nous nous séparerons. Quoi ! lorsque je t'appelle...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Vous vouliez reposer.

ORPHISE.

Dans ma peine mortelle,
Eh ! puis-je reposer ?.... Fais venir un laquais.
Dépêche-toi.... Va donc.

JUSTINE.

Oh ! Madame, j'y vais....

(*A part.*)

A qui diantre en a-t-elle ?

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORPHISE, *seule.*

Il faut, sans plus attendre,
D'un si prompt changement, que je ne puis comprendre,
Tâcher de pénétrer quelles sont les raisons,
Et m'éclaircir encor sur les justes soupçons
Dont la cause en ce jour doit alarmer ma flamme.

SCENE IV.

JUSTINE, UN LAQUAIS, ORPHISE.

JUSTINE, *au laquais.*

Fais ce que je te dis : va parler à Madame.

ORPHISE, *au laquais.*

Va-t-en chercher Clitandre; et, sur-tout, dis-lui bien
Que je veux qu'il m'accorde un moment d'entretien;
Enfin que je l'attends. Use de diligence.

(*Le laquais sort.*)

SCENE V.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE, *à part, voulant sortir.*

Pour nous mettre à l'abri d'une telle influence,
Retirons-nous.

ORPHISE, *l'arrêtant.*

Ah ! Ciel ! tu prétends t'en aller ?
Reste.

JUSTINE.

Prétendez-vous encor me quereller ?

ORPHISE.

Non. Encore une fois reste, je t'en conjure,
Et daigne soulager le tourment que j'endure !

JUSTINE.

Ce discours me surprend. Qui peut subitement
Produire dans votre ame un si grand changement ?
Vous étiez si contente !

ORPHISE.

Ah ! ma chere Justine,
Incertaine sur tout, rien ne me détermine.
Contente dans l'instant de tout ce que je fais,
L'instant qui suit me livre à de mortels regrets.

JUSTINE.

Qu'est-il donc arrivé ?

ORPHISE.

Que je suis malheureuse !

JUSTINE.

A ce que je puis voir l'affaire est sérieuse !
De grace, apprenez-moi....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Je l'ai bien mérité !....
Tu peux rendre le calme à mon cœur agité :
Ne me déguise rien.

JUSTINE.

Quoi ! que vous puis-je apprendre?

ORPHISE.

Tu ne m'entends que trop. Clitandre...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Eh ! bien, Clitandre?

ORPHISE.

N'imagines-tu point ce qu'il pense de moi ?
Je ne veux point avoir d'autre juge que toi.

JUSTINE.

Vous vous adressez mal ; Justine est véridique :
Sur tous vos procédés s'il faut qu'elle s'explique,
Elle usera très-bien de cette liberté,
Et parlera, Madame, avec sincérité.
Je ne puis approuver cette manie extrême
D'un esprit qui toujours se brouille avec lui même,
Qui n'est jamais d'accord, et, du matin au soir,
Approuve, blâme, veut, et cesse de vouloir.
Avec égalité je veux qu'on se conduise,
Que la droite raison nous guide et nous maîtrise,
Qu'on l'écoute souvent, que d'un amant chéri,
Si la chose est possible, on fasse un bon mari,

Et qu'à ce seul objet attachant sa pensée,
On passe pour agir en personne sensée.

ORPHISE.

Hier, tu le sais bien, c'étoit mon sentiment?

JUSTINE.

Ce matin vous avez pensé différemment.
J'ignore maintenant ce que Clitandre pense,
Et s'il aura toujours la même patience;
Mais si de mes conseils il vouloit profiter
Vous auriez désormais tout loisir de pester!

ORPHISE.

Je suis donc bien coupable?

JUSTINE.

A tel point que moi-même
Je rougirois pour lui de sa foiblesse extrême
Si je le revoyois paroître encor céans.

ORPHISE.

Il ne reviendroit plus? Ah! qu'est-ce que j'entends?
Non, ce n'est point à tort que je suis alarmée;
Et qui peut se flater d'être toujours aimée?
L'inconstance aux amans, hélas! coûte si peu....
Justine, leur amour bien souvent n'est qu'un jeu,
Qui ne dure qu'autant que leur ame contente
Suit sans réflexion le plaisir qui l'enchante,
Et qui, cédant sans peine à la difficulté,
Sait même en la perdant garder sa liberté.

JUSTINE.

Je le crois, comme vous; mais, à ne vous rien taire,
Clitandre....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Son absence enfin me désespere.
Avec quelle injustice il traite mon amour !

JUSTINE.

D'un cœur vraiment piqué j'aime assez ce retour.
Vous le regrettez donc ?

ORPHISE.

Bien plus qu'il ne mérite !

JUSTINE.

Il se plaint sans raison ?

ORPHISE.

Un autre soin m'agite.
Au parti qu'il a pris j'ai pu donner sujet ;
Mais peut être l'ingrat, épris d'un autre objet,
Attendoit-il, Justine, avec impatience,
Qu'un prétexte nouveau couvrît son inconstance ?

JUSTINE.

Pourquoi le lui donner ?

ORPHISE.

Il l'a trop tôt saisi.
Un cœur bien amoureux se conduit-il ainsi ?

JUSTINE.

Un cœur bien amoureux se révolte, Madame,
Qu'un caprice éternel soit le prix de sa flamme.

ORPHISE.

Clitandre est cent fois plus capricieux que moi.

JUSTINE.

Oui.... Malgré son dépit, il revient.... Je vous croi !

SCENE VI.

CLITANDRE, SCAPIN, ORPHISE, JUSTINE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Ah! Clitandre, venez; que je sois éclaircie
D'un doute d'où dépend le bonheur de ma vie!

CLITANDRE.

Qui peut vous l'inspirer?

ORPHISE.

Parlez-moi sans détour.
Je ne demande point que, flattant mon amour,
Vous me dissimuliez ce que j'ai lieu de craindre.
J'ai trompé votre espoir, vous devez vous en plaindre
Mais vous n'avez point dû, trop prompt à m'en punir,
M'effacer pour jamais de votre souvenir,
Et, pour comble, laisser à mon ame charmée
Le mortel déplaisir d'aimer sans être aimée.

CLITANDRE.

Avant qu'à ce discours je puisse répartir,
Madame, apprenez-moi si, pour vous divertir,
Ou pour m'embarrasser, vous forgez une fable,
Hors de toute apparence et si peu vraisemblable?

ORPHISE.

Eh! quoi, me laisser seule en proie à mes ennuis,
Ne plus penser à moi, fuir les lieux où je suis,
Est-ce donc-là m'aimer? et dois-je être insensible

A des signes certains d'un oubli si visible ?
Mais, bien plus, contre moi prompt à vous révolter ;
Souvent un rien suffit pour vous en écarter.
A l'espoir le plus doux vous renoncez sans peine ;
Le dépit vous éloigne.

CLITANDRE.

Et l'amour me ramene.

ORPHISE.

Non, non, ce n'est pas lui.

CLITANDRE.

Permettez qu'en deux mots...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Vous m'allez soutenir que fort mal-à-propos
Je m'alarme et me plains ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre,
Que ne m'est-il permis de pouvoir vous défendre !

CLITANDRE.

Que je m'explique, au moins !

SCAPIN, *à Orphise.*

Madame, écoutez-nous.

CLITANDRE, *à Orphise.*

Je vais...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Non, laissez-moi.

CLITANDRE.

J'embrasse vos genoux !

Au

Au nom de mon amour, que je vous désabuse
Du crime dont à tort votre rigueur m'accuse !

ORPHISE.

Qui vous justifira ?

CLITANDRE.

Mon amour et ma foi.

SCAPIN, *à Orphise.*

Et de plus vous pouvez vous en fier à moi ;
Il n'est point infidele.

CLITANDRE, *à Orphise.*

Enfin, je puis vous dire
Qu'un semblable reproche est facile à détruire,
Et que vos sens, séduits sans aucun fondement,
D'un manquement de foi m'accusent faussement.
Moi cesser de vous voir ! moi perfide et volage !
Qu'épris de vos appas un autre objet m'engage !
Jugez mieux d'un amant qui n'adore que vous,
Dont l'unique bonheur est d'être votre époux.
Vous me l'avez promis : sur cette confiance
J'en attends le moment avec impatience.
J'arrive ce matin plein de ce doux espoir,
Et vous me défendez, Madame, de vous voir.
De l'accueil de tantôt je garde encor l'idée ;
Et lorsqu'en vous voyant ma flamme intimidée
Craint d'entendre un arrêt cent fois plus rigoureux,
Vous pouvez m'accuser et douter de mes feux !
De tous vos procédés l'ame encor toute pleine,
Quand vous m'avez montré moins d'amour que de haine,

N'ai-je donc pas dû craindre en rentrant dans ces lieux
Que ma présence encor ne pût blesser vos yeux?
D'ailleurs, et ce trait seul suffit pour vous confondre,
Madame, et vous n'aurez, je crois, rien à répondre,
Si je vous rapportois tout ce que l'on m'a dit....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Quoi?

CLITANDRE.

Dorante...

ORPHISE, *l'interrompant encore.*

Dorante est un mauvais esprit,
Qui rend trop durement les ordres qu'on lui donne,
Qui les explique mal et qui les empoisonne.
Il falloit à Dorante ajouter moins de foi,
Et, pour être éclairci, vous adresser à moi;
Outré de désespoir vous montrer à ma vue:
Orphise à vos discours se fut bientôt rendue!
Elle auroit reconnu, non sans émotion,
Les effets qu'en un cœur produit la passion;
Et, satisfaite enfin de ce seul témoignage,
Elle eût de son refus réparé tout l'outrage.
Oui, Clitandre; et c'étoit, si vous saviez aimer,
Le moyen de me plaire et de me désarmer.
Votre tranquillité, votre extrême indolence
M'ont causé du dépit et de la défiance...
Puisqu'il faut qu'une fois je m'explique avec vous,
Déja vous affectez les froideurs d'un époux...

CLITANDRE.

Vous pouvez ajouter ce reproche à ma peine?
Quoi! pour mettre encor plus mon esprit à la gêne,

Et croître les ennuis dont je suis tourmenté,
Vous pensez que je vois avec tranquillité
Les revers accablans qu'à chaque instant j'essuie!
J'ai mis à vous servir le bonheur de ma vie;
Il dépend seulement du don de votre main :
Heureux ou malheureux je suivrai mon destin;
Mais si mon désespoir peut vous porter, Madame,
A vouloir rétablir le calme dans mon ame,
Songez qu'il n'en est point qui soit égal au mien
De vous voir différer un si tendre lien.

ORPHISE.

Vous ne me verrez plus balancer davantage.
Oui, de nouveau, Clitandre, à l'instant je m'engage
A vous donner ma main.

CLITANDRE.

De plaisir transporté,
Hélas! je doute encor de ma félicité.

ORPHISE.

Et moi, Clitandre, et moi, je n'en connois point d'autre
Que celle qui joindra ma fortune à la vôtre.

CLITANDRE.

Des transports les plus doux je me sens pénétrer!

JUSTINE, *à Orphise.*

D'un excès de plaisir je suis prête à pleurer.

SCAPIN, *à Orphise.*

Je suis gonflé de joie, et je ne sais que dire.
Madame, en vérité pour moi je vous admire:
Vous débitez cela d'une telle façon
Qu'on y seroit trompé. Parlez-vous tout de bon?

CLITANDRE.

L'impertinent !

SCAPIN.

Monsieur, chacun pense à sa guise.
Je prends mes sûretés, crainte d'une surprise.
(*Bas.*)
Vous devriez les prendre aussi.

CLITANDRE.

Si je t'entends,
Tu te repentiras !

JUSTINE.

Employez mieux le tems :
Il ne vous reste plus que le contrat à faire ;
Songez-y.

ORPHISE, *à Clitandre.*

C'est bien dit. Passez chez le notaire.
Sur vous seul de ce soin je veux me reposer :
De l'heure, du moment vous pouvez disposer ;
Mais revenez bientôt. Faites dire à Julie,
Même à Dorante aussi, que c'est moi qui les prie
De se rendre en ces lieux.

CLITANDRE.

Oui, Madame, j'y vais.
Mon zele et mon amour rempliront vos souhaits.
(*Il sort, avec Scapin.*)

SCENE VII.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE.

Quel plaisir je ressens ! tout va le mieux du monde.
Je vois qu'un bon génie à présent nous seconde:
Vous voilà raisonnable et telle que je veux.
Clitandre à l'amour seul doit ce succès heureux.
Ah ! Madame, souffrez que je vous félicite,
Et que... Mais, qu'avez-vous ? vous êtes interdite !
D'où peut naître soudain cet air sombre et rêveur ?
N'est-ce point un retour de la mauvaise humeur
Qui dérange souvent vos plus belles pensées ?

ORPHISE.

Et qui te le fait voir ?

JUSTINE.

Vos actions passées.
C'en est, je pense, assez pour me faire juger....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Dans l'état où je suis rien n'est à négliger.
J'aime, je le confesse ; et je me flatte encore,
Pour comble de bonheur, que Clitandre m'adore.
Toute autre à cette idée arrêtant tous ses vœux,
Croiroit jouir enfin du sort le plus heureux ?

JUSTINE.

Auroit-elle grand tort ?... Dites-moi, je vous prie,

Si ce n'est pas, Madame, un sort à faire envie
Que celui dont vous-même éprouvez la douceur ?

ORPHISE.

Que sais-tu si peut-être un plus parfait bonheur,
Peu connu dans le monde, et dont les puissans charmes
Ne sont point exposés au caprice, aux alarmes,
Qui seul peut procurer de tranquilles plaisirs,
Qui prévient nos souhaits et remplit nos desirs,
Ne peut pas occuper une ame toute entiere ?

JUSTINE.

J'ai l'esprit fort borné sur semblable matiere.
Je ne reconnois point de bonheur plus certain
Que d'aimer, être aimée et se donner la main.
On a dans tous les tems suivi cette méthode,
Et je ne pense pas qu'elle passe de mode...
Vous ne m'écoutez point, vous détournez les yeux !
Que cherchez-vous ?

ORPHISE.

Écoute.

JUSTINE.

Eh ! bien ?

ORPHISE.

Non, il vaut mieux
Que je monte chez moi.

JUSTINE.

Faut-il que je vous suive ?

ORPHISE.

Non,

JUSTINE.

Dois-je vous attendre?

ORPHISE

Oui... Si Clitandre arrive,
Songe à le retenir.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

JUSTINE, *seule.*

Qui l'oblige à sortir?
Ne seroit-elle point fille à se repentir
D'avoir pris un parti si prudent et si sage?
J'en ai quelque soupçon. Ses discours, son visage,
Et sur-tout le passé, ne m'ont que trop appris
Qu'on ne doit point compter sur de pareils esprits.
Une humeur inquiete et jamais décidée
Leur fournit à toute heure une nouvelle idée.
En vain je prétendrois en arrêter le cours,
Elle est capricieuse et le sera toujours.
Toutefois attendons; je me trompe peut-être.
Ne désespérons point... Je vois quelqu'un paroître....
Sur mon pressentiment ne nous expliquons pas.

SCENE IX.

SCAPIN, JUSTINE.

SCAPIN, *croyant parler à Clitandre, et sans voir Justine.*

Cessez encore un coup de retenir mes pas.
Oui, je m'en souviendrai. Suis-je un sot ? Eh ! de grace,
Cessez ces vains propos, où je quitte la place....
Bon ! je rêve : je crois qu'encore à mes côtés
Mon maître me redit cent inutilités...
(*Apercevant Justine.*)
Ah ! c'est toi ? Tout ceci me tourne la cervelle...
N'est-il point arrivé de disgrace nouvelle
Au bonheur dont Clitandre a lieu de se flater ?

JUSTINE.

Pas encor.

SCAPIN.

Bon ! tant mieux.

JUSTINE.

Il devroit se hâter.

SCAPIN.

En sortant d'avec vous, le cœur rempli de joie :
« Mon cher ami Scapin, permets que je t'envoie
» Aux différens endroits où je ne puis aller, »
M'a-t-il dit poliment ; « mais il y faut voler.
» Fais ceci, fais cela ; prends, ordonne, dispose,

» Je n'ai, pour le présent, à te dire autre chose,
» Si-non qu'en me rendant un service important
» Tu n'auras pas sujet d'en être mécontent. »
A ces mots, moi qui suis obligeant et facile,
J'ai couru, sans mentir, les trois quarts de la ville:
Aussi je n'en puis plus. A mon aise ce soir
J'espere m'en donner et faire mon devoir;
Et si tu veux aussi qu'un doux hymen nous lie,
Nous rendrons de tout point cette fête accomplie.

JUSTINE.

C'est assez bien penser.

SCAPIN.

Ma foi! tu feras bien.
Compte qu'aucun bonheur n'égalera le tien...
Dorante vient à nous.

SCENE X.

DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

DORANTE.

Qu'est devenu Clitandre?
Sur ce qu'il m'a mandé je viens ici me rendre;
Et même je croyois qu'il m'auroit devancé.
Je me doute, à peu-près, de ce qui s'est passé.
Orphise se résout à lui rendre justice;
L'amour a reparé ce qu'a fait le caprice?

JUSTINE.

Oui; Clitandre à lui seul doit cet heureux succès;
Et c'est par son secours qu'Orphise désormais
Va devenir constante en ses projets peut-être,
Et raisonnable autant qu'une femme doit l'être.
C'est sur quoi franchement j'avois un peu compté.

SCENE XI.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE, *à Justine, croyant parler à Orphise.*

Le contrat est dressé. Je me suis acquitté
De tout ce... Mais que vois-je? Orphise est disparue!
Elle m'avoit promis... Qu'est-elle devenue,
Justine?

JUSTINE.

Elle est, Monsieur, dans son appartement.

CLITANDRE.

Suffit; je l'attendrai.

DORANTE.

Reçois mon compliment.
Je prends part à ta joie, et mon ame est ravie
De voir d'un plein succès ton attente suivie.

CLITANDRE, *l'embrassant.*

Ami, que je t'embrasse.... Ah! crois que tes avis
Sans le retour d'Orphise auroient été suivis.
Oui, malgré mon amour, je fuyois sa présence;

Mais on m'a rappelé. Dans cette circonstance
N'ai-je pas dû la voir ?

DORANTE.

Je t'aurois condamné
Si son ordre à l'instant ne t'avoit ramené.

CLITANDRE.

Dorante, tu le vois; je sais bien me conduire ?
Avant que tu la voie il est bon de te dire
Qu'elle s'est plainte à moi de ce qu'avec aigreur
Tu m'as tantôt appris....

DORANTE, *l'interrompant.*

Quoi ! lorsqu'en sa faveur
J'ai supprimé...

CLITANDRE, *l'interrompant à son tour.*

Tout doux ! ne me dis rien contre elle.
Allons, pardonne-lui ; c'est une bagatelle.
D'ailleurs en t'invitant elle fait assez voir
Que ce léger chagrin qu'elle pouvoit avoir
N'a pas duré long-tems.

DORANTE.

Volontiers, je l'oublie.
Il faut bien des amans excuser la manie.
J'ai voulu l'en distraire, et c'est contre mon gré
Que pour ce bel exploit elle m'a préféré.

CLITANDRE.

Ah ! n'en parle donc plus, et souffre que ma joie
Toute entiere à tes yeux à loisir se déploie.
Je puis, sans me vanter, publier hautement
Qu'il n'est point sous les Cieux un plus heureux amant.

SCENE XII.

Un LAQUAIS, CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE, *au Laquais.*

QUEL papier tiens-tu-là ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, c'est une lettre
Que Madame en vos mains m'ordonne de remettre.
(*Le Laquais donne la lettre à Clitandre et sort.*)

SCENE XIII.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE.

UNE lettre !... Lisons.

(*Il lit.*)

« Je suis persuadée que vous m'aimez, Clitandre,
» et vous devez croire que je vous aime. Je ne pense
» qu'à notre commun bonheur. Nos sentimens sont
» trop vifs; ils nous rendroient malheureux l'un et
» l'autre. Il ne faut dans le mariage qu'une amitié,
» qu'une estime réciproques. L'amour violent entre
» deux

» deux époux a des suites funestes ; la jalousie en
» est inséparable, les inquiétudes l'accompagnent,
» et la haine en est souvent la fin. Juste Ciel ! que
» deviendrois-je, si ce malheur arrivoit ? Cette
» seule idée me fait trembler. Nous nous aimons
» trop, Clitandre, pour nous unir. Demeurons
» comme nous sommes, ne m'accusez point de
» caprice. Ma passion seule me dicte ce que je
» vous écris ; et je crois vous en donner une
» preuve évidente en rompant notre hymen. »

ORPHISE.

(*Après avoir lu.*)

Juste Ciel ! qu'ai-je lu ?
Aurois-je dû m'attendre à ce coup imprévu ?
A peine je la quitte, à peine sa tendresse
Avec tous les transports m'a rendu sa promesse ;
Chez le notaire enfin je vais tout disposer :
Elle veut de ce soin sur moi se reposer ;
Et, dans ce peu de tems qui me sépare d'elle,
Elle m'écrit... Non, non, l'offense est trop mortelle !...
L'excès de mon tourment ne se peut concevoir !
Quel prétexte elle prend pour tromper mon espoir !
Je vois, mais un peu tard, qu'elle seule rassemble
Les caprices divers de tout le monde ensemble.

DORANTE.

Je te plains. Cependant...

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Prétends-tu l'excuser ?

Contre un pareil écrit que peux-tu m'opposer ?
Qu'importe que sa lettre étale tant de flamme ?
Le seul don de sa main pouvoit toucher mon ame :
C'étoit l'unique but où tendoient tous mes vœux ;
Et, parce que l'on m'aime, on me rend malheureux !

DORANTE.

Sa lettre, quoiqu'étrange, est pleine de tendresse ;
Mais par certaine humeur, dont elle est peu maîtresse,
Elle a changé soudain, et qui te répondra
Qu'en y pensant le moins une autre te rendra
Le bien qui t'est ravi.

CLITANDRE.

Quoi ! tu veux que j'espere ;
Que je suive sans cesse un bien imaginaire ?...
Dorante, je n'ai plus besoin de tes conseils.
On ne résiste point à des travers pareils.
Je veux croire avec toi tes raisons bien fondées ;
Mais tu me permettras de suivre mes idées.
Je suis las de tenter des efforts superflus...

(*A Justine.*)

Justine, c'en est fait, je ne la verrai plus.
Je reconnois enfin qu'un éternel caprice
Ne permettra jamais que l'hymen nous unisse.

(*A Scapin.*)

Reporte-lui sa lettre, et dis-lui... J'en mourrai !

SCAPIN.

Non, Monsieur.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE.

JUSTINE, *à Clitandre.*

Quoi !....

CLITANDRE, *en s'en allant.*

Dis-lui qu'enfin je l'oublîrai.

DORANTE.

Je veux t'accompagner.

CLITANDRE.

Viens.

(*Clitandre et Dorante sortent.*)

SCENE XV.

JUSTINE, *seule.*

Quelle est ma surprise !
Quoi ! je verrai toujours sottise sur sottise?...
Je ne sais où j'en suis; je crêve de dépit !
Ecrire de la sorte !.... Ah ! le maudit esprit !...
Allons la retrouver. Disons-lui que Clitandre
Prend en homme sensé le parti qu'il doit prendre,
Qu'il ne la verra plus... Puisse cette action
Pour Clitandre et pour nous la mettre à la raison !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *seul.*

L'INTÉRÊT de Clitandre en ces lieux me ramene:
Je voudrois le servir ; je prends part à sa peine.
Justine m'a mandé qu'elle vouloit me voir.
Quel incident a-t elle à me faire savoir ?
Je ne présume pas qu'Orphise, plus traitable,
Aux vœux de mon ami puisse être favorable.
Elle l'aime pourtant ; je n'en saurois douter.
Quel que soit l'ascendant qui puisse l'emporter,
Son cœur ne se dément en aucunes manieres.
Comment concilier des choses si contraires ?
Ces contrariétés et leur bizarre accord
Confondent ma raison... Je vois quelqu'un qui sort.

SCENE II.

JUSTINE, DORANTE.

DORANTE.

A QUOI te suis-je utile ? et que veux-tu me dire ?

JUSTINE.

Je suffoque.... Un moment, souffrez que je respire.
Ouf!

DORANTE.

Quel sujet encor peut ainsi te troubler ?

JUSTINE.

Je n'ai pas seulement la force de parler.

DORANTE.

Reprends tes sens. Qui peut t'émouvoir de la sorte ?

JUSTINE.

J'en ai certainement une raison très-forte!

DORANTE.

Quelle est-elle ? Pour moi, je puis te déclarer
Qu'à cent autres travers j'ai su me préparer,
Et qu'Orphise ne peut surpasser mon attente.

JUSTINE.

Un démon, oui Monsieur, un démon la tourmente.
Elle vient de pousser ma patience à bout:
Je n'y puis plus tenir, et j'abandonne tout.

DORANTE.

Le cas n'est pas nouveau.... Mais enfin que fait-elle ?

JUSTINE.

Avant que je vous fasse un récit très-fidele,
Sachez que tout à l'heure un laquais est parti,
Et que de son dessein Clitandre est averti.
Elle quitte Paris.

DORANTE.

Celui-ci, je l'avoue,
Est, Justine, après tout un trait dont je la loue.
Elle devroit cacher dans un coin ignoré
Les travers d'un esprit à tel point égaré.

JUSTINE.

Ne vous figurez pas, au moins, que la journée
Par ce qui s'est passé puisse être terminée;
Madame y perdroit trop, et son esprit fécond
Nous en prépare encor.

DORANTE.

Tu le crois?

JUSTINE.

J'en répond.

DORANTE.

J'admire incessament avec quelle vîtesse
Cent projets à la fois, de différente espece,
Lui passent par l'esprit. Revenons au dernier?

JUSTINE.

Le motif qui l'éloigne est fort particulier.

DORANTE.

Elle te l'a donc dit?

JUSTINE.

Oui. Pour fuir tout le monde,
Et vivre désormais dans une paix profonde,

Elle choisit le Maîne, et partira demain.
« Là, dit-elle, je veux, la houlette à la main,
» Conduisant mes troupeaux dans les vertes prairies,
» Entretenir en paix mes douces rêveries;
» Là, je ferai revivre, avec mes habitans,
» Du monde encor naissant les plaisirs innocens.
» En suivant ce projet, en mille biens fertile,
» Loin du tumulte affreux et du bruit de la ville,
» Je passerai des jours tranquilles, fortunés;
» Au soin de mon repos tous mes desirs bornés
» N'auront plus à former ces souhaits inutiles,
» D'un ennuyeux loisir amusemens stériles. »
Voilà ses propres mots, sans y rien ajouter.

DORANTE.

Je la connois trop bien pour en pouvoir douter.

JUSTINE.

Ils m'ont paru si beaux et si pleins d'énergie
Que j'en ai sur le champ voulu tirer copie.
(*Lui présentant un papier.*)
Lisez, si vous voulez.

DORANTE.

Il n'en est pas besoin.

JUSTINE.

Peut-on être occupé d'un plus aimable soin?
Dans ce charmant pays, c'est moi qui l'accompagne:
Au lever du Soleil nous serons en campagne;
Et, de-là, j'entrevois dans ses projets divers
Que nous irons courir l'Égypte et ses déserts.
Suivant ce qu'elle dit, c'est un fort beau voyage!

DORANTE.

Elle peut, selon moi, faire encor davantage.
Pour pouvoir, à mon gré, la punir à son tour,
Elle mériteroit que l'on mît en plein jour
Ses inégalités.

JUSTINE.

On auroit trop à faire!
Et pour l'honneur du sexe, il est bon de les taire.

DORANTE.

Je vais la voir, malgré ce qu'elle a dit de moi.
Mon amitié le veut, et, d'ailleurs, je le doi.
Si je puis détourner ce malheureux voyage,
Clitandre en pourroit bien tirer quelqu'avantage.

JUSTINE.

Puissiez-vous réussir!

(*Dorante sort.*)

SCENE III.

JUSTINE, *seule.*

PAR ma foi! je crains bien
Que tous ses beaux discours n'operent moins que rien...
Quelle autre est plus étrange? ou quelle autre, à vrai dire,
A l'esprit travaillé d'un plus parfait délire?
Je puis trancher le mot. S'il falloit le prouver
Les moyens me seroient faciles à trouver.

SCENE IV.

SCAPIN, JUSTINE.

SCAPIN, *à part, sans voir Justine.*

VOULOIR encor la voir ! Ah ! le foible courage !
Je n'en puis revenir, et de bon cœur j'enrage !

JUSTINE.

D'où te vient ce courroux ?

SCAPIN, *toujours à part.*

Avoir si peu de cœur,
Et ne pas... Peu s'en faut que je n'entre en fureur,
Et que dans cet accès... Le feu qui me transporte...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Peut-on savoir qui peut t'animer de la sorte ?

SCAPIN.

Mon maître, ta maîtresse, et toi, peut-être, aussi.

JUSTINE.

Quelle raison as-tu pour me traiter ainsi ?
Dis-la, voyons un peu ?

SCAPIN.

Quand je suis en colere,
Je suis... je suis...

JUSTINE.

Eh ! bien ?

SCAPIN.

Non, je ne puis m'en taire ;
Clitandre a très-grand tort de revenir céans.

JUSTINE.

Compte qu'il pourra bien n'y pas venir long-tems.
Il prend à ma maîtresse une autre fantaisie:
Elle quitte Paris.

SCAPIN.

J'en ai l'ame ravie!
Fût-elle déja loin!

JUSTINE.

Mais ne prévois-tu pas
Qu'il est de mon devoir d'accompagner ses pas?

SCAPIN, *à part.* (*A Justine.*)

Qu'entends-je?... Ah! malheureux!... Au nom de ma tendresse,
Si tu veux m'obliger, ne suis point ta maîtresse!
Elle peut voyager si loin qu'il lui plaira:
Maudit soit le premier qui l'en empêchera!
Mais dois-je être puni de son extravagance?
Le malheureux Scapin, privé de ta présence,
S'en va mourir d'ennui!

JUSTINE.

Tu m'attendris le cœur.

SCAPIN.

L'amour te pourroit-il parler en ma faveur?

JUSTINE.

C'est lui qui me retient.

SCAPIN.

Dis-tu vrai?

JUSTINE.

Chose sûre:
Je ne partirai point, Scapin, je te le jure!

SCAPIN.

Ah ! me voilà content.

JUSTINE.

Que je te sais bon gré
D'un semblable conseil !

SCAPIN.

Tu me l'as inspiré.
Sans moi tu t'embarquois dans un fort sot voyage !
Qu'Orphise désormais soit plus folle ou plus sage,
Qu'elle aille au bout du monde ou qu'elle reste ici,
Du reste maintenant je prends peu de souci.
Pourquoi s'embarrasser des affaires des autres ?
Laissons-les se débattre, et ne songeons qu'aux nôtres.
Nous n'avons toi, ni moi rien à faire de mieux.

JUSTINE

Restons... Nous l'entendrons : elle vient dans ces lieux.

SCENE V.

ORPHISE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

DORANTE, *à Orphise.*

MADAME, à vos raisons je ne puis pas me rendre.
J'espere qu'à mon tour vous voudrez bien m'entendre?

ORPHISE.

Parlez. Je ne suis pas, Dorante, de ces gens
Qui veulent que chacun abonde dans leur sens.

DORANTE.

Permettez que mon cœur vous parle avec franchise.
A ne vous rien céler l'amitié m'autorise.
Vous voulez, dites-vous, abandonner Paris ?

ORPHISE.

Pouvez-vous condamner le dessein que j'ai pris ?

DORANTE.

Très-fort. Je vous ai dit, Madame, par avance,
Que je vous parlerois sans nulle complaisance :
Ainsi n'espérez pas que je puisse approuver....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Mais en un tel projet que pouvez-vous trouver...

DORANTE, *l'interrompant à son tour.*

Tout m'y paroît, Madame, injuste et téméraire.
Souffrez que la raison un moment vous éclaire.
Je laisse même à part Clitandre, dont les feux
Éprouvent chaque jour un sort si rigoureux.
Mais, Madame, aujourd'hui quel motif vous entraîne ?
Pourquoi quitter Paris pour habiter le Maine ?
Quels attraits si puissans vous font imaginer
Qu'au fond d'une Province il faut se confiner
Pour goûter des plaisirs plus doux et plus tranquilles ?
Où peuvent-ils trouver de plus heureux asyles
Que ce même Paris, oui, ce même Paris
Où, sans exagérer, ils sont tous réunis ?

ORPHISE.

Dans votre préjugé, pour moi je vous admire.
Dorante, vous croyez qu'il suffit de le dire,
Et que c'est en un mot le jugement de tous ?

Je connois ce Paris peut-être mieux que vous.
Dans toutes les maisons on joue, ou l'on s'ennuie.
Les conversations qu'il faut que l'on essuie
Ne sont que vains propos qui redoublent l'ennui....
Pour la façon d'aimer en usage aujourd'hui,
Elle est fort singuliere.

DORANTE.

En quoi vous blesse-t'elle?

ORPHISE.

On peut, sans se tromper, dire qu'elle est nouvelle;
Car les hommes... Dorante, à ne vous rien céler,
Je les connois très-bien; mais je n'ose en parler.

DORANTE.

Vous pouvez sur ce point prendre toute licence.

ORPHISE.

Je veux bien mettre entre eux un peu de différence.
Je crois que de défauts quelques-uns sont exemts;
Mais ils sont la plupart indiscrets, inconstans:
Ils n'ont point pour le sexe, en lui rendant hommage,
Ces soins respectueux, ces égards, ce langage
Qui désarment les cœurs, qui séduisent les sens,
Et rendent de l'amour les charmes si puissans.

DORANTE.

Le cœur de votre amant n'est point du tout semblable.

ORPHISE.

Je le sais; et de plus je suis trop équitable
Pour ne pas avouer qu'il répond, en effet,
Au-delà de mes vœux, au choix que j'en ai fait.
Mais, Dorante, croyez que dans ma solitude,
Sans soin, sans embarras et sans inquiétude,

Je vais jouir en paix d'un loisir précieux;
Là, nul fâcheux objet ne blessera mes yeux;
Là, je n'entendrai plus les plaintes ridicules
Que forment, sans raison, des femmes trop crédules;
Là, je ne verrai point des amans indiscrets
D'un trop facile objet publier les bienfaits.
Enfin dans ce pays où j'ai dessein de vivre
Les solides plaisirs sont tous prêts à me suivre.

DORANTE.

Un faux raisonnement vous trompe et vous séduit.
Vous ne prévoyez pas tout l'ennui qui les suit.
Ces plaisirs si vantés, et dont tout l'avantage
N'est que d'un écrivain le ridicule ouvrage.
D'ailleurs, si dans le monde on vit d'une façon
Qui soit ou singuliere, ou blesse la raison,
Gardons de devenir des censeurs trop séveres!
Il faut de l'indulgence et des mœurs moins austeres.
C'est voir tous les défauts avec trop de rigueur
Que vouloir, sans sujet, s'en forger un malheur.
De quoi vous plaignez-vous? Clitandre vous adore;
S'il pouvoit faire plus, il le feroit encore.
Daignez-le rappeler; rendez-vous à nos vœux:
Demeurez avec nous, et couronnez ses feux.

ORPHISE.

Dorante, pouvez-vous combattre mon envie?
Pourquoi vous opposer au repos de ma vie?

DORANTE.

Pour vous.

ORPHISE.

Pour moi?

DORANTE.

Pour vous. Je vous ai déja dit
Qu'un semblable projet vous trompe et vous séduit.
On peut l'imaginer ; mais, Madame, à votre âge
Aux charmes de l'amour on donne l'avantage.
On veut en vain contre eux garder sa liberté,
Et sa perte devient une nécessité.
Je n'en veux pour témoin que la tendresse extrême
Dont pour Clitandre....

ORPHISE, *l'interrompant.*

Eh! bien, il est vrai que je l'aime.
L'effort qu'en sa faveur je me fais aujourd'hui
Va prouver hautement l'amour que j'ai pour lui.
Je suspends mon départ. Lui seul en est la cause,
Et s'il veut seconder ce que je me propose
Nous serons tous contens.

SCENE VI.

CLITANDRE, ORPHISE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE, *à Orphise.*

Pour la derniere fois
Vous me voyez, Madame, obéir à vos loix.

ORPHISE.

Mais vous n'y pensez pas ?

CLITANDRE.

Pardonnez-moi, j'y pense.
J'ai fait une assez longue et triste expérience
Des tourmens où mon cœur s'expose en vous aimant,
Et j'attendois de vous un meilleur traitement.
Quoi ! lorsque vous lisez jusqu'au fond de mon ame,
Et que vous m'assurez de répondre à ma flamme,
Vous m'écrivez.... Ah ! Ciel ! peut-on le concevoir ?
Et que puis-je espérer après un trait si noir ?
Aussi ne croyez pas que l'espoir me ramene,
Qu'il séduise mes sens et flatte encor ma peine.
Ne croyez pas qu'après les maux que j'ai soufferts
Je m'obstine, Madame, à rester dans vos fers,
Et que de cette humeur, qui seule est mon supplice,
Je prétende fléchir la fatale injustice.
Vous êtes libre enfin. Maîtresse de vos vœux,
Sans pitié, sans remords, sans égard pour mes feux,
Je sais que vous pouvez, malgré votre promesse,
D'un plus heureux amant écouter la tendresse,
Pour comble de faveur lui donner votre foi,
Et l'enrichir d'un bien qui devoit être à moi :
Vous le pouvez sans doute : et, toutefois, ingrate !
Vous ne jouirez pas de l'espoir qui vous flatte.
Quel que soit cet amant, quel que soit son amour,
Ma perte vous sera sensible plus d'un jour.
Oui, oui, le repentir vengera mon offense ;
Et, puisque désormais vous fuyez ma présence,
Quand vous quittez Paris, en cessant de vous voir
La raison sur mes sens reprendra son pouvoir !

ORPHISE.

Clitandre, en vérité, ce discours n'est pas sage.
Lorsqu'en votre faveur je suspends mon voyage
Je vous fais assez voir que vous êtes aimé.

CLITANDRE.

Et pourquoi mon bonheur n'est-il pas confirmé ?
Pourquoi ne pas répondre au beau feu qui m'anime,
Et ne pas nous unir par un nœud légitime ?
Vous le vouliez tantôt. Qu'ai-je fait ? et pourquoi
Après tant de sermens me manquez vous de foi ?
Au nom de mon amour rendez-moi, belle Orphise,
Cette main si chérie et tant de fois promise ;
Ne la refusez pas à mes ardens soupirs,
Et d'un cœur tout à vous remplissez les desirs !

ORPHISE.

Que me demandez-vous ? quelle erreur est la vôtre ?
Est-il quelque destin plus heureux que le nôtre ?
Certains de notre amour, joignons à ces beaux feux
Des plaisirs plus constans, de plus solides nœuds ;
Qu'en un mot l'amitié l'un à l'autre nous lie.
Ne nous séparons point, une parfaite amie
Vaut mille fois....

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Je sais quelle en est la valeur,
Et je suis peu sensible à cet excès d'honneur.
Ce dernier trait m'apprend ce que vous voulez faire,
Et j'entrevois le but que cache ce mystere.
Je ne puis me flater d'obtenir votre main....
Madame, c'est assez, je suivrai mon dessein.

C'est peu que d'étouffer le feu qui me dévore;
Résolu de vous fuir, je ferai plus encore.
Oui, malgré cet amour dont vos yeux sont témoins,
Je m'en vais de ce pas employer tous mes soins
A faire succéder au dépit qui m'entraîne....

ORPHISE.

Achevez?

CLITANDRE.

Je pourrai passer jusqu'à la haine!

ORPHISE.

Vous voulez me haïr?

CLITANDRE.

J'y ferai mon effort.
Avec ma volonté mon cœur n'est pas d'accord;
Il fait plus, il s'oppose aux efforts que je tente:
Il me retrace encore une image charmante
Des attraits dont le Ciel se plut à vous orner,
Et par mille raisons croit pouvoir m'entraîner;
Mais, quoi qu'il puisse faire, et quoiqu'il en gémisse,
Son fol entêtement mérite ce supplice;
Et si vers vous encore il portoit ses desirs,
S'il laissoit échapper encor quelques soupirs,
J'irois, pour expier ma honte et ma folie,
Passer dans un désert le reste de ma vie!

ORPHISE.

Ce transport indiscret m'est trop injurieux.
Je vais donc vous forcer à me connoître mieux.
Vous voulez me haïr, et moi je veux vous plaire.

SCENE VII.

LE LAQUAIS, ORPHISE, CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE, SCAPIN.

LE LAQUAIS, *à Orphise.*

MADAME, on vous demande.

ORPHISE.

Et qui?

LE LAQUAIS.

C'est le notaire.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Venez signer, Clitandre.

CLITANDRE.

Ah! Madame!

ORPHISE.

Venez

Justifier un cœur qu'à tort vous condamnez.

(*Elle sort, avec Clitandre, Dorante et le Laquais.*)

SCENE VIII et derniere.

JUSTINE, SCAPIN.

JUSTINE.

Te voilà bien surpris ?

SCAPIN.

Oui ; c'est avec justice :
Je ne m'attendois pas à cet heureux caprice !

JUSTINE.

Reconnois son pouvoir, et sache qu'aujourd'hui
Les gens les plus sensés n'agissent que par lui.

FIN.

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS,

PAR JOLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

AVERTISSEMENT.

LE sujet de cette Comédie est de M. Riccoboni. Il avoit déja traduit en Italien plusieurs Pieces de notre Théatre, lorsqu'il entreprit, il y a environ quinze ans, de devenir Auteur, et *La Femme jalouse* a été son coup d'essai, qui a réussi en Italie et en France ; mais il se contenta d'imaginer seulement le caractere, et d'y joindre une intrigue capable de le faire valoir, et de le mettre en son jour par les incidens qui pouvoient entrer naturellement dans une Comédie : ainsi tout son travail se borna au plan général, ou plutôt, pour m'exprimer dans les termes de l'Art, il ne traça que le canevas, et ne mit sur le papier qu'une légere idée de ce que les Acteurs devoient dire et faire dans les scenes. Il m'a remis l'un et l'autre en François ; et pour me mettre mieux au fait, il m'a donné une représentation de la Piece que je ne connoissois point.

C'est sur cela simplement que j'ai composé ma

Comédie, malgré la prévention qui vouloit qu'il ne fût pas possible de rendre en François, et surtout en vers, toute la vivacité de la Langue Italienne, et le jeu des Acteurs.

On m'a averti plusieurs fois, dans le tems que je travaillois, que des personnes éclairées regardoient ces deux difficultés comme insurmontables; mais je suis persuadé qu'elles auroient pensé autrement, si on avoit représenté sur nos Théatres les Pieces Espagnoles et Italiennes où Corneille et Moliere ont puisé une bonne partie de leurs Comédies.

Ceux qui ont vu représenter *La Femme jalouse* en Italien, ont dû s'apercevoir que l'unité de lieu est beaucoup mieux observée dans celle-ci. Toute l'action se passe dans un salon de la maison de Lélio, dans lequel il y a trois portes: celle du milieu donne dans l'appartement de Flaminia; les deux autres, qui sont sur les côtés, vis-à-vis l'une de l'autre, conduisent, l'une sur l'escalier, et l'autre est toujours fermée. J'ose dire que si l'unité de lieu, et la regle des vingt-quatre heures sont de quelque mérite dans une Comédie, le Spectateur a dû être content dans cette partie.

A l'égard des autres changemens que j'ai été obligé de faire pour accommoder mon sujet à nos mœurs et à nos usages, je ne puis en rendre compte, dans la crainte d'entrer dans un trop long détail, et je laisse encore une fois à ceux qui connoissent la Piece Italienne, à en porter tel jugement qu'il leur plaira. Si je m'en rapporte à ce que plusieurs m'en ont dit, je n'ai point gâté l'original; et ce que j'ai ajouté en beaucoup d'endroits a fait autant de plaisir que ce que j'ai conservé.

Je me suis senti d'autant plus autorisé à faire les changemens dont je viens de parler que je n'ai jamais été resserré dans les bornes d'un simple Traducteur.

Il me reste à remercier le Public de la favorable attention qu'il a bien voulu donner à un Ouvrage aussi hasardé que celui-ci. Je ne puis lui donner de preuve plus convaincante de ma reconnoissance qu'en poursuivant une entreprise aussi heureusement commencée.

Il y a plusieurs Comédies Italiennes, et même Espagnoles que je puis mettre en vers, dont les caracteres, et principalement les intrigues, qui

sont admirables dans les unes et dans les autres, peuvent fournir des nouveautés ; mais on me permettra de ne rien changer dans le plan que je me suis formé, qui est de ne point m'attacher à suivre scrupuleusement les originaux, d'y faire les changemens qui me conviendront, de ne pas observer exactement l'unité de lieu et la regle des vingt-quatre heures, en cas qu'il en résulte des beautés, et de m'appliquer sur-tout à conserver la pureté des mœurs et de la diction, qui doit être toujours inséparable de la bonne Comédie, et qui a fait honneur aux Écrivains, dans tous les tems.

S'il peut être permis à un Auteur de traiter d'avance avec le Public, je demande pour l'avenir la même indulgence avec laquelle il a bien voulu voir *La Femme jalouse*, protestant, de ma part, que je n'en abuserai point, et que j'emploierai tous mes efforts pour mériter les suffrages dont il a daigné m'honorer.

SUJET

DE LA FEMME JALOUSE.

FLAMINIA, femme de Lélio, est d'un caractere extrêmement jaloux, et elle soupçonne son mari de lui faire de fréquentes infidélités. Elle est, sur-tout, entretenue dans ses soupçons par le mystere qu'il lui fait d'une personne cachée à tous les yeux dans sa maison. Cette personne est Mario, ami de Lélio, et que des raisons très-fortes engagent à ne pas se montrer à Milan, où il s'est réfugié chez Lélio. Il a enlevé Silvia, qu'il aime, et dont il est aimé, à son rival Pamphile, qui étoit près de l'épouser, à Genes, et il l'a épousée lui-même, en secret, malgré son pere et celui de Silvia, qui n'étoient pas d'accord sur ce mariage. Pamphile cherche Mario pour tirer vengeance de cet affront. Mario ne se refuseroit pas à un combat avec lui; mais on lui donne avis que les parens de Pamphile ont payé des gens pour

l'assassiner, et c'est ce qui engage Lélio à le soustraire aux regards de tout le monde. Il l'a enfermé dans un appartement, où il lui porte lui-même tout ce qui lui est nécessaire, en évitant d'être aperçu de qui que ce soit, et sur-tout de Flaminia. Mais elle est persuadée que c'est une femme dont il est amoureux, qu'il cache avec tant de soin. Après lui avoir fait plusieurs questions inutiles, à cet égard, elle cherche à mettre dans ses intérêts Arlequin, son valet, qu'elle engage à lui rendre compte de toutes les démarches de Lélio. Arlequin reçoit tous les présens que lui fait Flaminia ; mais ne peut consentir à être l'espion de son maître et à trahir ses secrets, s'il les découvroit. Flaminia voyant qu'elle ne peut gagner Arlequin par ses dons, le menace de le faire mourir par le poison, s'il ne consent pas à ce qu'elle exige de lui. La peur de la mort lui fait tout promettre. Mais Silvia, qui est logée dans une autre maison de Milan, vient, suivie de son valet Scapin, chez Lélio, pour y voir Mario, et elle est rencontrée par Flaminia, qui, la prenant pour une rivale, la traite avec beaucoup de dureté. Silvia se retire, sans avoir vu Mario, et

sans avoir pu se faire connoître même à Lélio. Flaminia qui se croit certaine des outrages de celui-ci, l'accable d'injures, à l'occasion de la visite de Silvia. Pamphile vient aussi trouver Lélio, à qui il est recommandé de Genes par un certain Octave, ami commun à tous les deux, pour le prier de l'aider à découvrir Mario. Lélio promet ses secours à Pamphile, et fait part, ensuite, de cet incident à Mario, qui lui apprend aussi la venue de Silvia. Ils imaginent de se déguiser pour aller la trouver. Lélio s'enveloppe seulement d'un manteau et se masque, et il fait prendre des habits de femme et un masque aussi à Mario. Flaminia les surprend, et est encore trompée par ce déguisement. Elle est avec son pere, D. Pedre, à qui elle s'est plainte des prétendues infidélités de Lélio, et qu'elle veut en convaincre, en démasquant cette apparence de femme. Lélio démasque lui-même Mario, et Flaminia se trouve confondue. Cependant elle a saisi, dans les mains d'Arlequin, une lettre que son époux adressoit à Silvia, pour l'avertir de ne point sortir de sa demeure, et elle est toujours persuadée qu'il a quelqu'intrigue amoureuse. Elle a gardé cette lettre et

en a fait parvenir copie. Mais Lélio a fait rentrer Mario dans sa retraite, et est allé lui-même chercher Silvia, qu'il a fait revêtir d'un de ses habits à lui, pour qu'elle puisse plus facilement venir rejoindre Mario. Elle y vient, sous ce déguisement, et masquée, et elle est reconnue par Arlequin pour la même personne qui est déja venue dans la journée. Flaminia la démasque, et ses soupçons deviennent pour elle des certitudes; mais, ignorant l'entrée de l'appartement de Mario, elle laisse Silvia seule, croyant être sûre qu'elle ne pourra lui échapper. Cependant, Mario qui a entendu Silvia, l'introduit dans cet appartement mystérieux, et la dérobe ainsi à la fureur de Flaminia, qui revient, avec D. Pedre, pour la trouver où elle l'a laissée. Pamphile, instruit par Arlequin, revient aussi, et assure Flaminia que Silvia, qu'il cherche par-tout Milan, est dans cette maison. A force de chercher, on découvre la porte de l'appartement secret, et on veut l'enfoncer, quand Lélio, rentrant chez lui, vient s'opposer à cette violence. Mais Scapin chargé d'un billet pour Pamphile, suspend toute poursuite de la part de ce dernier, dont le pere, d'ac-

cord avec celui de Mario et celui de Silvia, consent au mariage que ces deux amans ont contracté. Pamphile se retire, et Lélio, faisant lui-même paroître Silvia et Mario, fait cesser la jalousie de Flaminia, qui y renonce pour jamais.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LA FEMME JALOUSE.

« Cette Comédie n'est proprement qu'une imitation libre de *La Moglie Gelosa*, canevas Italien que Riccoboni, pere, composa vers 1704; c'étoit sa premiere Piece, et elle fut jouée au Théatre Italien de l'Hôtel de Bourgogne, le 7 Juin 1716, comme en convient Joly dans sa Préface. Le Public s'étoit toujours fort amusé à cette Piece Italienne, et il souhaitoit qu'elle fût mise en François. Joly se chargea du soin de répondre à ce desir, et il s'en acquitta heureusement. Si son original lui fournit le fonds des scenes et des caracteres, il ne dut qu'à son talent la maniere facile et agréable avec laquelle il a écrit la Piece en vers François. Elle n'eut d'abord que huit représentations; mais elle ne lui en fit pas moins d'honneur

d'honneur parmi les Gens-de-Lettres, et même aux yeux du Public qui l'a revue depuis avec plaisir. Cette Piece fut parfaitement bien représentée et très-applaudie. L'Auteur François mérita et obtint les suffrages des Spectateurs pour avoir conservé les beautés de l'original et pour ce qu'il y avoit ajouté du sien. C'est la premiere Piece de caractere que les Comédiens Italiens aient jouée en vers François, » disent des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres*, l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, et l'Auteur du *Mercure*, premier et onzieme volumes du mois de Décembre 1726.

Les Muses Françoises citent deux Pieces de ce titre; toutes deux en cinq actes en vers, toutes deux jouées et imprimées à Nancy, en 1734, et dont l'une est attribuée à Des Cazeaux des Granges, Comédien de Province, et l'autre à un M. Thibault, Lieutenant Général de Police de Nancy; mais il y a grande apparence que ces deux citations regardent la même Piece, attribuée, par erreur, à deux Auteurs différens.

M. Desforges a fait jouer, avec beaucoup de

succès, une Comédie de ce même titre aussi, et de même en cinq actes en vers, au Théatre Italien, le 15 Février 1785, dont l'original est une Piece du Théatre Anglois, traduite par Madame Riccoboni. Elle a été imprimée à Paris, la même année, chez Prault, *in-8°*. Toutes ces Pieces n'ont que le titre et le caractere du principal personnage de commun entr'elles ; sans aucune autre ressemblance pour le fonds.

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS,

PAR JOLY;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, sur le Théatre de l'hôtel de Bourgogne, le 11 Décembre 1726.

PERSONNAGES.

FLAMINIA, femme de Lélio.

LÉLIO, mari de Flaminia.

SILVIA, femme de Mario.

MARIO, mari de Silvia.

PAMPHILE, rival de Mario.

D. PEDRE, pere de Flaminia.

COLOMBINE, suivante de Flaminia.

ARLEQUIN, valet de Lélio.

SCAPIN, valet de Silvia.

DEUX LAQUAIS.

UN CROCHETEUR.

La Scene est à Milan, dans la maison de Lélio.

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, LÉLIO, ARLEQUIN.

(Flaminia en entrant se met dans un fauteuil. Lélio, en robe de chambre, se promene, et Arlequin en fait autant que lui. Ils sont tous trois quelque tems sans parler.)

ARLEQUIN.

MONSIEUR....

LÉLIO.

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Je vous suis inutile? Je vais sortir.

LÉLIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Pour faire un tour en ville.

LÉLIO.

Tu n'es pas si pressé ?

ARLEQUIN.

Je ne fais que bâiller.

LÉLIO.

Reste. Ne vois-tu pas que je veux m'habiller ?

ARLEQUIN, *allant à Lélio.*

Très-volontiers.

FLAMINIA, *arrêtant Arlequin.*

Attends.

ARLEQUIN.

Dites-moi, par avance,
Si vous me demandez une longue audience ?
J'ai toujours l'appétit ouvert de bon matin ;
Je ne puis supporter ni la soif, ni la faim.
Voulez-vous m'obliger ?

FLAMINIA.

Que veux-tu que je fasse ?

ARLEQUIN.

Je demande beaucoup !

FLAMINIA.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Faites-moi la grace
De quereller en bref.

LÉLIO, *riant.*

Ah ! ah !

FLAMINIA.

Cet air mequeur
Ne vous sied point !

ARLEQUIN.

Allons, soyez de bonne humeur;
Cela ne coûte rien!

FLAMINIA.

Eh! puis-je jamais l'être?

ARLEQUIN.

Au moins, dépêchez-vous, que j'habille mon maître.

FLAMINIA, *à Lélio.*

Vous avez de sortir un grand empressement?

LELIO.

Pas tel que vous pensez.

FLAMINIA.

Parlez-moi franchement.

LÉLIO.

Madame, expliquez-vous.

FLAMINIA.

Je vois; l'heure vous presse.
Vous allez de ce pas....

LÉLIO, *l'interrompant.*

Où?

FLAMINIA.

Voir votre maîtresse.
Un mari du bel air doit en user ainsi.

LÉLIO.

Sans vouloir me vanter, songez que, jusqu'ici,
J'ai, par amour pour vous, vécu d'une maniere
Qui devroit vous guérir d'une telle chimere.

FLAMINIA.

Oui; j'ai tort, en effet!

LÉLIO.

Sans doute.

FLAMINIA, *montrant la porte d'un appartement fermé.*

Mais, Monsieur,

Qui croyez m'imposer avec cette froideur,
Sans délai, ni détour, ne puis-je être informée,
Pourquoi soigneusement cette porte est fermée?
Mon esprit est blessé de cette nouveauté.

LÉLIO, *à part.*

Je ne puis contenter sa curiosité....
(*A Flaminia.*)
J'en suis fâché.

FLAMINIA.

Comment!... La réponse est plaisante!
Je vous déclare ici, moi, qui suis pénétrante,
Que vous voulez, en vain, cacher dans ma maison...

LÉLIO, *l'interrompant.*

Gardez-vous d'écouter un injuste soupçon!

FLAMINIA.

Il est trop bien fondé!.... Je veux être éclaircie.
Oui, Monsieur, vous donnez retraite à quelque amie.

LÉLIO.

Ah! ne le croyez pas. Je vous jure, ma foi!
Que c'est toute autre chose.

FLAMINIA.

Et je vous soutiens, moi,
Qu'il n'est rien de plus vrai.

LÉLIO.

Vous me faites injure.
Avez-vous pu jamais m'accuser d'imposture?

FLAMINIA.

Monsieur, mon cher mari, vos soins mystérieux,
Plus que vous ne voulez me désillent les yeux;
Je suis, vous le savez, d'humeur douce et facile?

ARLEQUIN, *à part.*

Pas trop!

FLAMINIA, *à Lélio.*

Mais puis-je voir d'un esprit bien tranquille
Le motif trop certain de mon pressentiment?
Une femme est cachée en cet appartement.

LÉLIO.

Vous vous trompez, vous dis-je.

FLAMINIA.

Ouvrez-m'en donc la porte.

LÉLIO.

Pouvez-vous, sans raison, me traiter de la sorte?

FLAMINIA.

Sans raison?... sans raison?... Écoutez ces Messieurs;
C'est peu de mépriser nos fidelles ardeurs,
Nous sommes sans raison, lorsque nos justes craintes
A leurs cœurs attiédis font entendre nos plaintes....
Mais, encore une fois, pour guérir mes soupçons,
Ouvrez-moi cette porte.

LÉLIO.

Oh! non. J'ai des raisons
Qui ne permettent pas que je vous satisfasse.

FLAMINIA.

Mais c'est ce qui m'alarme et ce qui m'embarrasse.

LÉLIO.

Mon cœur, je l'avoûrai, vous refuse à regret;

Mais mon honneur m'engage à garder le secret,
Madame; et cette affaire est de telle importance
Que personne ne doit en avoir connoissance.

FLAMINIA.

Ce refus m'en dit plus que je n'en veux savoir.
Je ne m'étonne pas de mon peu de pouvoir.
Je suis, depuis long-tems, en butte à vos outrages;
J'en reçois tous les jours de nouveaux témoignages:
Vous me poussez à bout; mais ne présumez pas
Que toujours je m'arrête à d'impuissans éclats.
Je suis piquée au vif. Des mépris si visibles,
Vous ne l'ignorez pas, touchent des cœurs sensibles!
Le mien vous est connu, son amour et sa foi
Auroient dû vous fixer.

LÉLIO, *à Arlequin.*

Allons, habille-moi.

FLAMINIA.

Ah! je me vengerai de tant de perfidies;
Vous devez y songer.

LÉLIO, *à part, pendant qu'Arlequin l'habille.*

Ouf!

ARLEQUIN.

Quoi?

LÉLIO.

Tu m'estropies!

ARLEQUIN.

Moi? Point du tout. J'y vais si délicatement!

LÉLIO.

Mais je le sens très-bien!

FLAMINIA, *pendant que Lélio se mire.*

Dans cet ajustement,
Vous ne pouvez manquer de plaire à votre Belle;
Et déja vous brûlez de vous rendre auprès d'elle.
Allez, Monsieur, allez.... Laissez-moi rajuster....

(*Sous prétexte de toucher à la perruque de Lélio, Flaminia la dérange.*)

LÉLIO, *ôtant sa perruque et la jettant au nez d'Arlequin.*

Je ne veux plus sortir.

ARLEQUIN.

Ah!

(*Lélio se met dans un fauteuil.*)

FLAMINIA, *à Lélio.*

Vous pouvez rester;
Je sors. Préparez-vous à la suite funeste
De l'unique parti qui désormais me reste.

LÉLIO.

Oui.

FLAMINIA.

Ne vous flattez pas que je vous laisse en paix.

LÉLIO.

Je le sais.

FLAMINIA.

Je vous veux intenter un procès.

LÉLIO.

Nous verrons.

FLAMINIA.

Nous verrons? C'est bien dit; mais j'espere
Que vous vous tirerez fort mal de cette affaire.

LÉLIO.

Peut-être.

FLAMINIA.

J'ai pour moi la justice et les loix.

LÉLIO.

Soit.

FLAMINIA.

Je vous parle ici pour la derniere fois.

LÉLIO.

J'en doute.

FLAMINIA.

Un prompt divorce est ce que je desire.

LÉLIO.

Voyez.

FLAMINIA.

En obtenant ce bonheur, où j'aspire,
Vous me rendrez ma dot?

LÉLIO.

Selon.

FLAMINIA.

Comment! selon?
Vous la rendrez, vous dis-je, entiere, et j'en répond!

LÉLIO.

Je le crois.

FLAMINIA.

Vous pouvez avoir cette croyance....
Si je pouvois plus loin étendre ma vengeance,
Je le ferois.... Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *criant bien fort.*

MONSIEUR !

LÉLIO.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'entend....

Je croyois être sourd.

LÉLIO, *à part.*

Respirons maintenant.

ARLEQUIN.

Des maris patiens vous êtes le modele !
Monsieur, que je vous plains ! la méchante femelle !

LÉLIO.

Que faire ?

ARLEQUIN.

Il est trop vrai qu'en un semblable cas
Le plus sage seroit dans un grand embarras !....
Raisonnons un moment ... Comment se peut-il faire
Que contre un si grand mal, à son repos contraire,
L'homme n'ait point trouvé de remede à propos ?

LÉLIO.

Sans doute qu'il l'a mis au nombre de ces maux
Qu'on ne sauroit guérir.

ARLEQUIN.

C'est une impertinence !...

(*Riant.*)

Ah ! ah !

LÉLIO.

De quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

D'une telle ignorance....

Attendez.... vous et moi, nous allons le trouver.
Rêvez de votre part, moi, je vais y rêver.

(*Lélio se met dans le fauteuil, et Arlequin s'éloigne pour rêver.*)

Si... non... mais, cependant, il paroît vraisemblable
Qu'on peut, par ce moyen... Il ne vaut pas le diable !...

(*A Lélio.*)

N'imaginez-vous rien ?

LÉLIO.

Non.

ARLEQUIN.

Ma foi ! le voici.

Vivent les gens d'esprit !.... Sachez que jusqu'ici
Vous avez eu, Monsieur, l'ame trop endurante;
La mienne, en l'écoutant, étoit impatiente
D'appliquer.... Ce remede est toujours souverain;
Je m'en sers quelquefois.

LÉLIO.

Va, mon cher Arlequin;

Laisse-moi.

(*Arlequin sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

LÉLIO, *seul, fermant les portes de l'appartement où il est, et qui donnent au dehors.*

FERMONS tout, pour plus de prévoyance :..
Me voilà seul. Frappons.... Je puis, en assurance,
Parler à Mario.
(*Il frappe à la porte de l'appartement qu'a indiqué Flaminia, dans la premiere scene.*)

SCENE IV.

MARIO, LÉLIO.

MARIO, *en dedans de l'appartement fermé, donnant la clef par-dessous la porte.*

VOICI la clef.

LÉLIO, *après avoir ouvert la porte.*

Venez.

MARIO, *en entrant, et tenant un livre à la main.*

Ami, je suis confus des soins que vous prenez....
Que ne vous dois-je point ! Comment, par quel service
Pourrai-je m'acquiter ?

LÉLIO.

Rends-moi plus de justice.
En t'offrant mon appui, je fais ce que je doi ;
L'honneur me le prescrit, et c'est assez pour moi.

(Après avoir regardé le livre que Mario tient.)
Tu lis donc l'Arioste ?

MARIO.

Oui ; par cette lecture
Je suspends quelquefois le tourment que j'endure....
(Il met le livre sur une table.)
Avant que sur mon sort, que je t'ai confié,
Je puisse interroger ton ardente amitié,
Apprends que la douleur dont mon ame est saisie
Se redouble en voyant l'affreuse jalousie
Dont je suis seul la cause, et qui trouble la paix
Dont tu devrois jouir.

LÉLIO.

Ne crois pas que jamais
D'un bien si précieux à mon gré je jouisse :
Le Ciel en nous formant nous destine un supplice.
Par un triste ascendant, dont on subit l'effet,
On ne goûte ici-bas aucun bonheur parfait ;
En voulant me traiter avec quelque avantage,
D'une femme jalouse il a fait mon partage.
A le bien prendre, au fonds, je suis des mieux traités...
Mais laissons à présent ces inutilités.
Je conserve à jamais la généreuse envie,
Quoi qu'il puisse arriver, de défendre ta vie ;
Elle est, je te l'avoue, en un péril pressant :
Le pere de Pamphile arme un parti puissant.
Pour confirmer encor des avis si fideles,
De Genes ce matin j'ai reçu des nouvelles.
(Lui donnant une lettre.)
Cette lettre est pour toi.

MARIO, *prenant la lettre.*

Voyons ce qu'on m'écrit.

(*Il lit.*)

« Songez à vous, mon cher Mario. Pamphile désespéré de ce que le pere de Silvia lui a manqué de parole, est parti pour Milan, où il sait que vous vous êtes rendu. Son dessein est de vous appeler en duel; mais, comme ses parens ont juré de vous faire assassiner, gardez-vous de paroître en public. Votre femme Silvia est aussi partie, accompagnée du seul Scapin, dans l'espérance de vous trouver. Elle doit aller chez le Seigneur Lélio apprendre où vous pouvez être. Elle sait qu'il est votre ami, et qu'il ne vous abandonnera pas. »

P. S. « Depuis ma lettre écrite, j'apprends que votre pere se dispose à partir, et que le pere de Pamphile forme le même dessein. Je souhaite que leur arrivée à Milan puisse terminer heureusement vos différens. »

(*Aprés avoir lu.*)

Avec juste raison Pamphile me poursuit....

(*A part.*)

Ma chere Silvia, qu'à ses feux j'ai ravie,
Excuse la fureur dont son ame est saisie!
De l'objet le plus beau j'ai privé son amour:
Il doit tout hasarder pour me priver du jour!....

(*A Lélio.*)

Puisqu'il veut, seul à seul, terminer cette affaire,
Sans trop de vanité, je puis le satisfaire.
Je prends donc le parti de ne me plus cacher,
Et je veux maintenant moi-même le chercher.

LÉLIO.

C'est à quoi je m'oppose. Arrête, et considere
Que c'est, mal à-propos, agir en téméraire.
Pamphile est généreux, je le veux croire ainsi;
Mais pour ta sûreté tu dois rester ici.
Ses parens sont à craindre, et c'est ce qui m'oblige
A ne pas consentir....

MARIO, *l'interrompant.*

Non, Lélio, te dis-je....
D'ailleurs, Silvia vient : on peut la rencontrer;
Et, qui plus est encor, je veux te délivrer
Du trouble qu'en ces lieux excite ma présence.

LÉLIO.

D'un semblable discours, mon amitié s'offense,
Et me touche, du moins, autant que ton malheur.
Cesse de t'opposer à ma juste frayeur;
J'ai des gens en campagne : on doit bientôt m'apprendre
Si déja dans Milan Pamphile a pu se rendre.
Il ne peut rien tenter que je n'en sois instruit....
Tu peux te rassurer.... Rentre... j'entends du bruit.

(*Mario rentre dans l'appartement secret. Lélio, en fermant la porte, en met, par mégarde, la clef dans sa poche, et va ouvrir à Flaminia, qui frappe, du dehors, à la porte de l'appartement où il est.*)

SCENE V.

FLAMINIA, ARLEQUIN, LÉLIO.

LÉLIO, *à Flaminia qui frappe une seconde fois, plus fort que la premiere.*

Un peu de patience.

FLAMINIA, *entrant, en colere.*

Un peu de patience !

J'attends comme un valet !

LÉLIO.

Sans tant de pétulence,

Plaignez-vous si j'ai tort.

FLAMINIA.

Oh ! vous l'avez toujours !

LÉLIO.

Pouvez-vous me tenir un semblable discours ?...
Quel destin est le mien ! le desir de vous plaire
Produit pour mon malheur un effet tout contraire !

FLAMINIA.

Le desir de me plaire est ici mal placé ;
Et, de plus, c'est à quoi vous n'avez pas pensé.

LÉLIO.

Lorsque je veux sortir vous avez mille craintes :
Je demeure ; qui peut autoriser vos plaintes ?

FLAMINIA.

Fort bien !.... Mais, dites-moi, pourquoi vous enfermer ?

LÉLIO.

Ce soin indifférent doit-il vous alarmer ?

FLAMINIA.

Tout m'alarme avec vous... Lorsqu'il m'en prend envie,
Je veux entrer ici.

LÉLIO.

Ne peut-on dans la vie,
Sans blesser les devoirs de la société,
Rester seul, un moment, en pleine liberté ?

FLAMINIA.

Vous étiez seul ?

LÉLIO.

Oui, seul... Arlequin peut vous dire
Si quelqu'un est venu.

FLAMINIA.

Certes, je vous admire !

ARLEQUIN.

Personne n'est venu.

FLAMINIA.

Personne ?

ARLEQUIN.

Assurément !

FLAMINIA.

Non ?

ARLEQUIN.

Si, si.

LÉLIO, *à Flaminia.*

Revenez de votre entêtement.

FLAMINIA.

Je n'en reviendrai point.

LÉLIO.

Regardez si j'impose.
Voyez, examinez .. Trouvez-vous quelque chose
Qui sur ce que je d s puisse me démentir?

FLAMINIA.

Quelqu'un étoit céans ; vous l'avez fait sortir.

LÉLIO.

Quelle apparence encor?

FLAMINIA.

L'audace est sans pareille!
Osez-vous sur ce fait démentir mon oreille?

LÉLIO.

Vous m'avez entendu?

FLAMINIA.

Comme je vous entends.

LÉLIO.

Je n'en suis point surpris, vous venez dans le tems
Que je lisois.

(*Lélio lui montre le livre que Mario a laissé.*)

FLAMINIA, *prenant le livre.*

Voyons.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah! si c'étoit ma femme,
Que je la rosserois!

FLAMINIA, *après avoir regardé plusieurs endroits du livre, lit :*

« En m'éloignant de vos beaux yeux,
» Un injuste pouvoir, funeste à ma tendresse,
» Retranche de mes jours, dont vous êtes maîtresse,
» Les momens les plus précieux.

» Je ne puis supporter les tourmens de l'absence.
» Le jour me devient odieux....
» O sort ! viens m'en priver, ou me rends la présence
» Du plus parfait objet qui soit dessous les Cieux ! »

(Après avoir lu.)

Votre amoureuse flamme
Aime à s'entretenir en pleine liberté ;
Par elle dans ces lieux vous êtes arrêté.
De l'objet de vos vœux vous regrettez l'absence,
Et, pour mieux y rêver, vous fuyez ma présence.

(Montrant le passage du livre.)

Avec ces sentimens les vôtres confondus
Songent à réparer tant de momens perdus.
Par votre solitude et par cette lecture,
Où l'on voit de l'amour la plus vive peinture,
Vos transports amoureux sont encor redoublés,
Et c'est à ma rivale, ingrat ! que vous parlez.

LÉLIO, *à part.*

(A Arlequin.)

Sortons. Viens m'habiller.

ARLEQUIN, *à part, en s'en allant.*

Elle est visionnaire ;
Je n'ai point vu cela.

(Il sort avec Lélio.)

SCENE VI.

FLAMINIA, *seule.*

RIEN ne peut m'en distraire...
Je ne respire pas dans l'état où je suis :
Il faut que mes soupçons, enfin, soient éclaircis.
Avant la fin du jour j'espere le confondre,
Et le réduire au point de ne pouvoir répondre...
J'aime, je suis jalouse : il a pu me tromper ;
Mais à ma vigilance il ne peut échapper :
(*Appelant.*)
J'y vais donner bon ordre... Hola ! quelqu'un ?

SCENE VII.

COLOMBINE, FLAMINIA.

COLOMBINE.

MADAME.

FLAMINIA.

Je veux t'entretenir ; viens... Tu sais que ma flamme,
Dans ce nombre d'amans que mes foibles appas,
Ou plutôt ma fortune, attachoit sur mes pas,
A choisi Lélio ?

COLOMBINE.

Je sais que sa tendresse
Mérita votre choix.

FLAMINIA.

Et c'est, je le confesse,
Le motif des chagrins que j'éprouve aujourd'hui !

COLOMBINE.

Comment ! auriez-vous lieu de vous plaindre de lui ?

FLAMINIA.

Ah ! je n'en ai que trop !... Je commence à connoître
Que l'amant et l'époux n'ont su former qu'un maître!...
Mais, non, c'est un tyran qui se croit tout permis,
Et ne veut rien tenir de ce qu'il a promis.

COLOMBINE.

Lélio pourroit-il ?...

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Il est trop véritable !...
Eh ! n'est-ce pas pour nous un sort inévitable ?
Notre sexe est sujet, dans le cours de ses ans,
A deux sortes d'états, entr'eux très-différens.
Filles, nous exerçons un souverain empire ;
Par les plus tendres soins, on cherche à nous séduire :
Nos amans attentifs préviennent nos desirs ;
Sans cesse nous passons de plaisirs en plaisirs :
Nos moindres actions inspirent des alarmes ;
Nos défauts, tels qu'ils soient, ont des graces, des charmes :
Nous avons de Vénus la voix, les traits, le port ;
Enfin, aucun bonheur n'égale notre sort.
Dès que nous prononçons un oui, qu'on nous demande,

Les Amours, les Plaisirs, et leur joyeuse bande
Prennent soudain l'essor, ne laissant après eux
Qu'un joug, dont, pour jamais, on se repent tous deux...
Je veux, quoi qu'il en soit, réformer cet usage.

COLOMBINE.

Vous aurez de la peine!

FLAMINIA.

Ou j'aurai l'avantage
De bien faire enrager mon infidele époux!

COLOMBINE.

Et c'est le vrai moyen de l'éloigner de vous,
Et d'ajouter encore au plaisir qui l'entraîne
Le plaisir de pouvoir rire de votre peine.
Pourriez-vous vous résoudre à suivre mes avis?
J'ai fait, vous le savez, un séjour à Paris?
Madame, ses voisins aiment, sur tout, à suivre
Ses modes, ses plaisirs et ses façons de vivre.
C'est là que l'hyménée a des plaisirs parfaits!
Pour maintenir entr'eux une solide paix,
La femme et le mari n'ont point de jalousie;
Chacun, de son côté, vit a sa fantaisie.
Quoique sous même toit ils habitent tous deux,
Ils n'en viennent jamais à des débats fâcheux;
Et, sans que le hasard quelquefois les rassemble,
Souvent ils sont trois mois sans se trouver ensemble....
Avouez franchement qu'ils ne se trompent pas,
Et que pour eux l'hymen a de puissans appas?

FLAMINIA.

Moi, qui suis à Milan, et qui n'ai point envie
De suivre de Paris la mode, ou la manie,

Je ne souffrirai point l'affront que l'on me fait...
Colombine, veux-tu seconder mon projet ?

COLOMBINE.

Vous n'avez qu'à parler; que faut-il entreprendre ?

FLAMINIA, *montrant la porte de l'appartement où est enfermé Mario.*

Regarde cette porte.

COLOMBINE.

Ah ! je crois vous entendre.
Depuis six jours, quelqu'un, dont j'ignore le sort,
Parce qu'il ne sort point, là, mange, boit et dort.
Pour rendre contre tous sa retraite plus sûre,
On a mis à la porte une double serrure,
Dont l'une est en dehors, et l'autre est en dedans.
Aux Argus les plus fins et les plus vigilans
Lélio le dérobe, avec un soin extrême;
Aux heures du repas, il se charge lui-même
Du couvert et des mêts qu'il a fait apprêter.

FLAMINIA.

Tant de précautions doivent m'inquiéter.
Quel autre qu'une femme à tant d'égards l'engage ?...
Suffit; je n'en veux pas apprendre davantage.
Rentre... Qu'un serrurier vienne dans ce moment.

COLOMBINE.

Quoi ! vous...

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Je veux entrer dans cet appartement,
Faire enfoncer la porte ; et, quoi qu'il en puisse être,
Prévenir mon malheur, ou du moins le connoître.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Cet ordre est un peu prompt !... Madame, y pensez-
vous ?...
Ce n'est pas mon dessein d'excuser votre époux ;
Mais, en me rappelant sa conduite passée,
Je ne puis concevoir qu'il ait eu la pensée
D'exposer à vos yeux...

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Il est homme, et peut tout...
Cet incident commence à me pousser à bout.

COLOMBINE.

Laissez-moi dissiper l'effroi qui vous agite.
Je saurai, de si près, éclairer sa conduite
Qu'il ne pourra long-tems dérober à nos yeux
Ce rare et digne objet qu'il cache dans ces lieux.
Si-tôt que nous aurons une preuve assez claire,
Nous ferons avertir D. Pedre, votre pere,
Qui ne sera pas homme à voir impunément
Les chagrins où vous livre un tel déréglement...
Quelqu'un monte.... Rentrons.... Pour vous tirer de
peine
J'emploîrai mes efforts.

(*Flaminia rentre dans son appartement, et Colombine la suit.*)

SCENE VIII.

SILVIA, SCAPIN.

SCAPIN.

Oui, ma recherche est vaine,
Madame ; je ne vois personne en ce logis.

SILVIA.

Mais, en me conduisant, ne t'es-tu point mépris ?

SCAPIN.

Bon ! mépris. Songez-vous que Milan m'a vu naître ?
Je suis venu céans ; je dois m'y reconnoître :
Du Seigneur Lélio c'est ici la maison.

SILVIA.

Hélas !

SCAPIN.

Vous soupirez ?

SILVIA.

Ce n'est pas sans raison !
Du sort de Mario je ne suis pas instruite :
Je redoute toujours Pamphile et sa poursuite ;
Et, plus que tout encor, qu'un hymen malheureux
N'ébranle sa constance, et n'éteigne ses feux.

SCAPIN.

(*Voyant la porte de l'appartement de Flaminia ouverte.*)
Inutile frayeur.... Mais cette porte ouverte
Nous conduira peut-être à quelque découverte....
J'entends parler quelqu'un, et je pense entrevoir....

SILVIA.

Si c'étoit Lélio....

SCAPIN.

Vous allez le savoir.
Je reviens vous trouver.

(Il entre chez Flaminia.)

SCENE IX.

SILVIA, *seule.*

Les peines du voyage,
Des ravisseurs par-tout placés sur mon passage,
Tes jours infortunés et les miens poursuivis,
Ne m'ont point alarmée autant que tes ennuis,
Mario !.... Silvia dans ces lieux amenée,
Quel qu'en soit le succès, suivra ta destinée....
Il m'est donc, à la fin, permis de te revoir !....
L'excès de mon bonheur ne se peut concevoir !

SCENE X.

FLAMINIA, COLOMBINE, SCAPIN, SILVIA.

SCAPIN, *à Flaminia, lui montrant Silvia.*

OUI, Madame; voilà cette aimable personne.

FLAMINIA, *à part.*

Tu ne me diras plus qu'à tort je te soupçonne,
Perfide !.... Contraignons notre ressentiment.

SILVIA.

Madame, vous voyez ? j'en use librement;
Mais l'état où je suis, le tems, les circonstances
Me permettent si peu les moindres bienséances
Que j'en rougis.

FLAMINIA.

Madame, il n'en est pas besoin.
Mon mari ne doit pas exiger plus de soin.
Vous en avez trop fait.

SILVIA.

Je veux qu'il m'en dispense,
Sans gêner les effets de ma reconnoissance.
Je lui dois tout, Madame.

FLAMINIA.

Il est fort généreux!

SILVIA.

Il fait plus; il se rend l'appui des malheureux.

Le service important qu'il s'empresse à me rendre
Est tel que de lui seul j'aurois osé l'attendre.

FLAMINIA.

Je le crois; et je sais le fait dont il s'agit.

SILVIA.

Vous le savez ?

FLAMINIA.

Comment ! ce mot vous interdit ?

SILVIA.

Je crois qu'il a très-bien placé sa confidence ;
Et, bien loin de vouloir l'accuser d'imprudence,
Je l'en estime plus. Maître de tant d'attraits,
Madame, il doit pour vous avoir peu de secrets.

FLAMINIA.

Quand il voudroit se taire, en vous voyant paroître
Je puis, sans me tromper, facilement connoître
Quel dessein vous conduit... Mais, sans vous prévaloir,
Vous pouviez m'épargner le chagrin de vous voir.

SILVIA.

Moi, Madame !... J'ignore en quoi ceci vous blesse ?

FLAMINIA.

Ah ! c'est un peu trop loin pousser la hardiesse !

SILVIA, *à Scapin.*

Ah ! Ciel !... Scapin, où suis-je ? et qu'est-ce que j'entends ?....

(*A Flaminia.*)

Vous devriez apprendre à connoître les gens,
Madame, et ne pas prendre un ridicule ombrage,
Qui fait à mon honneur un si sensible outrage....
Je pourrois vous confondre en disant qui je suis.

FLAMINIA.

Dites-moi votre nom, de grace?

SILVIA.

Je ne puis.
Je vois qu'imprudemment je me suis exposée;
Mais aussi vous serez, dans peu, désabusée....
Des intérêts plus chers m'ont conduite chez vous.
Je n'en veux pas, Madame, au cœur de votre époux;
Je vois, avec regret, l'effroi qui vous tourmente:
Épouse comme vous, ou, pour mieux dire, amante,
Je confesse, entre nous, qu'en même occasion,
Peut-être, ainsi que vous, j'aurois même soupçon;
Mais je me garderois d'éclater de la sorte:
Il faut pour insulter une raison plus forte,
Connoître au moins les gens, et ne rien avancer
Qu'on ne puisse à bon droit, Madame, prononcer:
C'est ce que je ferois en pareille occurrence.
Vous avez moins de force, et plus de pétulance:
Suivez-la, j'y consens; mais calmez ce courroux.
« Je n'en veux pas, Madame, au cœur de votre époux: »
J'ose vous le jurer; ce mot doit vous suffire.
J'en ai même trop dit.... Adieu: je me retire.

(*Elle sort, et Scapin la suit.*)

SCENE XI.

FLAMINIA, COLOMBINE.

FLAMINIA, *à part.*

Tu crois trouver en moi trop de crédulité !
Tes discours, ton maintien et cet air affecté ;
Tes sermens, en un mot, ne m'ont pas éblouie....
Je puis donc maintenant prouver ta perfidie,
Lélio ! tu voudras vainement le nier.
Je puis et te convaincre et me justifier.

COLOMBINE.

Madame, je ne sais si je suis prévenue ;
Mais je n'ose accuser cette aimable inconnue :
Son air simple et naïf, son esprit, sa douceur
M'ont dit tout le contraire, et m'ont gagné le cœur.
Ne vous laissez-vous point tromper par l'apparence !

FLAMINIA.

Non, te dis-je ; je sais ce qu'il faut que j'en pense.
Me trouvant ici seule, en personne d'esprit,
Elle a bien inventé tout ce qu'elle m'a dit.
Je l'examinois fort ; mon abord l'a surprise,
L'heure du rendez-vous, sans doute, étoit mal prise.
C'étoit à mon époux qu'elle vouloit parler ;
Son adresse et ses soins n'ont pu me le céler....

Que faut-il donc de plus?... C'en est fait, Colombine;
A ne rien ménager ce coup me détermine.

COLOMBINE.

Avant que d'éclater, daignez considérer....

SCENE XII.

LÉLIO, FLAMINIA, COLOMBINE.

LÉLIO, *à Flaminia.*

J'ÉTOIS à quatre pas, et tout prêt à rentrer,
Madame; du logis une Dame est sortie:
Je ne la connois pas; est-elle votre amie?

FLAMINIA.

Mon amie!... Ah! vraiment, le détour est fort bon!...
Vous le pensez?

LÉLIO.

Fort bien!

FLAMINIA.

Elle?

LÉLIO.

Elle. Pourquoi non?
Elle est donc, pour le moins, de votre connoissance?

FLAMINIA.

Tout aussi peu.

LÉLIO.

Comment?

FLAMINIA.

Oui.

LÉLIO.

Vous raillez, je pense ?

FLAMINIA.

Encor moins.

LÉLIO.

Il faut bien que l'un ou l'autre, enfin...

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Ce n'est ni l'un, ni l'autre. Avez-vous, en chemin,
Inventé quelque tour, quelque ruse subtile
Qui donne à vos desseins une suite facile ?
Vous avez, à vrai dire, assez bien commencé :
On ne peut rien de mieux ; le piége est bien dressé.
D'une maniere douce, affectée, ingénue,
Du nom de mon amie, à vous même inconnue,
Couvrir adroitement l'objet de votre amour,
Qui vient dans ma maison, moi présente, en plein jour ;
C'est s'expliquer, Monsieur, d'une façon très-claire!...
Vous deviez vous conduire avec plus de mystere !

LÉLIO.

Que je sois confondu si je sais ce que c'est !....
Madame, écoutez-moi.

FLAMINIA.

Non, Monsieur, s'il vous plaît !

LÉLIO.

Si vous ne m'entendez, vous croirez véritable....

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Je crois ce qu'il faut croire; et, sur un fait semblable,
Je dois certainement m'en rapporter à moi.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, LÉLIO, FLAMINIA, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *à Lélio.*

MONSIEUR....

LÉLIO.

Tais toi.

ARLEQUIN.

Monsieur...

LÉLIO.

Encore un coup, tais-toi.

ARLEQUIN.

Eh! bien, je me tairai.

LÉLIO, *à Flaminia.*

Vous voilà plus tranquille;
Apprenez que jamais je....

FLAMINIA.

Discours inutile!
Oui, Monsieur; je m'en tiens au rapport de mes yeux;
Je vous dis que j'ai vu ma rivale en ces lieux;
Elle vous y cherchoit.

LÉLIO.

Quelle idée est la vôtre!

Nous étions dans la rue assez près l'un de l'autre
Pour nous entretenir ; et ne pouvois-je pas
Jusques dans son logis accompagner ses pas ?
Vous auriez aisément pu l'ignorer, peut-être ;
Mais je ne l'ai pas fait, faute de la connoître.

FLAMINIA.

Par ces détours grossiers vous pensez me jouer :
Ils sont bien inventés, il le faut avouer ;
Mais je n'en serai pas la dupe, et vos paroles
Passent dans mon esprit pour des contes frivoles :
C'est à d'autres qu'à moi qu'il faut les débiter ;
Vous aimez cette femme, et je n'en puis douter :
J'en ai la preuve sûre, et votre feinte est vaine.
Je suivrai désormais le dépit qui m'entraîne ;
Vous en devez tout craindre.... Il n'est extrémité
Où n'aillent les transports de mon cœur irrité.

LÉLIO.

Puisque vous le voulez, au gré de votre envie,
Madame, j'y consens : suivez votre manie.
J'ignore ce que peut votre esprit irrité ;
Mais, enfin, je suis las d'être ainsi tourmenté !

FLAMINIA.

De vos déréglemens je suis encor plus lasse !

LÉLIO.

Eh ! bien, que ferez-vous ?

FLAMINIA, *s'avançant vers Lélio avec transport.*

Ce qu'il faut que je fasse ?...
Peu s'en faut qu'à l'instant....

COLOMBINE, *l'arrêtant.*

Ah ! Madame !...

ARLEQUIN, *à Lélio.*

Monsieur,

Sortons.

FLAMINIA, *à part.*

Je n'en puis plus ; je cede à mon malheur....
(*A Colombine.*)
Colombine, tu vois l'excès de mon martyre.
Soutiens-moi ; je succombe.... A peine je respire.
(*Elle s'évanouit.*)

COLOMBINE, *la faisant asseoir.*

Ah ! ma pauvre maîtresse !

LÉLIO.

Eh ! bien, qu'a-t-elle ?

COLOMBINE.

Hélas !

Je crois qu'elle se meurt.

LÉLIO.

Elle ne mourra pas !

SCENE XIV.

D. PEDRE, FLAMINIA, *évanouie*, LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

D. PEDRE, *à Lélio.*

Ah ! mon gendre, bon jour !... De toute ma famille
(*Voyant Flaminia évanouie.*)
Je vous chéris le plus... Mais que fait-là ma fille ?
Repose-t-elle ?

(*A Flaminia.*) (*A Lélio.*)
Repose-t-elle ?... Non... Flaminia !... Comment !
Elle ne m'entend pas... Elle est sans sentiment...
(*A part.*)
Ah ! malheureux !

LÉLIO.

Calmez une douleur si forte :
Elle ne mourra pas.

D. PEDRE.

Je vous dis qu'elle est morte.

LÉLIO.

Eh ! non.

D. PEDRE.

Mais, je le vois... Quel accident fatal !...

LÉLIO, *l'interrompant.*

Vous vous trompez, vous dis-je. Apprenez que son mal
Est l'effet d'une injuste et folle jalousie ;
Ainsi, Monsieur, cessez de craindre pour sa vie.

D. PEDRE.

Je m'en vais lui parler ; vous pouvez nous laisser.
(*Lélio et Arlequin sortent.*)

SCENE XV.

D. PEDRE, FLAMINIA, COLOMBINE.

D. PEDRE, *à Flaminia.*

MA fille.

FLAMINIA, *croyant parler à Lélio.*

Impunément tu penses m'offenser !
Tu souhaites, ingrat ! que ma mort te délivre
D'un objet odieux qui ne sauroit plus vivre
Que pour te tourmenter et troubler tes amours ;
Et pour ce seul dessein j'aurai soin de mes jours !
Je vivrai, je vivrai... Que vois-je ? c'est mon pere.

D. PEDRE.

Oui, ma fille ; c'est moi. Tu sais que tu m'es chere ?
Reprends tes sens. Qu'as-tu ?

FLAMINIA.

Mon mari...

D. PEDRE.

Qu'a-t-il fait ?

FLAMINIA.

Voudrois-je devant vous m'en plaindre sans sujet?

D. PEDRE.

Je ne dis pas cela.

FLAMINIA.

Suis-je assez ridicule ?

D. PEDRE.

Non ; mais j'ose avancer, moi, qui suis peu crédule,

Qu'il est homme d'honneur et vit d'une façon
Exempte de reproche ; et j'en suis caution.

FLAMINIA.

En prenant son parti vous me faites entendre
Celui qu'en mon malheur, à mon tour, je dois prendre.

(Elle se jette sur l'épée de D. Pedre.)

D. PEDRE, *l'arrêtant.*

Oh ! c'en est trop !.... Ceci devient trop sérieux !

FLAMINIA.

Laissez-moi.

D. PEDRE, *à Colombine.*

Colombine, ôtons-la de ces lieux.

(D. Pedre et Colombine saisissent Flaminia et l'entraînent dans son appartement.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, *seule.*

D'ARLEQUIN, que j'attends, qui seul peut m'être utile,
Je vais intimider l'esprit simple et facile;
En cas que les présens, dont je veux me servir,
Ne puissent le gagner et le faire obéir.

SCENE II.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Ou vas-tu?

ARLEQUIN.

Je ne sais... Mais, vous, ne vous déplaise,
Où me conduisez-vous?

FLAMINIA.

Ici. Je suis bien aise
Que nous ayions ensemble un secret entretien.

ARLEQUIN.

Vous voulez me parler ! à moi ?... Je le veux bien.
Parlez ; je vous écoute.

FLAMINIA.

Il s'agit d'une affaire,
Où tu m'es, Arlequin, tout-à-fait nécessaire.

ARLEQUIN.

Voyons.

FLAMINIA.

De mon mari, que tu ne quittes pas,
Avec un soin extrême observe tous les pas,
Apprends-moi ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il pense,
Et n'en perds pas, sur-tout, la moindre circonstance.

ARLEQUIN.

Je suis garçon d'honneur !

FLAMINIA.

Je n'en ai point douté.
J'ai de très-bons garans de ta fidélité ;
C'est ce qui m'autorise a t'ouvrir ma pensée.
Tu ne peux ignorer combien je suis blessée
De l'air dont Lélio se comporte aujourd'hui ?

ARLEQUIN.

Vous vous êtes tantôt expliquée avec lui,
Clairement, poliment !

FLAMINIA.

C'est une bagatelle.
Pour le pousser à bout, j'ai besoin que ton zele,
Sur ce que je demande exact au dernier point,
L'observe jour et nuit, et ne me trompe point.

Par-là je puis prouver, avec pleine évidence,
Des faits dont il voudroit m'ôter la connoissance.
C'est sur quoi j'ai compté.

ARLEQUIN.

Fort mal !

FLAMINIA.

Moi, je prétends
Etre par toi servie ainsi que je l'entends.
Si-tôt que je t'ai fait l'aveu de ma foiblesse,
A me faire obéir ma gloire m'intéresse.
Tu dois y réfléchir,

ARLEQUIN.

C'est à quoi j'ai pensé.

FLAMINIA.

Tout m'engage à venger mon amour offensé.
Je puis te commander; cependant, je suis bonne.
De plus, lorsqu'à ta foi mon ame s'abandonne,
Je veux en bien agir.

ARLEQUIN.

Pour un pareil emploi,
Il faut vous adresser à tout autre qu'à moi.

FLAMINIA.

C'est ce que je ne puis; ton état en est cause.

ARLEQUIN.

Mon état !... Vous savez que je puis peu de chose.

FLAMINIA.

Assez pour mon dessein. Cesse de contester,
Et, sans plus discourir, songe à me contenter.

Je ne suis pas ingrate, et voici, par avance,
Un foible échantillon de ma reconnoissance.

(*Elle lui donne une bourse.*)

ARLEQUIN, *prenant la bourse.*

Je ne trahirai point mon maître !

FLAMINIA, *lui donnant une bague.*

Accepte encor
Cette bague.

ARLEQUIN, *prenant la bague.*

Non, non.

FLAMINIA, *lui donnant une boîte d'or.*

Et cette boîte d'or.

ARLEQUIN, *prenant la boîte.*

Je ne trahirai point mon maître !

FLAMINIA.

Dans la suite,
Suivant que je serai fidélement instruite,
J'augmenterai mes dons.

ARLEQUIN.

Arlequin les prendra...
Retranchons, s'il vous plaît, cet autre article-là :
Il est si laid, si laid !...

FLAMINIA.

Il n'est donc pas possible
De rien gagner sur toi ?

ARLEQUIN.

Je suis incorruptible.
Je prends, lorsqu'on me donne, et ne m'engage à rien.

FLAMINIA.

Pour me faire obéir il est plus d'un moyen.

ARLEQUIN.

Celui-ci, quoique bon, mais bon par excellence,
N'est pas bon.

FLAMINIA.

J'en sais un, mais un dont la puissance
(*Lui montrant un flacon.*)
Va te faire obéir... Vois-tu bien ce flacon?

ARLEQUIN.

Il me paroît joli : ce qu'il contient est bon?

FLAMINIA.

Très-bon. En t'en donnant seulement une goutte
Tu mourras sur le champ.

ARLEQUIN.

Par votre foi?

FLAMINIA.

Sans doute.
Si tu le veux, bientôt nous en verrons l'effet.

ARLEQUIN.

Je suis peu curieux!

FLAMINIA.

Je m'en sers à regret.
Ta mort m'affligera.

ARLEQUIN.

Je vous en remercie....
La peste!... Mais encor, là, sans supercherie,
C'est avec ce flacon que vous vous figurez
Faire à présent de moi tout ce que vous voudrez?

FLAMINIA.

Il est vrai qu'il peut mal seconder mon envie?
Car, que sais-je? peut-être es-tu las de la vie?

ARLEQUIN.

(*A part.*)

Moi? point du tout!... J'enrage!

FLAMINIA.

Avise promptement:

Pour te déterminer je te donne un moment.

ARLEQUIN.

Le terme est un peu court!

FLAMINIA.

Je suis lasse d'attendre.

ARLEQUIN.

Ceci n'est pas mauvais! Je suis plus las d'entendre
Un discours dépourvu de sens et de raison!

FLAMINIA.

J'agis, comme tu vois, avec précaution.
Puisque de mes présens la force est inutile,
J'use de ce moyen plus prompt et plus facile.

ARLEQUIN.

Parlez-vous tout de bon?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je vous servirai.

FLAMINIA.

Tu me rendras bon compte.

ARLEQUIN.

Oui, je vous le rendrai....
A la peur de mourir mon devoir a fait place.

FLAMINIA.

Ce n'est pas tout encor.

ARLEQUIN.

Que faut-il que je fasse ?

FLAMINIA.

Dabord ce que je t'ai prescrit.

ARLEQUIN.

Je m'en souvien.

FLAMINIA.

De plus, que mon mari ne sache jamais rien
De cet ordre secret que j'ai su te prescrire....
Aucun ne nous entend : tu peux seul l'en instruire.
Dès que je le saurai, pour hâter ton trépas,
Soudain je verserai dans l'un de tes repas
Deux gouttes de cette eau ; poison plus spécifique,
Plus cruel, plus ardent et plus diabolique
Que tout autre poison. Si tu veux l'éprouver
Il ne tiendra qu'à toi. Je te laisse y rêver.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

Je vous suis obligé !... L'avis est fort honnête,
Et l'emploi fort joli... Je ne suis pas si bête
Que d'éprouver cette eau !... Comme elle me l'a dit,
Elle est femme à le faire... Il me vient dans l'esprit
Un bon expédient ; mais difficile à suivre :
Sans boire, ni manger désormais je veux vivre ;

J'entends dans la maison... Mais qu'est-ce que je voi ?
Cette femme qui vient en voudroit-elle à moi ?
Sortons.

(Il va pour sortir.)

SCENE IV.

PLAMINIA, *entrant par une porte qui donne sur l'escalier, entiérement couverte d'une mante, et contrefaisant sa voix*, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *arrêtant Arlequin.*

Ou courez-vous ? Arrêtez, je vous prie.

ARLEQUIN.

J'ai hâte.

FLAMINIA.

Demeurez.

ARLEQUIN.

Je ne le puis, ma mie.

FLAMINIA.

Vous ne sortirez pas !

ARLEQUIN.

Passez votre chemin....
Je ne vous connois point.

FLAMINIA.

Se peut-il qu'Arlequin
Du Seigneur Lélio traite ainsi la maîtresse ?

ARLEQUIN, *à part.*

Qu'entends-je ? ah ! malheureux !

FLAMINIA.

Au nom de ma tendresse,
Allez, et que par vous il puisse être averti
Que je l'attends ici.

ARLEQUIN.

Madame, il est sorti,
Et ne reviendra pas de toute la journée.

FLAMINIA.

O disgrace fatale ! amante infortunée !
Comment ! de tout le jour il ne reviendra pas?
(*Feignant de pleurer.*)
Je suis au désespoir.... Ah ! ah !

ARLEQUIN.

Criez plus bas....
(*A part.*)
C'est fait de moi, s'il faut que ma maîtresse vienne !

FLAMINIA, *feignant de pleurer.*

Ah ! ah !

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc !

FLAMINIA.

Oui, pourvu que j'obtienne
Qu'aussi-tôt qu'au logis il sera de retour
Vous lui fassiez savoir que mon fidele amour
M'a conduite en ces lieux, et que sa longue absence
Me le fait soupçonner d'un peu d'indifférence.
De mon cœur alarmé peignez-lui le tourment.

ARLEQUIN,

ARLEQUIN, *à part.*

Cette femme a juré ma perte, absolument !....
Ouf !.... Je ressens déja les mortelles atteintes
Du poison.

FLAMINIA.

Qu'avez-vous ? et quelles sont vos craintes ?
Personne ne nous voit.

ARLEQUIN.

Hâtez votre départ.
Je crains la mort.... Sortez ; et plutôt que plus tard.

FLAMINIA.

Je ne vous quitte point que je ne sois certaine
Que vous l'informerez du dessein qui m'amene.

ARLEQUIN.

Je l'en informerai.

FLAMINIA.

Vous me le promettez.

ARLEQUIN.

Oui, je vous le promets.... Mais, Madame, sortez.
De quelque grand malheur vous allez être cause.

FLAMINIA.

Hélas ! c'est sur vous seul que mon cœur se repose !

ARLEQUIN.

Vous ne finirez point ?

FLAMINIA.

Je vous quitte... A propos.

ARLEQUIN.

(*A part.*)
Encore ?.... Ah ! je suis mort !

FLAMINIA.

Je finis en deux mots.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà, je le confesse, une maudite femme !

FLAMINIA.

Je me souviens encor que, pour prix de sa flamme,
Lélio m'a cent fois demandé mon portrait:
Le voici. Voulez-vous lui remettre, en secret ?

ARLEQUIN, *prenant le portrait.*

(*A part.*)

Je le lui remettrai.... L'importune visite !

FLAMINIA.

Adieu, mon cher enfant !

ARLEQUIN.

Délogez au plus vîte.

(*Flaminia sort.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, *seul.*

JE ne suis pas encor remis de ma frayeur....
Voyons.... Elle est sortie ; et, grace à mon bonheur,
Jamais Flaminia n'en pourra rien apprendre....
Mais ce n'est point assez.... Quel parti dois-je prendre ?
Ou me taire ? ou parler ? D'un et d'autre côté,
J'entrevois pour mes jours fors peu de sûreté...
Mais préférons mon maître, et servons sa tendresse.
Avec Flaminia je veux jouer d'adresse.

SCENE VI.

FLAMINIA, *entrant par la porte de son appartement;* ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Une femme avec toi parloit dans ce moment;
Elle vient de sortir de cet appartement?

ARLEQUIN.

Je vois venir de loin votre humeur curieuse!
C'est....

FLAMINIA.

Acheve. Hé bien, qui?

ARLEQUIN.

Qui?... C'est ma blanchisseuse.

FLAMINIA.

Je suis, en vérité, bien aise de te voir
Me débiter en face un mensonge si noir!
J'avois lieu d'espérer un aveu plus sincere....
(*Voyant qu'Arlequin veut s'enfuir.*)
Ne crois pas t'évader. En vain tu veux me taire
Que c'est de mon mari la maîtresse. Tu peux
(*Arlequin cherche encore à s'en aller.*)
Te résoudre à mourir.... Demeure; je le veux...
(*Appelant.*)
Holà! mes gens.

SCENE VII.

DEUX LAQUAIS *paroissent au fond du Théatre ;* FLAMINIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à Flaminia.*

PARDON ! Faites qu'on se retire....
Aussi-bien, en secret, j'ai deux mots à vous dire.

FLAMINIA, *aux Laquais.*

Éloignez-vous.

(*Les deux Laquais rentrent.*)

SCENE VIII.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

HÉ bien ?

ARLEQUIN.

J'ai beaucoup de pudeur....
Je brûle, dès long-tems, de la plus vive ardeur,
Pour cette fille-là, que vous croyez toute autre....
Il n'est aucun amour qui soit pareil au nôtre.
Nous nous sommes promis de nous aimer toujours,
Et je dois l'épouser, au plus tard, dans dix jours.
Ce n'est, à dire vrai, qu'une simple servante ;

Mais jeune, fort bien faite, et fort appetissante....
Elle a des mains, des pieds, des yeux.... Ah ! les beaux yeux !
Une bouche, des dents, un souris gracieux....
On ne voit point ailleurs tant de graces ensemble,
Et je n'en connois point enfin qui lui ressemble.

FLAMINIA.

Comment ! c'est un trésor !

ARLEQUIN.

Ah ! rien n'est si charmant !
Je l'adore.... Voulant me plaire uniquement,
Elle a soin de cacher sous une mante obscure
Des attraits qu'elle doit à la seule nature.

FLAMINIA.

Que t'a-t-elle donné ?

ARLEQUIN.

Rien.

FLAMINIA.

J'ai cependant vu....

ARLEQUIN, *à part.*

Puisque l'original ne peut être connu,
(*A Flaminia.*)
Je puis le lui montrer.... C'est son portrait.

FLAMINIA.

Ah ! donne....
(*Arlequin lui donne le portrait.*)
Son riche habillement me surprend et m'étonne !
Une simple servante avec de tels habits ?

ARLEQUIN.

Il est vrai.... Comme vous, d'abord, je fus surpris;

Mais le peintre m'a dit que c'étoit sa maniere....
Il peint d'une façon tout-à-fait singuliere....
En faisant mon portrait, il m'a mis sur un char
Avec les ornemens et l'habit d'un César.
Ces riches vêtemens, et ce noble équipage
Conviennent à merveille à l'air de mon visage.

FLAMINIA.

Je le crois.... Mais je pense, en voyant ce portrait....
Je ne me trompe pas, et voilà trait pour trait....

ARLEQUIN.

Vous vous imaginez en vain de la connoître!

FLAMINIA.

(*Faisant regarder le portrait à Arlequin.*)
Je ne la connois pas?... Viens... Tiens, regarde, traître!

ARLEQUIN, *après avoir regardé Flaminia et le portrait.*

Ah!

FLAMINIA.

Me reconnois-tu? dis?

ARLEQUIN.

C'est vous, en effet....
Mais je ne conçois pas comment cela s'est fait.

FLAMINIA.

La chose à concevoir est pourtant fort aisée.
J'étois, n'en doute point, la femme déguisée;
Et, pour te le prouver, en revenant ici,
J'ai mis entre tes mains le portrait que voici....
Répond, si tu le peux?

ARLEQUIN.

Quoi!... vous... Quelle malice
Tromper un innocent!

FLAMINIA.

J'ai, par cet artifice,
Vu si je dois compter sur ta fidélité....
Tu me désobéis !

ARLEQUIN.

Je l'ai fait par bonté....
Je suis d'un naturel compatissant et tendre.

FLAMINIA.

Chanson ! Oser mentir, et vouloir me surprendre,
Après t'avoir remis mes plus chers intérêts,
Et lorsque je voulois te combler de bienfaits !
Tu peux, dès à présent, perdre toute espérance.
Tu vas voir, tu vas voir ce que peut ma vengeance !
(*Appelant.*)
Colombine ?

SCENE IX.

COLOMBINE, FLAMINIA, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

PLAIT-IL ?

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! me voilà perdu !

FLAMINIA, *à Colombine.*

Apporte un verre d'eau.

(*Colombine sort.*)

SCENE X.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE n'en ai jamais bu.

FLAMINIA.

Tant mieux. C'est le moyen d'augmenter ton supplice.

ARLEQUIN.

Miséricorde !.... Hélas !

FLAMINIA.

Je me ferai justice ;
Je t'apprendrai, maraut ! à braver mon courroux !

ARLEQUIN.

Verrez-vous, sans pitié, pleurer, à vos genoux,
Un pauvre malheureux, qui, par pure innocence....

(Il se jette à genoux.)

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Je suis sourde.

ARLEQUIN.

Quoi !....

FLAMINIA.

Point.

ARLEQUIN.

Mais....

SCENE XI.

COLOMBINE, *apportant un verre d'eau;* FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à Colombine.*

Colombine, avance.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Tirez, tirez!

FLAMINIA.

Je suis maîtresse de ton sort:
Tu le vois?

ARLEQUIN.

Il est vrai; mais, quand je serai mort,
Vous me regretterez.

FLAMINIA.

Toi? dont la perfidie....

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Vous serez désormais fidélement servie....
(*Montrant Colombine.*)
Renvoyez, s'il vous plaît, cette coquine-là!

FLAMINIA.

Je plains certainement l'état où te voilà!

ARLEQUIN, *à Colombine.*

St!... Va-t en!

COLOMBINE.

Tu n'es pas en droit de me le dire.

ARLEQUIN, *à Flaminia.*

(*Colombine rit.*)

Madame, je vous jure !.... Empêchez-la de rire....
Elle prend bien son tems !

FLAMINIA.

Arlequin, leve-toi.

ARLEQUIN, *se levant, à Colombine.*

Ton aspect m'importune, et me glace d'effroi;
Mon Dieu ! va-t-en !

FLAMINIA.

Après ta désobéissance,
Je devrois n'écouter ni pitié, ni clémence.
Je veux bien leur céder; mais, à condition....

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Oh ! pour le coup, va-t-en, détestable guenon !....
Eh ! marche donc plus vîte !....

(*Colombine s'en va.*)

SCENE XII.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! ma chere maîtresse !....
Je ne sais... Je voudrois... Oui... tous les jours... sans cesse....
Non... jamais... jour et nuit... Enfin je vous promets
Que....

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Suffit. Souviens-toi de l'effort que je fais.
Tu sais présentement que ma vengeance est sûre ;
Ne va pas t'exposer à pareille aventure....
Afin de t'engager à faire ce qu'il faut,
Je vais te répéter la leçon de tantôt ...
Suis mon mari ; dis-moi ce qu'il fait, ce qu'il pense,
Et n'en perds pas, sur-tout, la moindre circonstance.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE XIII.

ARLEQUIN, *seul.*

ÉCHAPPÉ du péril dont j'étois menacé,
J'en suis encore ému, tremblant, pâle et glacé !....
Je ne puis de mes sens reprendre encor l'usage,
Et je crois voir toujours ce malheureux breuvage !....
O le vilain objet !

SCENE XIV.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

Vous voilà, beau garçon !....
Pourquoi, lorsque je sors rester à la maison ?
Penses-tu que je garde un valet inutile ?

Et n'es-tu pas payé pour me suivre à la ville?
Quand j'ai besoin de toi je ne te vois jamais.
Il faut que ce logis ait de puissans attraits!
Tu n'en saurois sortir?

ARLEQUIN.

Il est fort agréable!

LÉLIO.

Pourvu que Monsieur dorme, ou bien qu'il soit à table,
Il s'embarrasse peu qu'on ait besoin de lui....
Tu te divertis bien?

ARLEQUIN.

Oh! beaucoup aujourd'hui!

LÉLIO.

A goûter les plaisirs un doux loisir invite;
Je te pardonne donc, et je t'en félicite!

ARLEQUIN.

Demandez? J'ai joui d'un grand contentement,
Et j'ai passé mon tems fort agréablement....
Monsieur, d'où venez-vous?

LÉLIO.

Ne t'en mets pas en peine.

ARLEQUIN.

Mais, je vous le demande; il faut que je l'apprenne.

LÉLIO.

Je viens de chez Cléon, d'où je sors à présent.

ARLEQUIN.

De quoi lui parliez-vous?

LÉLIO.

Je te trouve plaisant!....

(*A part.*)

(*A part.*)

Écoutons, jusqu'au bout, cet interrogatoire....

(*A Arlequin.*)

Nous avons achevé de dresser un mémoire
Pour le procès que j'ai.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous fait depuis?

LÉLIO.

Le chemin qu'il falloit pour me rendre au logis.

ARLEQUIN.

A quoi présentement pensez-vous?

LÉLIO.

Mais je pense
Que je te vois tout prêt à tomber en démence.

ARLEQUIN.

A quoi penserez-vous?

LÉLIO.

Plaisante question?

ARLEQUIN.

Je ne plaisante point.

LÉLIO, *à part.*

Il est fou, tout de bon!

ARLEQUIN.

Hé?... que dites-vous-là?

LÉLIO.

Que tu devrois te taire;
Ta conversation commence à me déplaire.

ARLEQUIN.

J'ai de bonnes raisons.

LÉLIO.

Tu ne te tairas pas?

(*Lélio se promene; Arlequin le suit, fait autant de pas que lui, et les compte avec ses doigts, puis ils s'arrêtent.*)

ARLEQUIN.

(*A part.*)

Marchons.... Suivant mon compte, il a fait douze pas.

(*A Lélio.*)

Allez-vous demeurer en repos?

LÉLIO.

Que t'importe?

(*Entendant frapper à la porte de dehors.*)

Finis tes questions... Va voir à cette porte.
On frappe.

(*Arlequin sort.*)

SCENE XV.

LÉLIO, *seul.*

J'AI calmé l'esprit de Silvia....
Que je suis indigné contre Flaminia!

SCENE XVI.

ARLEQUIN, LÉLIO.

LÉLIO.

Hé bien, que me veut-on ?

ARLEQUIN.

C'est le Seigneur Pamphile,
Qui, depuis un moment, arrive en cette ville,
Et qui se dit chargé d'une lettre pour vous.

LÉLIO, *à part.*

C'est mon homme.

ARLEQUIN.

Hé ?

LÉLIO.

Qu'il entre, et demeure avec nous.
(*Arlequin fait entrer Pamphile.*)

SCENE XVII.

PAMPHILE, LÉLIO, ARLEQUIN.

PAMPHILE, *à Lélio ; lui donnant une lettre.*

Par un de vos amis cette lettre est écrite ;
C'est ce qui m'autorise à vous rendre visite.
Elle s'adresse à vous.

LÉLIO, *ouvrant la lettre.*

Pardon.

PAMPHILE.

Sans compliment.

LÉLIO, *à Arlequin.*

Un fauteuil à Monsieur.

PAMPHILE.

Non.

LÉLIO.

Mais, puis-je autrement?...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Veuillez m'en dispenser, Monsieur, je vous conjure!

LÉLIO.

Puisque vous le voulez, je poursuis ma lecture.
(*Il lit la lettre bas. Arlequin fait tous ses efforts pour la lire aussi.*)

(*A Pamphile, après avoir lu.*)

Octave est un ami qu'on ne peut trop chérir....
J'ignore en quoi, comment je puis vous secourir.
Suivant ce qu'il m'écrit, je puis vous être utile:
Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile;
De mon bien et de moi vous pouvez disposer.

PAMPHILE.

Je me garderai bien, Monsieur, d'en abuser.
Je m'appelle Pamphile; on m'a fait un outrage.
Mon amour, mon honneur et la gloire m'engage
A ne point épargner l'infâme ravisseur,
Dont l'insolente audace a causé mon malheur.
Ce traître est Mario, que sa honteuse fuite
Ne garantira pas de ma juste poursuite.

Je veux suivre ses pas, et par-tout le chercher.
On m'a dit qu'à Milan il s'est venu cacher.
Daignez m'aider, Monsieur, à trouver ce perfide;
Ou, plutôt, donnez-moi quelque fidele guide,
Qui puisse me conduire, afin qu'entre nous deux
Un combat singulier puisse, au gré de mes vœux,
Me perdre, ou me venger.

LÉLIO.

Je tiendrai ma promesse.
L'ordre de mon ami m'invite et m'intéresse
A faire mon devoir... Il faudra quelques jours...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

J'attendrai; trop heureux d'avoir votre secours!

LÉLIO.

Vous demeurez, Monsieur?

PAMPHILE.

Près de la grande Place,
A l'aigle d'or. Adieu.

LÉLIO, *voulant le reconduire.*

Je....

PAMPHILE, *l'arrêtant.*

Faites-moi la grace
De demeurer, ou bien je ne sortirai pas.

ARLEQUIN, *à part, pendant que Lélio reconduit Pamphile jusques sur l'escalier.*

Leur discours n'est pour moi qu'un galimathias
Où je n'ai rien compris; mais ce qu'ils veulent faire
M'apprend que quelque femme a part dans cette affaire.

SCENE XVIII.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO, *à part.*

INSTRUISONS Mario.

ARLEQUIN, *brusquement.*

Parlez distinctement !

LÉLIO.

Toi, songe bien plutôt à sortir promptement !

ARLEQUIN.

Je ne veux pas sortir !

LÉLIO.

Porte ailleurs ta folie.

ARLEQUIN.

Je veux voir, écouter.

LÉLIO.

A la fin, je m'ennuie
De tes mauvais discours.... Sors, encore une fois.

(*Il met Arlequin dehors avec violence, et ferme la porte qui donne sur l'escalier, et celle de l'appartement de Flaminia.*)

SCENE XIX.

LÉLIO, *seul.*

Je prétends te servir, ainsi que je le dois....
Heureusement à moi la fortune t'adresse !
Quoi que j'eusse promis, quoiqu'Octave m'en presse,
Je ne trahirai point un ami que je plains,
Et dont les intérêts sont remis en mes mains.
(*Il ouvre la porte de l'appartement de Mario, qui paroît.*)

SCENE XX.

MARIO, LÉLIO.

MARIO.

Ma chere Silvia dans ces lieux est venue.

LÉLIO.

Ami, je t'ai privé d'une si chere vue.
Je te remets la clef; je crains de l'égarer,
Ou que Flaminia n'ose s'en emparer.
Apprends que ton rival sort d'ici, tout-à-l'heure.

MARIO.

Quoi! Pamphile ?

LÉLIO.

Lui-même, et je sais sa demeure.
Un de mes bons amis m'écrit en sa faveur,

Et m'engage à l'aider à venger son honneur.
Tu peux t'imaginer qu'en cette concurrence,
J'ai pris soin d'écarter toute la défiance,
Et qu'en homme prudent j'ai répondu si bien
Que de notre commerce il ne soupçonne rien.

MARIO.

Je n'attendois pas moins du zele qui t'anime.

LÉLIO.

Il pense que je crois son courroux légitime,
Et présume qu'ardent à lui prêter secours,
Je vais tout employer pour poursuivre tes jours.
Je ne te cache point qu'il fait voir dans sa plainte
D'un violent amour l'ame la plus atteinte.
Un noble procédé semble encor le guider;
Il veut dans un combat avec toi décider....

MARIO, *l'interrompant.*

Cesse de m'arrêter; c'est ce que je souhaite.
Tous mes vœux sont comblés! mon ame est satisfaite!
Permets que de ce pas j'aille le prévenir.

LÉLIO.

Par un conseil plus doux je veux te retenir:
Tu ne sortiras point, ami, de ta retraite.
J'appréhende toujours quelque embûche secrette:
Rappelle en ton esprit ce qu'ils ont déja fait.
Voyons: que ferons-nous? J'imagine un projet:
Le tems du carnaval flatte mon entreprise.
Permets que pour te voir Silvia se déguise....
D'un habit d'homme, exprès, je saurai la pourvoir,
Sous ce déguisement elle viendra te voir;
Mais il est à propos qu'elle soit informée

Qu'elle doit dans sa chambre être bien enfermée,
Et ne paroître point. Un billet de ma main
Lui peut être aisément rendu par Arlequin.
Il a par son valet appris, depuis une heure,
Qu'elle avoit chez Julie établi sa demeure,
Et je viens de l'y voir.

MARIO.

Mais tu l'exposeras.

LÉLIO.

J'entends. Flaminia ne la connoîtra pas;
Son seul déguisement....

MARIO, *l'interrompant.*

J'aurois, je le confesse,
Grande joie à revoir l'objet de ma tendresse....
Faisons mieux; pour nous deux fais venir des habits:
Nous irons la trouver?

LÉLIO.

J'approuve cet avis.
Nous les aurons dans peu. Rentre; je vais écrire.

(*Mario s'enferme dans son appartement. Lélio ouvre la porte de l'appartement de Flaminia, et celle qui donne sur l'escalier.*)

(*Appelant.*)
Arlequin?

SCENE XXI.

ARLEQUIN, LÉLIO.

ARLEQUIN.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

LÉLIO.

Pas encor. Reste là.

(*Lélio se met à écrire. Arlequin cherche tous les moyens pour pouvoir lire sa lettre.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Faisons de notre mieux,
Pour voir ce qu'il écrit.

LÉLIO, *fatigué de voir Arlequin qui veut lire ce qu'il écrit.*

Je hais les curieux.

ARLEQUIN, *après avoir regardé ce que Lélio écrit.*
Il écrit comme un chat.

LÉLIO, *importuné par Arlequin.*

Laisse-moi donc écrire.

ARLEQUIN.

Je le veux bien : mais, vous, hâtez-vous de me lire
Ce que vous écrivez.... Entendez-vous ?

LÉLIO.

Attend :
Tu verras comme on traite un valet insolent !

ARLEQUIN.

(*A part.*) (*A Lélio.*)

Insolent ?.... Tenons bon... Lisez, lisez, vous dis-je!

LÉLIO, *après avoir cacheté sa lettre.*

Je voudrois bien savoir d'où te vient ce vertige?

ARLEQUIN.

Vous ne voulez donc pas me lire ?

LÉLIO.

Assurément !

ARLEQUIN.

Assurément ?

LÉLIO.

Et crains un juste châtiment !

(*Lui donnant la lettre.*)

Tiens.

ARLEQUIN.

Mettez le dessus.

LÉLIO.

Il n'est pas nécessaire.

ARLEQUIN.

C'est l'usage pourtant.

LÉLIO.

Ce n'est pas ton affaire....

Tu n'as pas oublié ce que t'a dit Scapin,
Quand nous sommes rentrés au logis ce matin ?

ARLEQUIN.

Non.

LÉLIO.

C'est dans cet endroit qu'il faut porter ma lettre.
Entends-tu ?

ARLEQUIN.

C'est à lui que je dois la remettre ?

LÉLIO.

Non. C'est à sa maîtresse.

ARLEQUIN.

Apprenez-moi son nom ?

LÉLIO.

Je te dis qu'il suffit de savoir la maison.

ARLEQUIN.

Mais si je le savois, je....

LÉLIO, *l'interrompant.*

Point tant de langage;

Marche sans en vouloir apprendre davantage.

(*A part.*)

Ne perdons point de tems. Allons vîte, ici près,
De nos déguisemens ordonner les apprêts;
De-là, chez Silvia.

(*Il sort.*)

SCENE XXII.

ARLEQUIN, *seul.*

La chienne d'ambassade !....
Où vais-je ?... A chaque pas je crains une embuscade !...
La porter, je suis mort.... Mille coups de bâton,
Si je ne porte pas....

SCENE XXIII.

SCENE XXIII.

FLAMINIA, *arrivant à côté d'Arlequin, sans qu'il s'en aperçoive, et lui arrachant la lettre*, COLOMBINE, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à Arlequin.*

AH ! je t'y prends, fripon !

ARLEQUIN.

Ne vous emportez pas ! Foi de garçon qui tremble,
J'allois vous la porter !

FLAMINIA, *voyant qu'il veut s'en aller.*

Nous compterons ensemble....
Demeure.

ARLEQUIN.

Par pitié, voulez-vous m'écouter ?

FLAMINIA.

Cesse de m'interrompre, & crains de m'irriter.

(*Elle décachete la lettre et la lit.*)

MADAME,

« Je ne puis vous exprimer la grandeur du péril » que vous courez. Ne sortez point de chez vous ; » je vous en conjure ! Je ferai mon possible pour » vous tirer de l'état où vous êtes. Vous verrez bien- » tôt celui que vous aimez. Je ne puis vous en dire » davantage, n'osant pas trop m'expliquer dans ce

» billet, qui peut être intercepté. J'irai dans un
» moment chez vous. Adieu. »

LÉLIO.

(A part, après avoir lu.)

Ah! n'en voilà que trop!... Cette lettre fatale,
En me cachant son nom, me montre ma rivale.
Je n'ai plus à douter, après un tel témoin....
Je veux, pour m'en servir, la garder avec soin.
Je vais la copier.

(Elle se met à copier la lettre)

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Fais-moi meilleure mine.

ARLEQUIN.

Ne me parle jamais. Retire-toi, coquine!
Me présenter de l'eau! rire de ma frayeur!
N'avoir pas daigné dire un mot en ma faveur!...
Tu t'en repentiras!

COLOMBINE.

Et que peux-tu me faire?

ARLEQUIN.

Te haïr à la mort!

COLOMBINE.

Il ne m'importe guere!

ARLEQUIN.

Tu me plaisois beaucoup... tu perds infiniment.
Où pourras-tu trouver un objet plus charmant?

COLOMBINE.

Tu me plaisois aussi: j'en fais l'aveu sincere;
Mais, puisque tu le veux,..

ARLEQUIN.

Quoi ! j'avois su te plaire?

COLOMBINE.

Assez pour m'engager à te donner la main ;
Mais, puisque tu me hais, je change de dessein.

ARLEQUIN.

Non, non. Garde-toi bien de changer de pensée :
Je te pardonne tout ; ma colere est passée.
(*Lui présentant la main.*)
Touche-là :

COLOMBINE.

J'y consens.

FLAMINIA, *à part.*

j'ajoute adroitement
Au bas de cet écrit quatre mots seulement.
(*Lisant.*)

« Ne soyez pas surprise si vous avez de la peine à » reconnoître mon écriture. J'ai des raisons pour la » déguiser. »

(*Après avoir lu.*)

Il n'est point en ce cas d'amante qu'on n'abuse.
Elle aura de la peine à démêler la ruse.
(*Elle recachete la lettre.*)
(*A Arlequin, lui donnant la lettre.*)
Va la porter.

ARLEQUIN.

J'y cours.

(*Il sort.*)

SCENE XXIV.

FLAMINIA, COLOMBINE.

FLAMINIA.

GRACE à mes soins prudens,
J'ai de quoi mettre au jour des témoins convaincans!...
Je voudrois bien savoir ce que dira mon pere,
Et si de son héros qu'il aime et considere,
Dont il cite les mœurs en toute occasion,
Il pourra conserver la même opinion...

SCENE XXV.

D. PEDRE, FLAMINIA, COLOMBINE.

D. PEDRE.

EH! bien, de ton erreur n'es-tu pas revenue?
Il ne faut pas, ma fille, être si prévenue!

FLAMINIA.

J'en suis persuadée!

D. PEDRE.

A te parler sans fard,
Tu ne dois pas toujours prendre en mauvaise part
Ce que fait ton mari: sur-tout quand sa conduite
Marque de ses devoirs une ame bien instruite.

Je ne m'en cache point ; j'ai béni mille fois
L'heureuse occasion qui m'en fit faire choix.
Il n'a point, grace au Ciel, trompé mon espérance,
Et j'ai mis à tel point en lui ma confiance,
Connoissant tout l'amour qu'il conserve pour toi,
Qu'il doit à juste titre attendre tout de moi.

FLAMINIA.

Il vous est obligé !

D. PEDRE.

Malgré le feu de l'âge,
De nos jeunes époux il ne suit point l'usage.
Ils sont tous, la plupart, ou vains, ou débauchés,
A d'indignes objets lâchement attachés.
Leur folle passion, loin de fuir la lumiere,
A toute heure en public se produit toute entiere.
Ils ne rougissent point de perdre honneurs et biens,
En faisant vanité de ces honteux liens,
Pensent qu'on doit brûler d'une illicite flamme,
Et qu'il est du bel air de mépriser sa femme.
Je suis de ce chagrin exempt jusqu'aujourd'hui.

FLAMINIA.

Vous le croyez ?

D. PEDRE.

Très-fort. Quand tu te plains de lui,
Ton esprit inquiet n'a point de juste cause,
Et s'alarme, entre nous, souvent de peu de chose !

FLAMINIA.

Il est de ses soupçons entiérement guéri...
(*Lui montrant la lettre.*)
Regardez cette lettre ; elle est de mon mari.

D. PEDRE, *après avoir lu.*

Que vois-je ? est-il bien vrai ?

FLAMINIA.

Cette preuve est bien sûre.

D. PEDRE.

Non, rien ne me surprend comme cette aventure !...
J'aurois été sa dupe !... Ah ! ma fille !... Tu peux
Croire que je saurai nous en venger tous deux.

SCENE XXVI.

ARLEQUIN, FLAMINIA, D. PEDRE, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *à Flaminia.*

J'ai rendu votre lettre, et j'ai trouvé mon maître,
Qui disoit qu'il falloit promptement disparoître...
Il m'a fort querellé d'avoir tant différé.

FLAMINIA.

A-t-il lu ce papier?

ARLEQUIN.

Non ; il l'a déchiré.
De l'un de ses habits la Dame étoit vêtue :
Elle s'est, sur le champ, dérobée à ma vue.
J'ai vu dans la maison beaucoup de mouvemens.
On a parlé d'habits pour des déguisemens.

D. PEDRE.

Je sens à ce récit redoubler ma colere !...
Viens... Conduis-moi.

ARLEQUIN.

Souffrez que ce feu se modere :
Ne vous pressez pas tant. Vous courez grand hasard
De manquer votre proie, en arrivant trop tard.
Le Seigneur Lélio vouloit en diligence
Sortir de la maison.

FLAMINIA.

Pour plus grande assurance,
Vois s'ils y sont encore, ou tâche de savoir
Le chemin qu'ils ont pris.

(*Arlequin sort.*)

SCENE XXVII.

FLAMINIA, D. PEDRE, COLOMBINE.

D. PEDRE, *à Flaminia.*

Va, je lui ferai voir
Que s'il m'a su tromper par sa fausse sagesse,
Il sentira combien ce procédé me blesse,
Et que je ne suis pas d'humeur à le souffrir !

SCENE XXVIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA, D. PEDRE, COLOMBINE.

FLAMINIA, *à Arlequin.*

Est-il au même endroit ?

ARLEQUIN.

A force de courir
J'ai devancé ses pas. Il vient.

FLAMINIA, *à D. Pedre.*

Pour le surprendre,
Rentrons... Dépêchons-nous... car je pense l'entendre.

(*Elle rentre chez elle avec D. Pedre et Colombine.*)

SCENE XXIX.

LÉLIO, UN CROCHETEUR, *qui porte un coffre*, ARLEQUIN.

LÉLIO, *au crocheteur, lui montrant la porte de l'appartement de Mario.*

C'est-là qu'il faut le mettre. Avance, mon enfant...
(*A Arlequin.*)
Arlequin, aide-lui.

ARLEQUIN, *prenant un côté du coffre.*

Ce coffre est bien pesant !

(*Il entre avec le crocheteur dans l'appartement de Mario.*)

SCENE XXX.

LÉLIO *seul, croyant parler à Arlequin.*

VA le payer... Voyons... J'ai beau prêter l'oreille,
Il semble qu'en ces lieux tout le monde sommeille....
(A Mario, au dedans de l'appartement)
Frappons... Ouvre, c'est moi.

SCENE XXXI.

MARIO, *paroît*, LÉLIO.

LÉLIO.

J'AI tout ce qu'il nous faut.
Portons-le dans ta chambre, et sortons au plutôt.
(Lélio et Mario entrent ensemble dans l'appartement de ce dernier.)

SCENE XXXII.

FLAMINIA, D. PEDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à D. Pedre.*

Il est heureusement entré dans cette porte :
Je le tiens. Tôt ou tard il faudra qu'il en sorte !...
Approchons doucement, et l'entourons si bien
Que pour nous échapper il n'ait aucun moyen....
Pour sortir de ces lieux il n'est point d'autre issue.
(*A Arlequin.*)
Arlequin, va fermer la porte de la rue...
(*A D. Pedre.*)
On ouvre.... Taisons-nous.

SCENE XXXIII.

LÉLIO, *déguisé avec un manteau et un masque*, MARIO, *habillé en femme, et masqué aussi ;* D. PEDRE, COLOMBINE, FLAMINIA, ARLEQUIN.

LÉLIO, *à Mario.*

Viens, donne-moi la main.

FLAMINIA, *à Lélio, se mettant au devant de lui.*

Masque ! je vous connois.

D. PEDRE, *à Lélio, qu'il arrête.*

Vous résistez en vain.

Je vous connois aussi.

FLAMINIA, *à Lélio, en s'approchant de Mario.*

Je prétends que mon pere

Juge si...

D. PEDRE, *à Lélio, qui veut s'opposer au dessein de Flaminia.*

Rangez-vous.

FLAMINIA, *se débattant avec Lélio.*

Non; vous avez beau faire,

Elle ôtera son masque.

LÉLIO, *après s'être démasqué.*

Au moins, écoutez-moi.

Je sais qu'en nous voyant le fait parle de soi,
Et qu'on ne peut offrir à votre défiance
Un plus juste sujet. Cependant, l'apparence
Vous trompe et vous abuse; et, si vous nous laissez...

D. PEDRE.

Chansons que tout cela!

FLAMINIA, *à Lélio.*

Finissez, finissez.

J'ai de quoi vous confondre, et ma joie est extrême.
(*Montrant Mario.*)
Je prétends voir Madame; et, dès ce moment même,
Je vais la démasquer.

LÉLIO, *fatigué des efforts de Flaminia, et démasquant Mario, à Flaminia et à D. Pedre.*

Ah! c'en est trop!... Voyez.

Je vous avois bien dit que vous vous abusiez :
Etes-vous satisfaits ?

(*Flaminia rentre dans son appartement , avec D. Pedre , Colombine et Arlequin , sans parler. Ils témoignent tous leur confusion par des attitudes différentes.*)

SCENE XXXIV.

LÉLIO, MARIO.

LÉLIO.

Après cette aventure,
Mario, ta sortie est encore moins sûre.
Ma femme, en son dépit, aura dit à ses gens
D'épier tous nos pas. Cet autre contre-tems
Nous mettroit hors d'état d'oser rien entreprendre...
Mais, adieu. Silvia peut se lasser d'attendre.
Ne t'inquiete pas. Ton bonheur différé,
Crois-moi, cher Mario, n'est pas moins assuré.

(*Il fait rentrer Mario dans son appartement , et sort seul.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, *seule.*

Un malheur inoui me poursuit, sans relâche!
A confondre un ingrat vainement je m'attache.
Propice à mon époux, un démon envieux
Transforme en vains objets ce qui s'offre à mes yeux;
Par lui de mes projets l'attente est démentie,
Et je suis, à toute heure, ou trompée ou trahie.
Au gré de mes souhaits tout semble disposé:
Sous un habit de femme un homme est déguisé;
Et, ce qui rend encor mon supplice plus rude,
Il me reste pour fruit de mon inquiétude
Les plaintes de mon pere, et le chagrin de voir
Triompher Lélio, qui va s'en prévaloir.
Après cet avantage, il va ne plus rien craindre,
Et pourra désormais vivre sans se contraindre.
Mais c'est aussi, peut-être, en feignant que mon cœur
Cessera d'écouter une vaine terreur
Qu'enfin je trouverai l'occasion propice.
En vain j'aurois recours à tout autre artifice.
Feignons donc.

SCENE II.

COLOMBINE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Ah! c'est toi?... Que t'a dit Arlequin?

COLOMBINE.

Quelque obstacle imprévu le retient en chemin.

FLAMINIA.

Il n'est point revenu? J'espere que son zele
Me fera rencontrer quelque clarté fidelle.

COLOMBINE.

L'affaire de tantôt, quoi que vous en disiez,
Veut que de votre erreur vous vous désabusiez.
Il est vrai, comme vous j'avois l'ame blessée
De voir à Lélio cette ardeur empressée,
Et ces attentions, qui, vraisemblablement,
Ne devoient s'imputer qu'au souci d'un amant;
Et je m'imaginois que dans cette retraite
Il nous cachoit l'objet d'une intrigue secrette:
Ce fait, à dire vrai, paroissoit avéré;
Mais je lui rends justice, et je me sais bon gré
D'avoir osé, Madame, embrasser sa défense.

FLAMINIA.

Présumes-tu par-là prouver son innocence?
La lettre que je tiens ne sera d'aucun poids!
Je n'oserai me plaindre, et maintenir mes droits!

Je me verrai sans cesse en esclave asservie
Au caprice soudain d'une amoureuse envie !
Les maris doivent-ils avec impunité,
Exposer à nos yeux leur infidélité ?
Ont-ils un privilége acquis et hors d'atteinte,
Qui les met en état de nous braver sans crainte ?
Et de nos chastes feux méprisant le pouvoir,
N'écouteront-ils plus ni raison, ni devoir ?
Mais, que dis-je ? en un mot, ne serons-nous leurs femmes
Que pour perdre le droit de régner sur leurs ames ?

COLOMBINE.

Oui, vous avez raison : cet usage maudit,
Par de séveres loix, devroit être interdit.
Il blesse notre honneur, notre orgueil s'en offense,
Et l'on devroit punir une telle licence ;
Mais à qui nous en plaindre ? et qui voudra pour nous,
En chevalier errant s'armer seul contre tous,
Quand Messieurs les maris, entr'eux d'intelligence,
Nous forcent, malgré nous, à garder le silence ?

FLAMINIA.

Qui ! moi ? je me tairai ? Non, Colombine, non.
Je sens en y pensant certaine émotion
Qui peut aller plus loin qu'on ne se persuade !

COLOMBINE.

Pour guérir les transports de votre esprit malade,
Pardonnez-moi ce mot, avouez franchement
Que de tous vos chagrins vous êtes l'instrument ?
Lélio, contre qui vous déclamez sans cesse,
A remplir vos desirs s'étudie et s'empresse ;

Suivant ce que je vois, il ne vit que pour vous :
Vous n'avez qu'à parler, habits, argent, bijoux...

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Habits, argent, bijoux ne sont rien pour une ame
Dont un ingrat dédaigne et méprise la flamme.
Ces chimériques biens que tu m'oses vanter,
Lorsqu'on ne m'aime plus, ne sauroient me flater.
Lélio se conduit par pure politique :
Je connois mieux que toi ce qu'il met en pratique ;
Il veut en imposer par cet extérieur,
Et faire croire à tous que ma mauvaise humeur,
Mes soupçons défians, mes soins, ma jalousie
Ne doivent s'imputer qu'à mon foible génie,
Que de nos différens il est l'unique auteur,
Et que son procédé montre assez son ardeur.
C'est ainsi qu'un mari se disculpe du blâme
Qu'attireroient sur lui les plaintes de sa femme,
Si le public savoit que de si beaux dehors
Ne servent qu'à couvrir ses amoureux transports,
Et qu'ailleurs que chez lui, sans crainte et sans scrupule,
Il se livre, avec joie, à l'ardeur dont il brûle.

COLOMBINE.

Vous parlez à merveille. On en pourroit citer
Qui de cette façon savent se comporter ;
Mais il en est aussi...

FLAMINIA, *l'interrompant.*

Je n'excepte personne...
La lenteur d'Arlequin me surprend et m'étonne.

SCENE III.

ARLEQUIN, FLAMINIA, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *à Flaminia.*

MADAME, me voilà. J'ai bien fait du chemin !
Vous ne vous plaindrez plus de ce pauvre Arlequin ;
Pour vous rendre service, il a fait des merveilles,
Exposant fiérement son dos et ses oreilles....
Pour celles-ci, je crois les avoir toutes deux ;
C'est quelque chose encor. L'autre, plus malheureux,
Vient d'éprouver un bras d'une vigueur extrême !

FLAMINIA.

Qui peut t'avoir battu ?

ARLEQUIN.

Votre mari, lui-même.

FLAMINIA.

Ah ! quelle indignité !... C'est pour mieux me braver...
Console-toi du mal que tu viens d'éprouver,
Et compte qu'il aura dans peu sa récompense.
Hâte-toi de répondre à mon impatience :
Qu'as tu vu ? que sais-tu ?

ARLEQUIN.

Madame, en vérité,
Je ne sais rien de plus.

FLAMINIA.

Tu n'as donc pas été...

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Les coups que j'ai reçus, vous prouvent le contraire.

FLAMINIA.

Je t'avois commandé....

ARLEQUIN, *l'interrompant.*

Tout ce que j'ai pu faire,
C'est de l'accompagner dans cinq ou six endroits.
Lélio, me voyant, m'a dit, à chaque fois:
« Va-t-en... » « De mon devoir souffrez que je m'ac-
» quitte, »
Ai-je alors répondu. « J'ai certaine visite
» Où je ne prétends pas que l'on vienne avec moi... »
« Monsieur je vous suivrai... » « Va-t-en; retire-toi... »
« Monsieur, je ne le puis... » « Arlequin, je t'en
» prie... »
« Monsieur, vous vous moquez... » « J'entends peu
» raillerie.
« Tu sais que j'ai le bras un peu prompt... » « Je le
» sai;
» Mais, quoi que vous disiez, Monsieur, je vous
» suivrai.
» Je ne suis point de ceux que la menace étonne... »
« Obéis, je le veux... » « Non... » « Mais, je te l'or-
» donne... »
« Moi, je ne le veux point... » « Tu t'en repentiras... »
« Nous verrons... » « Je te dis que tu m'obéiras... »
« Je remplis mon devoir, et je ne dois rien craindre... »
« Enfin, à te rosser tu veux donc me contraindre?... »
« Tout ce qu'il vous plaira. » Lors, sans plus de
façon,

Comme il me l'avoit dit, il a pris un bâton,
Dont, malgré mes raisons, ma noble résistance,
Il m'a, sans vanité, régalé d'importance !
Il a très-mal payé mon zele officieux,
Et m'a fort corrigé d'être si curieux !

FLAMINIA.

C'est à moi, non à toi, qu'il a fait cet outrage.

ARLEQUIN.

C'est à moi !

FLAMINIA.

Ta présence a dû lui faire ombrage.
T'auroit-il maltraité s'il n'eût pas soupçonné
L'ordre juste et précis que je t'avois donné ?
Ce trait de son amour aide encore à m'instruire....
(*A Colombine.*)
Mais je veux, Colombine, autrement me conduire,
Dissimuler si bien... Quel homme vient à nous ?

ARLEQUIN.

Je le connois, Madame.

SCENE IV.

PAMPHILE, FLAMINIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à Pamphile.*

Ah ! Monsieur, c'est donc vous ?

PAMPHILE, *à Flaminia.*

Pardon. j'ai cru trouver Lélio.

FLAMINIA.

Quelle affaire
Avez-vous avec lui ?

PAMPHILE.

Ce n'est point un mystere.
Vous êtes son épouse ?

FLAMINIA.

Oui, Monsieur.

PAMPHILE.

Permettez
Que j'ose encor, Madame, implorer vos bontés.

ARLEQUIN.

Pardon aussi, Monsieur. Qu'est-ce que cette lettre
Qu'à mon maître tantôt je vous ai vu remettre ?

FLAMINIA.

Laisse-nous.

PAMPHILE, *à Arlequin.*

Cette lettre est d'un de nos amis ;

Je venois lui parler de ce qu'il m'a promis...
(*A Flaminia.*)
Madame, il peut me rendre un important service;
Le sort vient de m'offrir un favorable indice.
J'adorois Silvia : notre hymen résolu,
Après de longs délais, devoit être conclu;
Son pere y met obstacle, ou plutôt la volage
Sous les loix de l'hymen à Mario s'engage :
Ces époux aussi-tôt de Genes sont partis.
Vainement par mes gens ils ont été suivis;
Mais j'ai su qu'à Milan ils cherchoient un asyle,
Et je crois d'autant mieux qu'ils sont dans cette ville
Que j'ai de Silvia reconnu le valet.

ARLEQUIN.

Comment s'appelle-t-il ?

PAMPHILE.

Scapin.

ARLEQUIN.

Je suis au fait.
Mon maître la connoît.

FLAMINIA, *bas, à Colombine.*

Seroit-ce l'inconnue,
Qui pour voir mon mari ce matin est venue?

PAMPHILE, *à part.*

Lélio la connoît, et ne m'avertit point!
Je saurai le contraindre à m'éclaircir ce point...
(*A Flaminia.*)
J'abuse trop long-tems de votre patience :
Ce qu'on me dit me jette en quelque défiance.

Je verrai Lélio pour apprendre de lui
Si je dois désormais compter sur son appui.
(Il sort.)

SCENE V.

FLAMINIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à part.*

Je suis dans mes soupçons d'autant plus confirmée...
Je n'en dois plus douter, cette femme est aimée.
Le soin de la cacher n'est point indifférent,
Et je tiens pour suspect l'intérêt qu'on y prend...
Toutefois suspendons l'effet qui s'en doit suivre,
Et calmons les transports où mon ame se livre...
(A Colombine.)
J'ai quelque ordre à donner ; Colombine, suis-moi...
(A Arlequin.)
Ne sors point ; car je puis avoir besoin de toi.

ARLEQUIN.

Je resterai.

SCENE VI.

ARLEQUIN, *seul.*

MALGRÉ l'effroi qu'elle m'inspire ;
Quand j'y songe, j'ai peine à m'empêcher de rire...
O quelle extravagante ! il faudra l'enfermer...
Je veux qu'elle ait, au fond, sujet de s'alarmer :
Pour moi je ne vois pas que ce soit si grand'chose,
Et son mal est plus grand que celui qui le cause...
Si je deviens jaloux...

SCENE VII.

SILVIA, *habillée en homme, et masquée,* ARLEQUIN.

SILVIA, *à part, se démasquant, sans voir Arlequin.*

ENFIN, heureusement,
Je viens, à la faveur de ce déguisement,
De voir impunément Pamphile que j'abhorre...
De crainte et de courroux mon cœur frémit encore...
Mais je dois maintenant rassurer mes esprits ;
Je n'ai plus rien à craindre étant dans ce logis.
Je vais voir Mario .. Que cette aimable vue...
(*Apercevant Arlequin.*)
Remettons notre masque.

ARLEQUIN, *après avoir fait plusieurs tours pour examiner Silvia qui se promene.*

Aurois-je la berlue ?
C'est l'habit de mon maître... Oui, c'est lui justement.
Je ne me trompe point, et c'est apparemment
(*A Silvia.*)
La Dame en question.... Peut-on, sans vous déplaire,
Demander à vous voir ?
(*Silvia se met dans un fauteuil.*)

SCENE VIII.

FLAMINIA, COLOMBINE, UN LAQUAIS, SILVIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *au laquais.*

RETOURNE chez mon pere;
Dis-lui que nous irons souper chez lui ce soir,
Que j'attends mon mari.
(*Le laquais sort.*)

SCENE IX.

FLAMINIA, COLOMBINE, SILVIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à part, appercevant Silvia.*

MAIS je pense le voir...
(*A Silvia, qu'elle prend pour Lélio.*)
Pourquoi changer d'habit ? Votre amante nouvelle,
L'aimable

L'aimable Silvia, dites, l'ordonne-t-elle?
(*A Arlequin, qui rit.*)
Pourquoi rire?

ARLEQUIN, *riant.*

Le trait est des plus curieux!
Vous vous figurez donc Lélio dans ces lieux?

FLAMINIA, *montrant Silvia.*

Le voilà : je le vois. Cet habit me l'assure.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas lui.

FLAMINIA.

Comment?

COLOMBINE, *bas, à Flaminia.*

Selon ma conjecture,
C'est la Dame chez qui tantôt on l'a porté.
Vous ne douterez plus de cette vérité.
Arlequin a raison... Venez, venez, Madame:
L'habit de Lélio nous cachoit une femme.

FLAMINIA, *examinant Silvia.*

(*A Silvia*)

En effet, c'en est une... Otez ce masque, ôtez.
Je veux rendre, à mon tour, justice à vos beautés.
Je vous saurai bon gré de cette complaisance...
Vous résistez?... Je puis user de violence:
Songez-y.. Ma priere a si peu de pouvoir?
Enfin, puisqu'il le faut, je m'obstine à vous voir.
(*Elle arrache le masque à Silvia.*)
Quoi! Madame, c'est vous?... Ah! Ciel! quelle impudence!
Vous revenez céans, sachant ce que je pense?

Vous devez vous attendre au plus sanglant affront,
Et votre châtiment ne peut être trop prompt...
(*A part.*)
Ce n'étoit pas à tort que j'étois alarmée !...
Sortons.. Je veux tenir chaque porte fermée,
Afin qu'à ma vengeance elle n'échappe pas...
(*A Arlequin.*)
Je vais, par un billet, dont tu te chargeras,
En avertir mon pere.

(*Elle sort avec Colombine et Arlequin.*)

SCENE X.

SILVIA, *seule.*

Eh ! qu'ai-je encore à craindre ?
De mon sort à présent je cesse de me plaindre,
Puisqu'enfin Mario doit être dans ces lieux...
(*Mario ouvre la porte de son appartement.*)
Que vois-je ? quel objet se présente à mes yeux ?

SCENE XI.

MARIO, SILVIA.

SILVIA.

C'est vous, cher Mario !... Que ma joie est extrême!

MARIO.

Ah ! jugez des transports d'un époux qui vous aime !...
Mais que fair Lélio ?... Quoi ! ne devoit il pas,
Pour plus de sûreté, ne point quitter vos pas ?
En venant avec vous, sans doute, sa présence
Auroit...

SILVIA, *l'interrompant.*

Ne l'imputez qu'à mon impatience.
Il m'a fait, pour raison, changer de logement.
Sa parente, chez qui je suis présentement,
L'a prié de vouloir terminer une affaire.
Il m'a dit, en sortant, qu'il ne tarderoit guere;
Mais je n'ai pu l'attendre, et, sans m'embarrasser
Si le même lutin viendroit me traverser,
(Car j'ai su le succès de votre mascarade,
La fureur de sa femme, et sa brusque incartade,
Et le prix qu'a reçu son mouvement jaloux ;)
Je suis, dis-je, venue, au hasard, comme vous,
D'être très mal reçue. Enfin, quoi qu'il avienne,
Nulle félicité n'égalera la mienne,
Puisque je vous revois.

MARIO, *voyant entrer Flaminia et D. Pedre.*

On vient de ce côté...

Passons de celui-ci.

(*Il conduit Silvia dans son appartement.*)

SCENE XII.

FLAMINIA, D. PEDRE.

FLAMINIA.

Son infidélité
Va vous être prouvée ; et vous verrez, vous-même,
(*Cherchant Silvia de tous côtés.*)
En propre original... Ma surprise est extrême....
Je ne la trouve point... Je ne sais où j'en suis !...
Par quel art, et par qui mes soins sont-ils trahis ?

D. PEDRE.

Ma foi ! ma chere enfant, vision toute pure !
Fantôme dont un rêve a formé la figure !

FLAMINIA.

Mais, j'ai vu, j'ai touché.

D. PEDRE.

Je veux voir à mon tour,
Et que la vérité soit mise en tout son jour.
Pour la seconde fois, trop crédule, à mon âge,
Je viens faire céans un fort sot personnage.
J'ai toujours bien pensé de mon gendre, et je voi
Qu'on veut obstinément le brouiller avec moi.

FLAMINIA.

Puisque pour me tromper tout le monde conspire,
Je prétends désormais tout voir, et ne rien dire.

SCENE XIII.

PAMPHILE, ARLEQUIN, FLAMINIA, D. PEDRE.

PAMPHILE, *à Flaminia.*

Madame, je reviens, afin d'être éclairci.
J'ai cru voir Lélio qui revenoit ici.

FLAMINIA.

Il n'est point de retour.

PAMPHILE, *montrant Arlequin.*

Ce qu'il vient de m'apprendre,
Pour certaines raisons, a lieu de me surprendre.
Silvia, que je cherche, est dans votre maison :
Pourrois-je m'en flater ?

FLAMINIA,

Non, Monsieur.

ARLEQUIN.

Comment ! non ?
Elle y doit être encore, ou bien elle est sortie ?

FLAMINIA, *à Pamphile.*

Il ne sait ce qu'il dit.

ARLEQUIN.

Madame, je vous prie
De parler un peu mieux.

PAMPHILE.

Avez-vous intérêt,
Madame, à la cacher ?

FLAMINIA.

Je ne sais ce que c'est.
Ce valet est un fou!

ARLEQUIN.

Vous plaisantez, peut-être ?...
Comment ! je n'ai pas vu, sous l'habit de mon maître,
Une femme en ces lieux, que, fort civilement,
Vous avez démasquée ; et, sortant brusquement,
Vous en avez écrit à Monsieur votre pere ?...
J'ai porté le billet !

PAMPHILE, *à Flaminia.*

Cette preuve est bien claire.
Ce valet, après tout, ne l'a point inventé?

ARLEQUIN.

Morbleu ! je soutiendrai que c'est la vérité.

PAMPHILE, *à part.*

Qu'entends-je ? Tout ceci commence à m'interdire.
A qui donc m'adresser ? et qui pourra m'instruire ?
(*A D. Pedre.*)
Daignez me débrouiller cette confusion,
Monsieur ; et m'apprenez qui des deux a raison.
Madame doit l'avoir ; mais est-il vraisemblable
Que son récit ne soit seulement qu'une fable ?

D. PEDRE.

Monsieur, ce que je puis vous dire là-dessus,
C'est que de ce débat vous me voyez confus.

ARLEQUIN.

Je ne le suis pas, moi !

D. PEDRE.

Tais-toi, je t'en conjure !
Je ne puis imputer toute cette aventure
Qu'au conte que sur rien, forge un esprit jaloux.

ARLEQUIN, *bas à Pamphile.*

Monsieur, vous voyez bien que tous deux ils sont fous ?

SCENE XIV.

COLOMBINE, FLAMINIA, D. PEDRE, PAMPHILE, ARLEQUIN.

COLOMBINE, *à Flaminia.*

Hé bien, Madame ?

FLAMINIA.

Eh ! bien, je suis désespérée !
Tu sais que dans ces lieux une femme est entrée ?

COLOMBINE.

Oui ; je le soutiendrai !

FLAMINIA.

Je ne sais pas comment
Elle a pu s'échapper.

COLOMBINE.

Cherchons exactement...

(*Après avoir regardé par-tout, et examinant la porte de l'appartement de Mario.*)

Que vois-je ?... La serrure, en dehors, est ouverte...
Madame, croyez-moi, l'intrigue est découverte.
Votre époux a la clef: il est venu céans;
Il a caché la Dame, et s'est saisi du tems
Que vous étiez chez vous.

FLAMINIA.

En effet, plus j'y pense,
Plus à ce que tu dis j'entrevois d'apparence...
En ouvrant cette porte on nous mettra d'accord.
(*A D. Pedre.*)
N'y consentez-vous pas ?

D. PEDRE.

Moi ? je le veux très-fort !
(*D. Pedre frappe à la porte de l'appartement de Mario.*)

SCENE XV.

LELIO, FLAMINIA, D. PEDRE, PAMPHILE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LÉLIO, *arrivant de dehors.*

QUEL bruit fait-on chez moi ?... Qui frappe de la sorte ?...
(*Montrant la porte de l'appartement de Mario.*)
Le premier qui viendra toucher à cette porte....
(*Il met l'épée à la main.*)
(*A D. Pedre, qui veut approcher de la porte.*)
Monsieur, n'avancez pas... Il n'est respect humain
Qui puisse m'imposer, et retenir ma main !

FLAMINIA.

Je vous imposerai, quoi que vous puissiez faire ;
Ma crainte maintenant n'est plus imaginaire ;
Je ne sortirai point. Après ce que j'ai vu,
Tôt ou tard, vous serez pleinement confondu !

LÉLIO.

(*A Pamphile.*)

Ma femme c'est assez... Que voulez-vous, Pamphile ?

PAMPHILE.

Ce lieu pour Silvia n'est-il point un asyle ?

LÉLIO.

Pourquoi le demander ?

PAMPHILE.

Avez-vous oublié
Ce que pour moi d'Octave exige l'amitié !
Vous m'avez ce matin donné votre parole :
Ne m'auriez-vous flatté que d'un espoir frivole ?

LÉLIO.

Je me souviens très-bien de ce que j'ai promis :
Je suis homme d'honneur, fidele à mes amis...
Mais c'est vouloir chez moi, Monsieur, trop entreprendre.
Présumez-vous que j'aie aucun compte à vous rendre ?
Gardez-vous de vouloir trop avant pénétrer !
Dans cet appartement aucun ne doit entrer....
Peut-être, en d'autres tems, je tiendrai ma promesse.

PAMPHILE, *voulant s'approcher de la porte de l'appartement de Mario.*

Pour me montrer qu'à tort un tel refus me blesse,

Et que par vous mes vœux n'ont point été trahis,
Laissez-moi voir, du moins....

LÉLIO, *l'arrêtant.*

Monsieur, je ne le puis.

SCENE XVI.

SCAPIN, FLAMINIA, LÉLIO, D. PEDRE, PAMPHILE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SCAPIN, *à Lélio et à Pamphile.*

Plus de guerre, Messieurs ! En courrier d'importance,
Pour vous mettre d'accord, je viens en diligence.

PAMPHILE.

Épargne-toi ce soin ; nous le serons sans toi.

SCAPIN, *lui donnant un billet.*

Vous vous trompez. Voyez.

PAMPHILE, *après avoir lu bas.*

Suivant ce que je voi,
Mon pere est arrivé ... Mais que prétend il faire ?
Quelles raisons ont pu désarmer sa colere ?

SCAPIN.

Celui de Mario demande aussi son fils.
Je crois vos différens heureusement finis,
Puisque, pour étouffer tout desir de vengeance,
Ils parlent maintenant d'hymen et d'alliance.
Venez apprendre d'eux ce qu'ils ont projetté,
Et la condition qu'ils ont mise au traité.

PAMPHILE, *à Lélio.*

Je ne dois point ici finir cette querelle.
Vous êtes un ami généreux et fidele,
Monsieur ; et c'est à tort que je m'en prends à vous.
Je vais voir quel accord on peut faire entre nous.
Toutefois, quelque soit le courroux qui m'anime,
Je ne vous puis, Monsieur, refuser mon estime.
Adieu.

LÉLIO.

Comptez sur moi. Mario vous suivra ;
Et je m'engage encor d'y mener Silvia.

(*Pamphile et Scapin sortent.*)

SCENE XVII.

FLAMINIA, LÉLIO, D. PEDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LÉLIO, *à Flaminia.*

Pour vous, ma chere femme.... et vous, mon cher beau-pere,
Avec bien du plaisir, je vais vous satisfaire....
(*Frappant a la porte de l'appartement de Mario.*)
Ouvre, cher Mario.

SCENE XVIII et derniere.

MARIO, SILVIA, FLAMINIA, LÉLIO, D. PEDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LÉLIO, *à Mario et à Silvia.*

Venez, heureux époux;
Venez. Ne craignez rien; tout conspire pour vous:
Vos parens sont venus, et sont d'intelligence.

MARIO.

Que pourront les effets de ma reconnoissance!

SILVIA, *à Lélio.*

Je vous dois, tout ensemble, et la vie et l'honneur:
Un si cher souvenir augmente mon bonheur!

D. PEDRE, *à Lélio.*

Mon gendre, embrassez-moi.... C'est avec répugnance
Que je me suis rendu....

FLAMINIA, *à Lélio.*

Je garde le silence.
Je connois mon erreur; mais, enfin, je me plains:
Pourquoi me laissiez-vous ignorer vos desseins?
Quoi! n'en devois-je pas être dépositaire?

LÉLIO.

Je vous laisse à penser pourquoi j'ai dû me taire?

ARLEQUIN.

Vous avez très-bien fait. Le sexe est trop causeur!

FLAMINIA,

FLAMINIA, *à Silvia.*

Madame, pardonnez aux foiblesses d'un cœur,
Dont l'amour indiscret vous a trop outragée !

SILVIA.

Par cet embrassement j'en veux être vengée !

FLAMINIA, *à Lélio.*

Sur ce qui s'est passé réglant mes sentimens,
Je déteste, à jamais, ces jaloux mouvemens,
Et je ne vois que trop qu'une vaine apparence
Des époux bien souvent trouble l'intelligence.

ARLEQUIN, *à Lélio, en lui montrant Flaminia.*
(A Colombine, en l'embrassant.)

Allons, embrassez-la.... Que je t'embrasse aussi.

LÉLIO, *à Mario et à Silvia.*

Autant que vous voudrez, vous resterez ici.

D. PEDRE, *à Lélio et à Flaminia.*

Pour mieux goûter le prix d'un sort si favorable,
Suivez-moi, mes enfans ; allons nous mettre à table.

ARLEQUIN.

C'est bien dit. N'ayant plus à craindre de danger,
Avec grand appétit, je vais boire et manger.

FIN.



4

LE RETOUR DE MARS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN DIVERTISSEMENT,

PAR DE LA NOUE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET
DU RETOUR DE MARS.

PENDANT que Mars est allé à la guerre, Vénus qui lui avoit promis d'avoir toujours la Fidélité pour compagne, l'a chassée, peu de jours après, et l'a rappelée, le jour même qu'il doit revenir; encore en trouve-t-elle la compagnie fort ennuyeuse. Thémis, Apollon, Plutus, qui ont fait leur cour à Vénus, et en ont été, tour-à-tour, très-bien accueillis durant l'absence de Mars, prennent congé d'elle, lorsqu'il est attendu à Cythere. L'Amour l'y précede, de quelques momens; mais les fatigues qu'il a essuyées à sa suite, dans les camps, l'ont tellement exténué qu'il est près d'expirer. Cependant, il espere que le retour de Mars va lui rendre toutes ses forces. Mercure annonce enfin l'arrivée de l'amant de Vénus. Il paroît, vêtu à la Françoise, et veut, avec la légéreté militaire de cette nation, signaler son en-

trée chez la Déesse, par les familiarités que leur liaison lui semble autoriser. Elle le repousse d'abord et lui reproche l'état où la guerre a réduit l'Amour. Après s'être quelque tems querellés, il veut la quitter, de nouveau; mais elle prie l'Amour de le lui ramener, et ils se raccommodent. Les Jeux et les Plaisirs célebrent cette réunion par des chants et des danses.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE RETOUR DE MARS.

« CETTE Piece eut, pendant dix-sept représentations, de suite, le plus grand succès, et en étoit digne. Tout dans ce petit Drame est fin, léger et pensé. L'esprit, l'art et le jugement s'y trouvent réunis. Il doit figurer parmi nos meilleures Pieces épisodiques. L'Auteur a su allier, à propos, au badinage satyrique les images les plus vives et les plus nobles. Mars représente nos Guerriers ; Thémis, les Gens de robe ; Apollon, les Beaux-Esprits, et Plutus les Financiers. Une allégorie bien soutenue a fourni les traits les plus ingénieux et les plus agréables, » disent l'Éditeur des *Œuvres de La Noue*, l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique*, et des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*.

« Quoi que ce soit le premier Ouvrage que La Noue ait donné à Paris, on jugea aisément que

ce n'étoit pas son coup d'essai, dit encore l'Auteur du *Mercure*, Décembre, premier volume 1735, et Janvier 1736. (En effet, il avoit fait jouer, en 1734, sa petite Comédie des *Deux Bals*, à Strasbourg, comme nous l'avons dit dans le Catalogue de ses Pieces, tome onzieme des Tragédies de notre Collection.) On ne parvient que par degrés à écrire avec autant d'élégance et de finesse. Tous les vrais connoisseurs en ont jugé de même. »

« Le retour de Mars à Cythere, auprès de Vénus, n'est autre chose que le retour des Officiers auprès de leurs maîtresses dans la Capitale de la France, qui, dans la belle galanterie, mérite d'entrer en parallele avec la Cythere de la Grece; Vénus, qui, au départ de Mars, a retenu la Fidélité auprès d'elle, joue un personnage qui lui est commun avec la plupart des belles, qui promettent aux amans, que la gloire leur enleve, qu'elles leur seront fidelles; la Fidélité exilée, dès le premier jour de l'absence, et rappelée au dernier, ne convient que trop au sexe qui commence par l'inconstance et finit par la feinte, pour ménager, à la fois, ses droits et ses conquêtes, » ajoute l'Auteur du *Mercure*.

LE RETOUR DE MARS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN DIVERTISSEMENT,

PAR DE LA NOUE;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Décembre 1735.

PERSONNAGES.

MARS.
VÉNUS.
L'AMOUR.
TROUPE D'AMOURS.
LA FIDÉLITÉ.
APOLLON.
MERCURE.
THÊMIS.
PLUTUS.
LES JEUX.
LES PLAISIRS.
ARLEQUIN.
UN CHANTEUR.

La Scene est à Cythere.

LE RETOUR DE MARS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

NON, je ne conçois point de plus cruel martyre
Que de vivre sous votre empire.

LA FIDÉLITÉ.

La Déesse de la Beauté
Soumise à la Fidélité!
En bonne foi, Vénus, vous voulez rire?

VÉNUS.

Vous plaisantez encor!

LA FIDÉLITÉ.

Je ne dirai plus rien.

VÉNUS.

Vous m'ennuyez.

LA FIDÉLITÉ.

Je le sais bien:
D'aujourd'hui, cependant, vous m'avez rappelée.

VÉNUS.

Et je voudrois déja vous avoir exilée.
Une Belle avec vous est toujours en procès.

LA FIDÉLITÉ.

Hélas ! j'ai beau plaider, je ne gagne jamais.
Sans raison, toutefois, vous me grondez, Déesse.
Le jour que Mars partit, rappelons-nous les faits,
Dans ces tendres momens que, rassemblant ses traits,
L'Amour dans un adieu confond avec adresse
Et sa rigueur et ses bienfaits;
Lorsqu'épuisant la plus vive tendresse
Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une ivresse,
Qui malgré de tendres regrets,
S'échappe et fuit avec vîtesse;
Quand l'aimable essaim des Plaisirs,
Indigens dans leur abondance,
Plus vifs par leur prochaine absence,
Sont prêts à s'envoler sur l'aile des soupirs;
Dans ces tendres momens vous m'avez appelée:
« Allez, dîtes-vous à Mars,
» Emmenez des Amours la troupe désolée:
» A l'abri de vos étendarts
» Qu'ils vous suivent dans les hasards.
» Pendant votre absence cruelle,
» Voilà ma compagne éternelle :
» Partez, pressez votre retour. »
Mars partit, emmena l'Amour;
Je restai près de vous.... combien de tems, Déesse ?...
Le premier jour on m'embrassa;
Le second mon abord glaça,

Et le troisieme on me chassa.
L'histoire est vraie ; elle vous blesse?

VÉNUS.

Elle me blesse, j'en conviens.
Et voilà les beaux entretiens
Qui vous font tant aimer des Belles ;
Vos cris, vos plaintes éternelles
Ont toujours fait détester vos liens.

LA FIDÉLITÉ.

Toujours ! non ; et j'ai vu ma puissance affermie
Faire le charme de la vie.
Jadis compagne de l'Amour,
Ses sujets et les miens ne formoient qu'une Cour ;
De nos États communs je réglois l'harmonie,
Avec prudence, avec économie,
De ses aimables dons je versois la douceur ;
Ce que l'amant gagnoit sur l'amante ravie
Étoit toujours salaire, étoit toujours faveur.
Par de nouveaux desirs augmentée et nourrie,
Sa flamme par le tems n'étoit point amortie.
Près du temple de la Beauté,
Long-tems, avec un œil avide,
Contraint dans sa témérité,
Voltigeoit le Plaisir, aujourd'hui moins timide ;
Long-tems exclus il gémissoit.
Privé de son aile perfide
Je l'admettrois ; il se fixoit :
Par mes soins il rajeunissoit.
Il n'étoit point alors de légere piqûre.
Je conduisois d'une main sûre

Tous les traits que l'Amour lançoit,
Et de deux cœurs qu'il unissoit
J'éternisois la profonde blessure.

VÉNUS.

Ce portrait, Déesse, est flatté:
On chercheroit en vain les douceurs qu'il rassemble;
Pour en faire un qui vous ressemble
Interrogeons la Vérité.
Incommode autant qu'ennuyeuse,
Tyrannisant un triste cœur,
La passion la plus joyeuse
Par vous dégénere en langueur.
Dans votre sombre pruderie,
Habile à tout empoisonner,
L'enjoûment séducteur, l'aimable étourderie,
Un seul grain de coquetterie,
Sont des crimes chez vous qu'on ne peut pardonner.
A vos côtés ont pris séance
Le respect timide et muet,
Le devoir imposant, le scrupule inquiet,
L'insipide persévérance,
L'ennui, le dégoût, l'indolence,
L'offensante satiété
Et la triste uniformité :
Pour la laideur, pour la vieillesse,
Gardez vos plaisirs peu touchans.
Vrai partage de la jeunesse,
L'inconstance a les siens plus doux et plus piquans.

LA FIDÉLITÉ.

De la Beauté qui me chasse

Le pouvoir est passager;
La honte saisit ma place,
Le remords sait me venger.

VÉNUS.

Bon ! vous chasser ! Qui songe à vous exclure ?
Quelle amante jamais a formé le dessein
De devenir inconstante et parjure ?
Le hasard fournit l'aventure;
Votre foiblesse en avance la fin.
Mais ne disputons plus, de grace.
En faveur du Dieu des combats,
Auprès de moi reprenez votre place....
A son retour s'il ne vous trouvoit pas....
Il est d'une humeur peu tranquille,
D'un emportement inutile
Je veux éviter le fracas.
Pendant l'été, la trompette guerriere
A guidé loin de moi les Amours éperdus;
Abandonnée et solitaire,
Pour m'égayer un peu, j'ai reçu dans Cythere
Thémis, Apollon et Plutus;
Mais, voyez mon malheur, Déesse,
En introduisant la richesse,
Plutus avoit oublié net
Le goût et la délicatesse !
Sous les replis de sa robe traîtresse,
Thémis nous apporta l'ennui, la sécheresse,
Échappés de son cabinet;
Et, pour achever mon martyre,
Apollon vint sans la satyre !

LA FIDÉLITÉ.

Mais, s'ils vous ennuyoient, pourquoi jusqu'à ce jour
Sont-ils restés dans votre Cour ?

VÉNUS.

Les chasser c'eût été me montrer trop sévere,
Car enfin ce sont des amans ;
Et, fussent-ils sans agrémens,
Leur perte n'est jamais légere.

LA FIDÉLITÉ.

Je ne sais comment Mars recevra tout ceci.

VÉNUS.

Taisons-nous, Thémis vient ici.

SCENE II.

THÉMIS, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

THÉMIS.

On dit que Mars arrive de l'armée ?

VÉNUS.

Oui, si j'en crois la Renommée.

THÉMIS.

Aujourd'hui ?

VÉNUS.

Je le crois.

THÉMIS.

Adieu, belle Vénus.

VÉNUS.

Quoi ! si-tôt ?

THÉMIS, *voulant s'en aller.*

Ne m'arrêtez plus,

Il est tems que je me retire.

VÉNUS, *la retenant.*

Écoutez donc, on a quelque chose à vous dire...
Eh ! bien, qu'avez-vous fait du Seigneur Apollon ?
Vous quittez ma Cour l'un et l'autre ;
Qu'il vous donne son cœur, qu'il reçoive le vôtre.
Vous êtes fille, il est garçon :
Vous auriez dû déja faire ce mariage.

THÉMIS.

Apollon et Thémis ! le plaisant assemblage !

VÉNUS.

Eh ! mais, Déesse, pourquoi non ?
Il est entre vous deux certaine convenance.

THÉMIS.

De la convenance entre nous !
Eh ! de grace, où la trouvez-vous ?
C'est un fou, plein de pétulance,
Sans gravité, sans consistance,
Dont l'esprit libertin voltige incessamment
Sur des riens, dont il fait son subtil aliment :
Tête sans poids, cervelle sans prudence.
Il parcourt, en moins d'un moment,
Des flots, des airs l'espace immense ;
Il s'éleve, il tombe, il s'élance
Au gré du caprice et du vent.
Il feroit beau le voir, dans son extravagance,

Prononcer de mon tribunal
Une sentence en madrigal !...
Adieu, je vais dans mon domaine
Rassembler mes sujets épars.

VÉNUS.

Mais pourquoi donc fuyez-vous Mars ?
D'où vous peut venir tant de haine ?

THÉMIS.

C'est un petit brutal, qui, sans ménagement,
Brusque souvent mon caractere ;
Ses sujets et les miens s'accordent rarement.
Il prétend que tout cede à son audace altiere.
Près des Belles, sur-tout, Mars et ses favoris
Nous poursuivent avec outrance.
Vénus, je soutiens que mes fils
Doivent sur ses enfans avoir la préférence.

VÉNUS.

Dans mes États ce point est contesté.

THÉMIS.

On dit que Mars est estimable :
Je le crois ; mais, en vérité,
J'ignore ce que la Beauté
Peut en lui découvrir d'aimable ;
Dans le portrait qu'Apollon m'en a fait
Je ne l'ai trouvé qu'effroyable.
Je l'ai retenu, trait pour trait ;
Écoutez s'il est véritable.
Loin devant lui la farouche Terreur,
D'un bras sanglant, d'une voix menaçante
Chasse la Peur et la froide Epouvante.

Plus près du Dieu l'intrépide Valeur,
Le glaive haut, l'œil fier, l'ame rassise,
Porte en tous lieux la mort qu'elle méprise.
Du char d'acier, chef d'œuvre de Vulcain,
L'Activité tient les rênes en main.
Fiers tourbillons, ses coursiers indomptables
Sement au loin des feux inévitables;
Le Dieu terrible, environné d'éclairs,
Brise, en passant, les sceptres, les couronnes,
Frappe les Rois, écrasés sous leurs trônes;
Lance la foudre, ébranle l'univers,
Et fait trembler Pluton en peuplant les enfers.

VÉNUS.

Oui, tel il est dans sa colere,
Tels sont ses généreux enfans;
Mais quand à la Beauté les fripons veulent plaire,
Ah! Déesse, qu'ils sont charmans!
Heureux s'ils n'étoient inconstans;
Plus heureux s'ils pouvoient se taire!

THÉMIS.

Et les miens donc? ah! qu'ils sont doux!

VÉNUS.

Oui, vos jeunes sujets sont tous petits bijoux.
Auprès d'une Beauté qu'ils plaident bien leur cause!
Regards poupins, tons précieux,
Discours musqués, tout distillans d'eau rose;
Tout en eux satisfait et l'oreille et les yeux.
Grasseyant avec art, riant par habitude,
Gesticulant avec étude,
Esprits légers, à railler inclinés,

Esprits clinquans, tout à jour façonnés,
Le sémillant papillonnage,
L'éloquent petit badinage;
Que de soins! quelle propreté!
Quel teint mignard! quelle peau douce et fine!
Joignez-y la mouche assassine,
Un jeune Sénateur est presque une Beauté.

THÉMIS.

En effet rien n'est plus aimable.
Je vois avec ravissement
Que la Beauté leur devient favorable;
Pour vous remercier d'un portrait si galant,
Pendant la campagne future
Vous en aurez chez vous bon nombre, je vous jure.

VÉNUS.

Eh! non, je peins *gratis*.

(*Thémis sort.*)

SCENE III.

LA FIDÉLITÉ, VÉNUS.

LA FIDÉLITÉ.

AH! Déesse! voici
Mon plus implacable ennemi.

VÉNUS.

Eh! qui donc?

LA FIDÉLITÉ.

LA FIDÉLITÉ.

C'est Plutus.

VÉNUS.

Ah ! vous êtes perdue.

LA FIDÉLITÉ.

Soumettez-vous toute entiere à mes loix ;
Jurez-le moi, sa force est confondue.

VÉNUS.

Hélas ! je l'ai juré cent fois,
Et j'ai cent fois été vaincue.

LA FIDÉLITÉ.

Il vient.... Un peu de fermeté.

SCENE IV.

PLUTUS, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

PLUTUS, *à Vénus.*

AH ! je vous trouve en compagnie !
Pourquoi donc cette nouveauté ?
(*A la Fidélité.*)
Ma bonne, laissez-nous, de grace ! en liberté;
Délogeons, le *trio* m'ennuie.

LA FIDÉLITÉ.

Plutus et ses enfans sont sans cérémonie.
Me connois-tu ?

PLUTUS.

Moi ? non, en vérité,

Et n'en ai même aucune envie....
Allons, allons, sans compliment,
Sors vîte.... Attendez donc.... Je rappelle en mon ame....
C'est la Fidélité.... C'est elle assurément....
(*A Vénus.*)
Eh! que faites-vous donc ici de cette femme?

VÉNUS.

Plutus....

LA FIDÉLITÉ.

Point de discours, foible Divinité;
Devant Plutus la Beauté doit se taire,
Pour ne laisser parler que la Fidélité;
C'est le moyen de s'en défaire.

PLUTUS, *à Vénus.*

Qui diable eût deviné qu'elle étoit en ces lieux?

LA FIDÉLITÉ.

Tu ne me connois pas!

PLUTUS.

Moi? chez plus d'une belle
J'ai vu jadis ton fantôme ennuyeux;
Mais il s'offre aujourd'hui rarement à mes yeux.

LA FIDÉLITÉ.

Que viens-tu faire ici?

PLUTUS.

La demande est nouvelle!
Ce que je fais par-tout; donner, pour recevoir.

LA FIDÉLITÉ.

Va, sors; on ne veut plus te voir.

PLUTUS, *à Vénus.*

On ne veut plus me voir, dit-elle?...

(*A la Fidélité.*)

Tais-toi, babillarde éternelle!
Nous savons jusqu'où va ton fragile pouvoir.
Sur terre, ardens à te détruire,
Mes sujets ont su m'en instruire.
Subalternes commis, d'auprès de la Beauté
Tu les exclus, avec fierté?
Sur eux je jette un œil de pere;
Ils percent les degrés. Soustraits à tes rigueurs,
De tems en tems, ils voguent à Cythere.
Toujours chiffrant, nombrant, les voilà directeurs.
Contre toi, dans l'instant, éclate leur colere.
Tu les fuis en tous lieux, par-tout ils sont vainqueurs;
Et si je voulois, moi, j'obtiendrois tes faveurs.

LA FIDÉLITÉ

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile:
Je reconnois leur vanité.
Sur la terre, Plutus, tout n'est pas infecté:
Il est encor plus d'un asyle,
Où mon pouvoir est respecté.
Il est des Beautés mortelles,
Tendres autant que fidelles,
Au-dessus de tes efforts;
Leur cœur, à mes loix docile,
Dédaigne l'appas servile
De tes immenses trésors.
Je connois leur petit nombre,
Et je couvre de mon ombre
Leurs plaisirs et leurs transports.

PLUTUS.

Ne diroit-on pas, à t'entendre,
Que sur terre on m'a revêtu
D'un pouvoir qui ne m'est pas dû?
Que je suis un tyran dont on doit se défendre ?
Qu'est-ce, sans moi, que la Beauté ?
Un flambeau, fumant, sans clarté,
Une étoile obscurcie, une fleur ignorée,
Sous l'humble buisson enterrée.
Seul j'en connois et rehausse le prix.
Au feu des yeux d'une brune piquante
J'allume du rubis le vivant incarnat;
Du diamant je brillante l'éclat.
J'unis, d'une main savante,
Sur de somptueux habits,
L'or et la perle innocente
Au superbe coloris
De la fleur la plus brillante;
Ajustemens et traits par moi sont assortis.
Pour conserver cette beauté chérie,
Seul, je dispense les secours.
L'astre brûlant seche-t-il la prairie ?
Des bois j'ombrage les détours.
L'aquilon glace-t-il la plaine refroidie ?
Sous un lambris doré j'échauffe les Amours.
J'écarte les chagrins sinistres;
Je conduis l'embonpoint sur les pas de Comus;
J'ouvre les celliers de Bacchus,
Et les Plaisirs sont mes ministres.

LA FIDÉLITÉ.

De ton pouvoir voilà l'éloge fait:
Faisons celui de ta personne.
Premiérement....

PLUTUS.

Tout beau, ma bonne,
Si je suis curieux de me voir en portrait,
J'ai des Peintres en abondance;
Et j'ai déja choisi, pour me tirer au net,
Un bâtard d'Apollon, que j'ai payé d'avance.

LA FIDÉLITÉ.

En attendant, laisse-nous en repos.

PLUTUS.

Tête à tête à Venus je veux dire deux mots.
Tiens, prends ce diamant, et laisse-moi tranquille.

LA FIDÉLITÉ.

Garde de m'approcher!

PLUTUS.

Ah! duegne indocile!....
(*A Vénus.*)
Quoi! Vénus, à vos yeux je serai mal mené,
Comme un sous-traitant ruiné?

VÉNUS.

Mais, Plutus, ce n'est pas ma faute....
(*A la Fidélité.*)
Vous le traitez aussi d'une façon trop haute;
Il ne reviendra plus.

LA FIDÉLITÉ.

Vous le plaignez encor?

PLUTUS, *à part.*

Lançons-lui notre fleche d'or....
Fleche universelle et puissante,
Arme, doublement tranchante,
u sais porter des coups infaillibles et sûrs;
Seul mobile de la terre,
'u ramenes la paix, tu suscites la guerre,
u perces les rochers, tu renverses les murs:
Possesseur de qui te possede,
A ton éclat, à ta force tout cede:
Par toi l'Hymen allume son flambeau,
Par toi Thémis écarte son bandeau,
Par toi la Vertu sommeille,
Par toi la Beauté s'éveille:
our vaincre Danaé Jupiter t'emprunta;
our soumettre Daphné Phœbus te souhaita.
Sois-moi secourable et fidelle,
Passe par le cœur de ma Belle,
Et va percer cette Mégere-là.
(*Il lance une fleche à la Fidélité, et ne l'atteint pas.*)

LA FIDÉLITÉ.

'a fleche est sans effet; apprends à me connoître:
Porte ailleurs ta honte et tes pas.
Quand d'un cœur tu te rends le maître,
u j'y suis languissante, ou bien je n'y suis pas.

VÉNUS.

Fidélité, votre victoire est belle,
Et nouvelle....

(*A Plutus.*)

J'ai résisté, Plutus, et je ressens
Qu'il est bien glorieux d'avoir été fidelle;
Mais qu'il est mal-aisé de l'être bien long-tems !

LA FIDÉLITÉ, *à Plutus.*

D'un instant seulement j'ai hâté ta défaite;
Mars revient; songe à la retraite.

PLUTUS, *ramassant sa fleche, et voulant s'en aller.*

Adieu.

SCENE V.

APOLLON, PLUTUS, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

APOLLON, *ironiquement, à Plutus.*

Seigneur Plutus, quoi ! comme un exilé,
Vous fuyez la Cour de Cythere?
Arrêtez donc.

PLUTUS.

Redoute ma colere,
Fade rimeur, pédant doublé !
Ne sauras-tu jamais qu'ennuyer et déplaire ?

APOLLON.

Ah ! je vois d'où naît ton chagrin.
Mars revient aujourd'hui; l'aventure est cruelle !
Tiens-toi clos et couvert jusqu'au printems prochain;

Tes favoris, chez plus d'une mortelle,
nt bien l'air d'essuyer un semblable destin.

PLUTUS.

Railleur glacé, caustique impitoyable,
Tu ris du revers qui m'accable !
Tremble, tu vas avoir ton tour ;
Et, de plus, je jure en ce jour
De conserver une haine immortelle
our tes Muses, pour toi, pour toute ta séquelle.
es enfans amaigris m'imploreront en vain ;
J'aurai pour eux le cœur d'airain :
Dans les bras de la faim cruelle
ujourd'hui pour jamais je fixe leur destin ;
Jusques sur le plus vil faquin
e verserai plutôt ma prodigue abondance
Que d'arracher à l'indigence
Ton éleve le plus divin.

APOLLON.

e goût saura sauver les bons de ta vengeance ;
'abandonne le reste à ton courroux mutin.
(*Plutus sort.*)

S

APOLLO

R
Voye
Je ramene le
Mars
Y c
Impatie
Il vole vers
Qu
On quitte
Pour

Je connoi
A la
Il

E

Mars ne l

Tou
Goûte
Sur vir

SCENE VI.

APOLLON, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

APOLLON, *à Vénus.*

Reine des cœurs, Beauté puissante,
Voyez rassembler votre Cour ;
Je ramene les Jeux dans ce brillant séjour.
Mars et sa troupe florissante
Y conduiront bientôt l'Amour.
Impatient de revoir tant de charmes,
Il vole vers ces lieux, guidé par ses desirs ;
Quelqu'amour qu'on ait pour les armes,
On quitte sans regret le séjour des alarmes,
Pour arriver au séjour des Plaisirs.

VÉNUS.

Je connois Apollon à ce trait de prudence.
A la faveur des plaisirs qu'il dispense,
Il veut rester auprès de nous.

LA FIDÉLITÉ.

Eh ! bien, Mars n'en est point jaloux.

VÉNUS.

Mars ne le connoît pas. C'est un fin hypocrite,
Dont la tendresse parasite,
Tournant sans cesse auprès d'une Beauté,
Goûte souvent un mêts pour un autre apprêté.
Sur vingt tons différens il sait monter sa lyre,

Il anime, éleve, attendrit,
Il échauffe le cœur, il entraîne l'esprit,
Par la douceur des accens qu'il en tire.
Là, dans le tête à tête, en ses vivans portraits,
D'un pinceau délicat il emprunte la touche,
Déguise la raison sous un air moins farouche,
Prête à la volupté les plus rians attraits;
L'expression est dans ses traits,
La séduction dans sa bouche.

LA FIDÉLITÉ.

Est-ce Apollon que vous peignez, Vénus?
A ce portrait je ne le connois plus.

APOLLON.

Sujet zélé de votre Empire,
A regret je l'ai vu détruire.
Je vous aime toujours; vous le savez. Jadis
Aux pieds d'une Beauté, respectueux, soumis,
Tendre, délicat et fidele,
Je nourrissois une flamme éternelle.
Pour arriver au séjour enchanteur
Que le Plaisir de loin offroit à ma constance,
Je ne savois que la route du cœur:
J'attaquois de ce cœur la fiere résistance
Par l'assemblage scrupuleux
De mille soins, de mille vœux,
De mille soupirs, tout de feux;
Mais quelle étoit ma récompense?
Jouet d'une inflexible et constante rigueur,
J'emportois, pénétré de rage et de douleur,
Le mépris insultant, la mordante ironie,

Le dégoût et la raillerie.
J'ai vu d'autres chemins ouverts,
Ainsi que la Beauté, j'ai changé de méthode,
Elle est plus courte, plus commode;
Je la méprise, et je m'en sers.

LA FIDÉLITÉ.

Apollon devient petit-maître!
Je meurs, si j'y puis rien connoître.

VÉNUS.

Il s'est moqué de Plutus exilé;
Mais à son tour il faut qu'il sorte,
Et qu'il sorte bien querellé.

APOLLON.

Toutes deux contre moi! la partie est trop forte!...
Mars revient aujourd'hui, je cede, sans aigreur.
Sous l'étendart de la France
Il conduisoit la Vaillance,
La Victoire et la Terreur;
Effrayé de leur présence,
L'ennemi, dans le silence,
A respecté son vainqueur.
Je cours de mes sujets renouveller l'ardeur;
Je veux à leurs travaux que la Beauté préside.
De leurs succès je veux qu'elle décide;
Et je promets de n'inspirer
Que ceux qui pour lui plaire oseront m'implorer.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

Mars et moi, nous l'aimons, Déesse;
Il nous amuse et nous instruit.

LA FIDÉLITÉ.

C'en est fait, pour jamais mon pouvoir est détruit:
J'ai tout perdu, jusqu'au Dieu du Permesse.

SCENE VIII.

L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, *qui le soutiennent;* LA FIDÉLITÉ, VÉNUS.

VÉNUS.

Que vois-je?.... C'est mon fils!.... Qu'il est foible, grands Dieux!....
Il se meurt .... Ah! faut-il qu'il expire à mes yeux?....
Fidélité, je vous en prie,
Aidez-moi donc à lui rendre la vie.

LA FIDÉLITÉ, *à l'Amour.*

Ne sois point sourd aux cris de la Fidélité;
Amour, c'est ma voix qui t'appelle....
(*A Vénus.*)
Il renaît.... Connoissez ma puissance immortelle.

L'AMOUR,

L'AMOUR, *ouvrant les yeux.*

La Fidélité !.... La Beauté !
L'Amour ne peut mourir quand il vous trouve ensemble;
Mais rarement il vous rassemble.
(*A Vénus.*)
Ma mere !

VÉNUS.

Eh ! bien ?

L'AMOUR.

Ma mere !

VÉNUS.

Eh ! bien, mon fils.

L'AMOUR.

Ne m'envoyez plus à la guerre.
Voyez l'état où Mars m'a mis.
Laissez-moi, comme à l'ordinaire,
En tapinois, et sans éclat,
La campagne prochaine arborer le rabat:
J'y ferai bien mieux mes affaires.

VÉNUS.

Mais qu'avez-vous fait de vos freres ?

L'AMOUR.

Nous partîmes trois mille, et, par un triste sort,
Nous revenons dix-sept, tous malades à mort.

VÉNUS.

Dix-sept ! O Ciel ! dix-sept ! Qu'est devenu le reste?

L'AMOUR.

Tout a senti les coups d'une absence funeste.
Les uns sont morts; d'autres, plus libertins,
Ont déserté sur les chemins.

En partant de ces lieux, sous diverses brigades,
Chef habile, j'avois rangé mes camarades;
Tous frais, luisans, potelés, biens nourris,
Tels qu'on les voit folâtrer dans Paris.
Tous brûloient de me suivre, et leur bouillante audace
Bravoit, dans sa fiere menace,
Le tems, l'absence et la langueur.
(*Pleurant.*)
Inutile fierté! trop fugitive ardeur!
J'ai vu périr ma troupe entiere.
De l'oubli le vent nébuleux
En renverse plusieurs la tête la premiere;
Tel, en courant la poste, a perdu la lumiere,
Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux,
Tel autre expire de foiblesse,
Aux pieds de la premiere hôtesse.

VÉNUS.

Ne pleurez plus, mon fils; modérez vos transports:
Si les Amours, si vos freres sont morts,
Sachez que bientôt de leurs cendres
Il en renaîtra de plus tendres,
Qui jureront d'être à jamais constans.

L'AMOUR.

Ma mere, pour les croire attendons le printems.
Je vous épargne, hélas! la moitié de l'histoire
Des maux que nous avons soufferts,
La Fatigue, en son humeur noire,
Nous laissoit au fond des déserts;
La Gloire nous mettoit aux fers,
Et Bacchus nous crevoit de boire.
Je n'y pense point sans frémir;

Avec Mars, avec ses éleves,
Les Amours n'ont ni paix, ni treves.
A leur retour, loin de les accueillir,
Les Belles, sans pitié, les devroient tous bannir :
Elles n'en feront rien ; les traîtres sont aimables !

LA FIDÉLITÉ.

Et les Belles sont traitables ?

VÉNUS, *à l'Amour.*

Prenez des sentimens plus doux,...
Mais de la part de Mars qu'avez-vous à me dire ?

L'AMOUR.

Ah ! pourquoi m'interrogez-vous ?

VÉNUS.

Quoi donc ! a-t-il abjuré mon empire ?

L'AMOUR.

Oublions le passé, bientôt il vous verra :
Croyez, à son retour, tout ce qu'il vous dira.
Dans un détail qui lui peut nuire
Ma douleur contre lui vient de s'émanciper ;
Mais si vous ne voulez tout-à-fait me détruire,
Ma mere, laissez-vous tromper.

VÉNUS, *à la Fidélité.*

Plaignez-vous donc encor des Belles,
Chicaneuse Divinité !
Mon fils est bien plus maltraité
Par les amans que vous par elles.

LA FIDÉLITÉ.

De prétexte jamais les Belles n'ont manqué :
Ou c'est aujourd'hui par vengeance
Que leur cœur est revendiqué,

Ou ce sera demain par inconstance;
Un jour en fait la différence.

L'AMOUR.

Voilà votre éternel jargon.
Toujours entre vous deux la dispute foisonne;
Je juge, et je soutiens mon jugement fort bon,
Que tout amant est un fripon,
Et toute amante une friponne :
Demandez? aujourd'hui l'on s'aime sur ce ton.

LA FIDÉLITÉ, *à Vénus.*

Avant-coureur de bon augure,
Tenez voici déja Mercure....
Bientôt nous aurons votre amant.

SCENE IX.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

QUE fait Mars?

MERCURE.

Mars vous fait ses complimens, Déesse.

VÉNUS.

Où l'avez-vous laissé?

MERCURE.

Bien loin d'ici.

VÉNUS.

Comment !

N'est-il pas en chemin ?

MERCURE.

Oui, mais rien ne le presse.

VÉNUS.

Et pourquoi donc ne vient-il pas ?
L'hiver conduisant les frimats ...

MERCURE, *l'interrompant.*

Il est avec un peuple insupportable,
Qui se moque des almanachs;
Toujours prêt à se battre, en été, sur le sable,
En plein hiver, sur le verglas.

VÉNUS.

Que ne les quitte-t-il ?

MERCURE.

Il les aime à la rage;
Et même encor dernièrement
Il a pris leur habillement;
S'il n'étoit immortel, il ne seroit pas sage.
Fardeau lourd et déshonorant,
Son bouclier n'est plus qu'une inutile masse;
En petit hausse-col brillant
Il a converti sa cuirasse,
Sa cotte-d'arme en juste-au-corps galant;
Pour un chapeau coquet il a troqué son casque,
Chapeau qui tombe au moindre vent,
Contre la mort la défense est fantasque.
Oh ! la Prudence assurément
N'en a pas introduit l'usage :

Elle eût moins fait pour l'ornement,
Et moins hasardé le courage.

VÉNUS.

De tout tems cet habit m'a plu,
Mercure ; et j'ai l'ame ravie
Que Mars enfin l'ait revêtu.

MERCURE.

Aussi-tôt que vous l'aurez vu
Vous l'aimerez à la folie.
Il va, vient, court, boit, chante, rit ;
Pour chaque Belle il s'attendrit.
Dans son regard la vivacité brille,
Dans son geste le feu pétille :
Il est badin, sémillant, étourdi;
Mais il n'en est que plus joli.

VÉNUS.

Eh ! quoi donc ! une absence, et si longue et si dure,
Ne lui peut arracher ni larmes, ni murmure !

MERCURE.

J'ai vu force vin répandu ;
De larmes je n'en ai point vu.

VÉNUS.

Que je vais le gronder !

L'AMOUR.

C'est fort bien fait, ma mere :
Querellez toujours la premiere.
(*On entend un bruit de guerre.*)

MERCURE.

Tenez, à ces sons éclatans,
Je gagerois que c'est lui.

VÉNUS.

Je l'attends.

MERCURE.

Je vais chez les mortels, où, bien mieux qu'à Cythere,
On récompense mes talens.

(*Il sort.*)

SCENE X.

VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ.

LA FIDÉLITÉ.

EH ! Vénus, croyez-moi, point d'éclaircissemens.
Craignez vous-même sa colere.

SCENE XI.

MARS, *vêtu à la Françoise*; VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ.

MARS, *à Vénus, avec empressement.*

AH ! je vous vois enfin, objet de tous mes feux,
Beauté digne de ma constance ;
Souffrez que mes transports, augmentés par l'absence,
Par mille baisers amoureux....

(*Il veut lui baiser la main.*)

VÉNUS, *le repoussant.*

Doucement, s'il vous plaît, point tant de pétulance.

MARS, *essayant de nouveau à lui baiser la main.*

Quoi! vous me refusez, je pense!
Eh! fi donc, vous faites l'enfant.

VÉNUS, *le repoussant toujours.*

Encore une fois, doucement.

MARS.

Ah! ah! voici du neuf!.... Vous boudez donc, Déesse?
Peut-on vous demander pourquoi?

VÉNUS.

Parce que je vous hais. De grace, laissez-moi.

MARS.

Eh! bien, c'est assez, je vous laisse.

VÉNUS.

Méritez-vous, ingrat! d'être admis dans ma Cour?
Vous aviez emmené l'Amour;
En quel état l'avez-vous su réduire?
Cruel! s'il voit encor le jour,
C'est par moi seule qu'il respire.

MARS.

Quoi! ce n'est que cela? ma foi! vous avez tort:
Je voudrois, moi, que cet Amour fût mort.

VÉNUS.

Vous êtes un traître, un perfide!....
Si j'en croyois le transport qui me guide,
De ces lieux à jamais je saurois vous bannir.

MARS.

Vénus, point tant de violence:

Je serois fâché d'en sortir ;
Mais vous regretteriez bien vîte ma présence.

VÉNUS.

Eh ! que perdrois-je en vous ? un amant indiscret ,
Prompt à jurer, plus prompt à trahir sa promesse ;
Promenant d'objet en objet
Une avide et vague tendresse ;
Esclave impérieux , qui , sans ménagement
Veut maîtriser sa souveraine;
Dont la vivacité n'est qu'un emportement,
Que la nouveauté guide , et le plaisir entraîne ;
De l'encens le plus délicat
Rassasiant la Beauté qu'il adore,
Et l'immolant avec éclat ,
Dès que son feu bruyant s'éclipse et s'évapore.

MARS.

Vous avez mis tous mes traits au grand jour :
Vous peignez à miracle !.... Oh ! çà , c'est donc mon tour.
(*A la Fidélité.*)
Fidélité , ma chere amie ,
Un petit mot , je vous en prie.

VÉNUS, *intriguée.*

Que voulez-vous à la Fidélité ?

MARS.

Moins que rien.

VÉNUS.

Mais encore ?

MARS.

Un mot de vérité,
Un supplément pour votre éloge.

VÉNUS.

Je ne veux pas qu'on l'interroge.

MARS.

Elle est adorable, Vénus!

VÉNUS.

Vous plaisantez encore? Ah! sortez de Cythere,
Perfide! craignez ma colere.

MARS.

Qui? moi!

VÉNUS.

Sortez, vous dis-je, et ne revenez plus.

MARS.

Eh! bien, je sors.... Mais, le diable m'emporte,
J'étouffe l'Amour à la porte.

VÉNUS, *tendrement.*

Vous le pouvez, ingrat! brisez des nœuds si doux.

MARS, *d'un air piqué.*

Oui, c'est fort bien fait, plaignez-voùs.
On est huit mois éloigné d'elle,
Huit mois à regretter un si cher entretien,
Huit mois triste, huit mois fidele:
On arrive, on vient, avec zele;
On veut prendre un baiser sur une main si belle,
Baiser qui ne lui coûte rien,
Et l'on est reçu comme un chien.
L'accueil est régalant, et la façon nouvelle!

VÉNUS.

Cruel ! vous voudriez que notre Amour fût mort?

MARS.

Eh ! que vous importe son sort ?
Connoissez mieux votre puissance,
Et ne regrettez plus un Amour vieillissant,
Fatigué par huit mois d'absence,
Reste d'un feu presqu'éteint, languissant,
Qu'entretient avec nonchalance
Une morne persévérance,
Et qu'elle plaint en l'étouffant.
J'arrive, je vous vois, mon cœur vous rend les armes :
Je vous offre un Amour naissant,
Fils impétueux de vos charmes;
Amour tout neuf, et d'autant plus pressant.
Aujourd'hui son flambeau s'allume,
De nouveaux feux il me consume,
Il me frappe d'un trait plus doux et plus perçant.
Un nouveau transport me possede;
Ah ! souhaitons qu'aux pieds d'un objet ravissant
Un Amour meure à chaque instant,
Pourvu qu'à chaque instant un autre lui succede !....
Mais non, ingrate !.... il faut vous obéir,
De ces lieux à jamais vous m'ordonnez de fuir.
Vous le voulez.... je sors.

(*Il va pour sortir.*)

VÉNUS, *à l'Amour.*

Ah ! calmez sa colere !
Ramenez-le, mon fils, aux pieds de votre mere.

L'AMOUR, *à Vénus, lui ramenant Mars.*

Eh ! bien, finirons nous ? regardez votre amant....
(*A Mars.*)
Vous, regardez la Reine de Cythere....
(*A tous les deux.*)
Vous souriez tous deux ? je n'ai plus rien à faire.

MARS, *à Vénus.*

Consentez-vous à mon éloignement ?

VÉNUS.

Pour vous, ingrat ! ma foiblesse m'étonne.
Je devrois vous punir.... mais non, je vous pardonne.

MARS.

A quel excès va sa bonté !
(*Lui baisant la main.*)
Donnez-moi cette main. Ceci vaut un traité.

VÉNUS.

Eh ! quoi ! vous badinez sans cesse ?

MARS.

C'est un don de l'habit que j'ai su revêtir.
En tout lieu chercher le plaisir,
Suivre Bacchus, bannir l'ivresse,
De tems en tems trahir une maîtresse,
En possédant éguiser le desir,
N'écouter rien quand l'honneur presse,
Donner la mort en badinant,
La recevoir en plaisantant,
C'est la morale enchanteresse
Du peuple heureux dont j'ai pris l'ornement...
Mais, Vénus, votre Cour me paroît ténébreuse :
Qu'on s'aperçoive enfin que je suis de retour.

Rappellons

Rappellons dans ce beau séjour
Des Jeux et des Plaisirs la troupe paresseuse ;
C'est par eux seulement qu'auprès de la Beauté
Mars sait fixer l'Amour et la Fidélité.

SCENE XII et derniere.

MARS, VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ, LES JEUX, LES PLAISIRS, ARLEQUIN, UN CHANTEUR.

LE CHANTEUR.

PRINTEMS, ne vante plus tes charmes:
De la tendre Beauté tu fais couler les pleurs ;
Ton retour importun est celui des alarmes.
Si-tôt que le Zéphyr vient caresser les fleurs,
Les fiers enfans de Mars dédaignent tes douceurs,
Quittent l'Amour, volent aux armes....
L'hiver est la saison aimable
Qui doit fixer tous vos desirs,
Beautés ; sa rigueur favorable
Ramene auprès de vous l'Amour et les plaisirs.

MARS, *chantant.*

Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant:
Sur l'ennemi, sur un objet charmant,
Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire.
En attaquant, en combattant,
Du triomphe on obtient la gloire ;

Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant.

L'AMOUR, *chantant.*

Des bienfaits que ma main dispense,
Beautés, la source est dans vos yeux:
L'Amour ne doit qu'à leur puissance
L'empire qu'il a sur les Dieux;
Mais n'abusez point de vos armes,
D'un tendre amant partagez les desirs:
Un pouvoir acquis par les charmes
S'augmente encor par les plaisirs.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Comme un Zéphyr dans la plaine
Caresse de son haleine,
Toutes les fleurs d'alentour,
Du Guerrier, plus coquet encore,
Bientôt la flamme s'évapore:
Ne comptez point sur son retour.

VÉNUS.

Comme la rose nouvelle,
Que le Zéphyr, d'un coup d'aile,
Embellit et met au jour;
Aussi brillante que la rose,
La Beauté passe, à peine éclose:
Ne comptez point sur son retour.

L'AMOUR.

Comme une abeille innocente
S'attache à la fleur naissante,
L'âge heureux fixe l'Amour;
Si-tôt que la fleur est séchée
Ailleurs il cherche la rosée :
Ne comptez point sur son retour.

LA FIDÉLITÉ.

Comme la neige brillante
Perd sa blancheur éclatante
Aux feux de l'astre du jour,
Par un nouvel amour détruite
La Fidélité prend la fuite :
Ne comptez point sur son retour.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Comme un passager sur l'onde,
Effrayé quand le vent gronde,
L'Auteur se trouve en ce jour.
Tremblant pour son premier voyage,
Il abordera sans orage,
Si vous approuvez son Retour.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

VAUDEVILLE
du Retour de Mars.









BIBLIO
SCAF
PLUT
N.º C